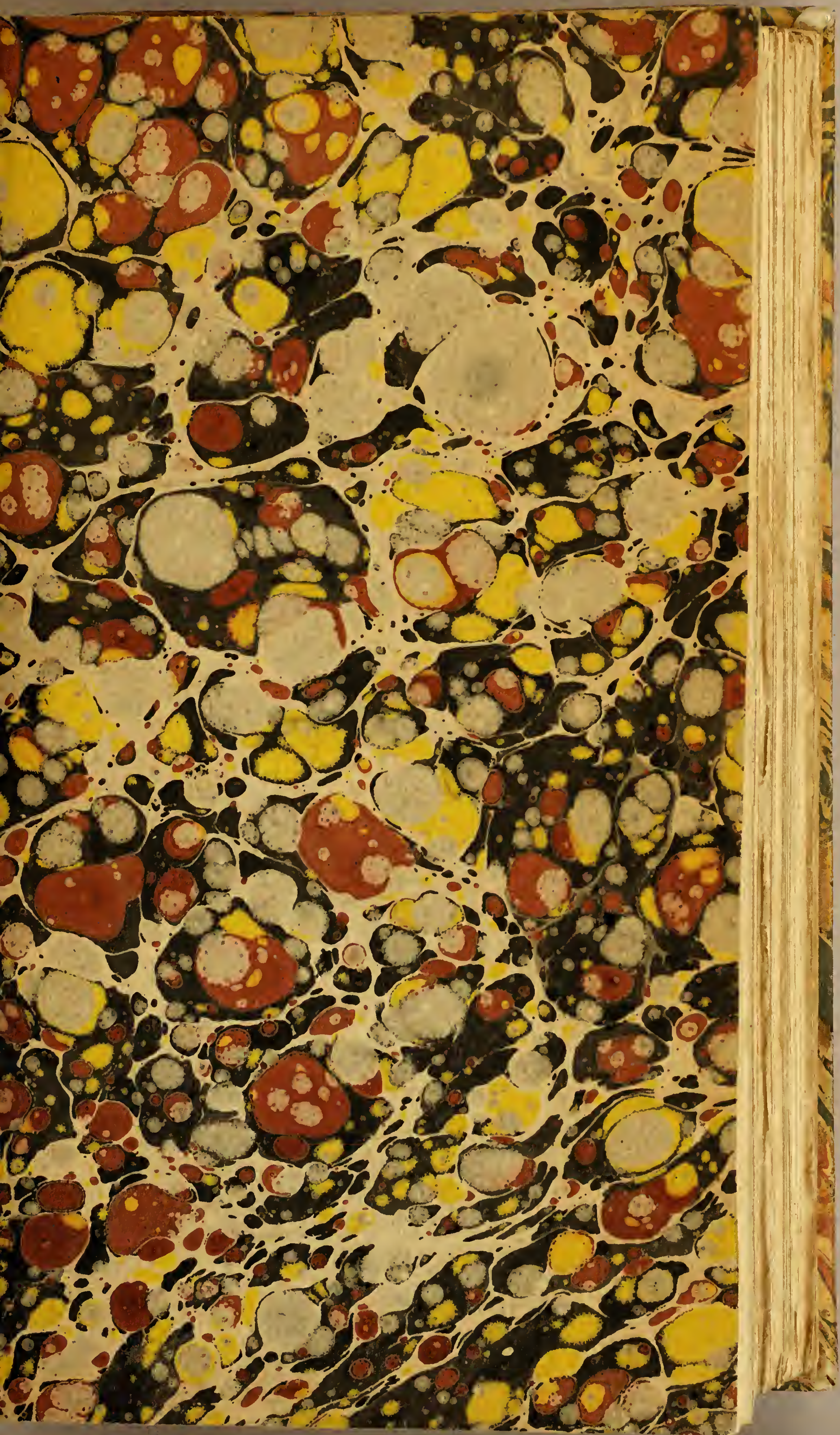



GAUDEO



FRONTISPICE



La Religion protégeant l'Humanité contre le Fanatiſme

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU.

PAR M. MARMONTEL,

Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *direction pour la conscience d'un Roi.*



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, et Privilege du Roi.



AU ROI DE SUEDE.

SIRE,

Cet hommage de la reconnoissance ne sera point souillé par l'adulation. C'est à la Suede, heureuse de vous avoir remis le dépôt de sa liberté, à la Suede, où regne à présent la tranquillité, la concorde, la douce autorité des loix, à la place des factions & des troubles de l'anarchie; c'est à ce peuple, trop long-tems divisé par des intérêts étrangers, & tout-à-coup éclairé sur les

ſiens, réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves qui retenoient captives ſa force & ſa vertu, c'eſt à lui, SIRE, à vous louer.

J'eſpere bien conſigner dans les faſtes de vos auguſtes alliés cette grande & premiere époque du regne de VOTRE MAJESTÉ, cette révolution ſi évidemment néceſſaire au bonheur de vos états, SIRE, puiſqu'elle s'eſt faite ſans violence d'un côté, & ſans réſiſtance de l'autre. Mais ce témoignage, que je rendrai au libérateur, au bienfaicteur de la Suede, ne ſera publié que lorſque je ne vivrai plus, & que la tombe, inacceſſible à l'eſpérance & à la crainte, garantira ma ſincérité.

Aujourd'hui, Sire, *c'eſt de ma propre gloire que je m'occupe, en ſuppliant* Votre Majesté *de permettre que cet ouvrage paroiſſe au jour ſous ſes auſpices, comme un monument des bontés dont elle daigne m'honorer.*

Que dis-je? Eſt-ce à moi, Sire, *eſt-ce à ma vaine gloire que je dois penſer dans ce moment? La moitié du globe opprimée, dévaſtée par le fanatiſme, eſt le tableau que je préſente aux yeux de* Votre Majesté; *je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais fait au genre humain le glaive des perſécuteurs; je déclare à la religion le plus grand crime que le faux zele ait jamais commis*

en son nom ; puis-je ne pas m'oublier moi-même ?

C'est l'humanité, SIRE, *outragée & foulée aux pieds par son cruel ennemi, que je mets aujourd'hui sous la protection d'un roi sensible & juste, ou plutôt de tous les bons rois, de tous les rois qui vous ressemblent. Les attentats du fanatisme ne sont pas de ceux qu'il suffit de déférer à la rigueur des loix : car les loix ne sont plus quand le fanatisme domine. Tous les autres crimes ont à redouter ou le châtiment ou l'opprobre ; les siens portent un caractere qui en impose à l'autorité, à la force, à l'opinion ; un saint respect les garantit trop souvent de la peine, &*

toujours de la honte ; leur atrocité même imprime une religieuſe terreur ; & , ſi quelquefois ils ſont punis, ils n'en ſont que plus révérés. Le fanatiſme ſe regarde comme l'ange exterminateur. Chargé des vengeances du ciel, il ne reconnoît ni frein, ni loi, ni juge ſur la terre. Au trône il oppoſe l'autel ; aux rois, il parle au nom d'un Dieu ; aux cris de la nature & de l'humanité, il répond par des anathêmes. Alors tout ſe tait devant lui ; l'horreur qu'il inſpire eſt muette. Tyran des ames & des eſprits, il y étouffe le ſentiment & la lumiere naturelle ; il en chaſſe la honte, la pitié, & le remords : plus d'opprobre, plus

de ſupplice capable de l'intimider : tout eſt pour lui gloire & triomphe. Que lui oppoſer, même du haut du trône qu'il regarde du haut des cieux ? Peuples & rois, tout ſe confond devant celui qui ne diſtingue parmi les hommes que ſes eſclaves & ſes victimes. C'eſt ſur-tout aux rois qu'il s'adreſſe, ſoit pour en faire ſes miniſtres, ſoit pour en faire des exemples plus éclatans de ſes fureurs ; car ils ne ſont ſacrés pour lui qu'autant qu'il eſt ſacré pour eux. Auſſi les a-t-on vus cent fois le ſervir en le déteſtant ; &, de peur d'attirer ſa rage ſur eux-mêmes, lui laiſſer dévorer ſa proie, & lui livrer des millions d'hommes pour l'aſſouvir & l'appai-

ſer. Quel ennemi, Sire, pour les ſouverains pour les peres des nations, qu'un monſtre qui, juſque dans leurs bras, déchire leurs enfans, ſans qu'ils oſent les lui arracher ! C'eſt donc aux rois à ſe liguer d'un bout du monde à l'autre, pour l'étouffer dès ſa naiſſance, ou plutôt avant ſa naiſſance, avec la ſuperſtition, qui en eſt le germe & l'aliment.

Vous êtes né, Sire, pour donner de grands exemples à vos pareils; mais peut-être ne ſerez-vous jamais plus utile & plus cher au monde, qu'en invitant les rois à ſoutenir, d'une protection éclatante, les écrivains qui prémuniſſent les générations futures contre les ſé-

ductions & les fureurs du fanatiſme, & qui jettent dans les eſprits cette lumiere vraiment céleſte, ces grands principes d'humanité & de concorde univerſelle, ces maximes enfin d'indulgence & d'amour, dont la religion, ainſi que la nature, a fait l'abrégé de ſes loix & l'eſſence de ſa morale.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

DE *VOTRE* *MAJESTÉ*,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

MARMONTEL.



PRÉFACE.

TOUTES les nations ont eu leurs brigands & leurs fanatiques, leur tems de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus eſtimables ſont celles qui s'en accuſent. Les Eſpagnols ont eu cette fierté, digne de leur caractere.

Jamais l'hiſtoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du nouveau monde dans le livre de Las-Caſas (*a*). Cet apôtre de l'Inde, ce vertueux prélat, ce témoin qu'a rendu célebre ſa ſincérité courageuſe, compare les Indiens à des agneaux, & les Eſpagnols à des tigres, à des loups dévorans, à des lions preſſés d'une longue faim (*b*).

Tout ce qu'il dit dans ſon livre, il l'avoit dit aux rois, au conſeil de Caſtille, au milieu d'une cour vendue à ces brigands qu'il accuſoit. Jamais on n'a blâmé ſon zele; on l'a même honoré : preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçoit, n'étoient ni permis par le prince, ni avoués par la nation.

On ſait que la volonté d'Iſabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, fut conſtamment de ménager les Indiens : c'eſt ce qu'atteſtent toutes les ordonnances, tous les réglemens faits pour eux (*c*).

Quant à ces crimes, dont l'Eſpagne s'eſt lavée, en les publiant elle-même, & en les dévouant au blâme, on va voir que par-tout ailleurs les mêmes circonſtances auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les peuples de la zone tempérée, transſplantés entre les tropiques ne peuvent, ſous un ciel brûlant, ſoutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renoncer à conquérir le nouveau monde, ou ſe borner à un commerce paiſible avec les Indiens, ou les contraindre par la force de travailler à la fouille des mines & à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une ſageſſe que les peuples n'ont jamais eue, & que les rois ont rarement. Se borner à un libre échange de ſecours mutuels eût été le plus juſte : par de nouveaux beſoins & de nouveaux plaiſirs, l'Indien ſeroit devenu plus laborieux, plus actif, & la douceur eût obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible,

dédaigne ces ménagemens : l'égalité le blesse ; il domine ; il commande ; il veut recevoir sans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit pressé de s'enrichir ; & l'échange étoit un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier : « Si » vous ne pouvez pas vous-mêmes » tirer du sein d'une terre sauvage » les productions, les métaux, les » richesses qu'elle renferme, aban- » donnez-la ; soyez pauvres, & ne » soyez pas inhumains. » Fainéans & avares, ils voulurent avoir dans leur oisiveté superbe des esclaves & des trésors. Les Portugais avoient déjà trouvé l'affreuse ressource des Negres ; les Espagnols ne l'avoient pas ; les Indiens, naturellement foibles, accoutumés à vivre de peu, sans desirs, presque sans besoins,

amollis dans l'oiſiveté, regardoient comme intolérables les travaux qu'on leur impoſoit ; leur patience ſe laſſoit & s'épuiſoit avec leur force ; la fuite, leur ſeule défenſe, les déroboit à l'oppreſſion ; il fallut donc les aſſervir. Voilà tout naturellement les premiers pas de la tyrannie.

Il s'agit de voir à préſent par quels degrés elle parvint à ces excès d'horreur qui ont fait frémir la nature ; & pour remonter à la ſource, il faut ſe rappeller d'abord que l'ancien monde, encore plongé dans les ténebres de l'ignorance & de la ſuperſtition, étoit ſi étonné de la découverte du nouveau, qu'il ne pouvoit ſe perſuader que celui-ci lui reſſemblât. On diſputoit dans les écoles ſi les Indiens étoient des hommes ou des ſinges. Il y eut une

bulle de Rome pour décider la question.

Il faut se rappeller aussi que les Castillans qui passerent dans l'Inde avec Christophe Colomb, étoient la lie de la nation, le rebut de la populace (*). La misere, l'avidité, la dissolution, la débauche, un courage déterminé, mais sans frein, comme sans pudeur, mêlé d'orgueil & de bassesse, formoient le caractere de cette soldatesque, indigne de porter les drapeaux & le nom d'un peuple noble & généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires sans discipline & sans mœurs, qui ne connoissoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux, que le pillage & le butin;

(*) On y joignit les malfaicteurs.

& ce fut à ces hommes que l'amiral Colomb eut la malheureuſe imprudence d'abandonner les peuples qui ſe livroient à lui.

Les habitans de l'iſle Haïti (*) avoient reçu les Caſtillans comme des dieux. Enchantés de les voir, empreſſés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie & un reſpect qui tenoit du culte. Il dépendoit des Caſtillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la cour d'Eſpagne la nouvelle de ſes ſuccès. Il partit (*d*), & laiſſa dans l'iſle, au milieu des Indiens, une troupe de ſcélérats, qui leur prirent de force leurs filles & leurs femmes, en abuſerent à leurs yeux, & par toute ſorte d'indignités, leur

(*) L'iſle Eſpagnole, ou Saint-Domingue.

ayant donné le courage du désespoir, se firent massacrer.

Colomb, à son retour, apprit leur mort : elle étoit juste ; il auroit dû la pardonner ; il la vengea par une perfidie. Il tendit un piege au cacique (*e*) qui avoit délivré l'isle de ces brigands, le fit prendre par trahison, le fit embarquer pour l'Espagne. Toute l'isle se souleva ; mais une multitude d'hommes nus, sans discipline & sans armes, ne put tenir contre des hommes vaillans, aguerris, bien armés : le plus grand nombre des insulaires fut égorgé, le reste prit la fuite, ou subit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Espagnols à faire poursuivre & dévorer les Indiens par des chiens affamés qu'on exerçoit à cette chasse (*f*).

Les Indiens, assujettis, gémirent

quelque tems ſous les dures loix que les vainqueurs leur impoſerent. Enfin excédés, rebutés, ils ſe ſauverent ſur les montagnes. Les Eſpagnols les pourſuivirent, & en tuerent un grand nombre ; mais ce maſſacre ne remédioit point à la néceſſité preſſante où l'on étoit réduit : plus de cultivateurs, & dès-lors plus de ſubſiſtance. On diſtribua aux Eſpagnols des terres, que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable ; Colomb voulut la modérer ; ſa ſévérité révolta une partie de ſa troupe ; les coupables, ſelon l'uſage, noircirent leur accuſateur, & le perdirent à la cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (*), & qui le renvoya en Eſpagne chargé de fers, pour

(*) François de Bovadilla.

avoir voulu mettre un frein à la licence, se garda bien de l'imiter : il vit que le plus sûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute discipline, c'étoit de donner un champ libre au désordre & au brigandage, dont il partageroit le fruit. Ce fut là sa conduite.

De la corvée à la servitude le passage est facile : ce tyran le franchit. Les malheureux insulaires, dont on fit le dénombrement, furent divisés par classes, & distribués comme un bétail dans les possessions espagnoles, pour travailler aux mines, & cultiver les champs. Réduits au plus dur esclavage, ils y succomboient tous, & l'isle alloit être déserte. La cour, informée de la dureté impitoyable du gouverneur, le rappella ; &, par un événement qu'on regarde comme

une vengeance du ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'isle. Vingt-un navires, chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abymés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'histoire, n'avoit englouti tant de richesses; j'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son successeur (*) fut plus adroit & ne fut pas moins inhumain. La liberté avoit été rendue aux insulaires; & dès-lors le travail des mines & leur produit avoient cessé. Le nouveau tyran écrivit à Isabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Espagnols, & d'aimer mieux être vagabonds que de vivre avec des chrétiens, pour se faire enseigner leur loi; *comme*

(*) Nicolas Ovando.

s'ils eussent été obligés de deviner, observe Las-Casas, *qu'il y avoit une loi nouvelle.*

La reine donna dans le piege. Elle ne savoit pas qu'en s'éloignant des Espagnols, les Indiens fuyoient de cruels oppresseurs ; elle ne savoit pas que, pour aller chercher & servir ces maîtres barbares, il falloit que les Indiens quittassent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfans, laissassent leurs terres incultes, & se rendissent au lieu marqué à travers des déserts immenses, exposés à périr de fatigue & de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en société & en commerce avec les Espagnols, & que chacun de leurs caciques seroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes pour les travaux qu'on leur imposeroit.

Il n'en fallut pas davantage. C'eſt la méthode des tyrans ſubalternes, pour s'aſſurer l'impunité, de ſurprendre des ordres vagues, qui ſervent, au beſoin, de ſauvegarde au crime, comme l'ayant autoriſé. Le gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahiſon, du ſeul peuple de l'iſle qui pouvoit ſe défendre (*), tout le reſte fut opprimé (*g*); & dans les mines de Cibao il en périt un ſi grand nombre, que l'iſle fut bientôt changée en ſolitude. Ce fut là comme le modele de la conduite des Eſpagnols dans tous les pays du nouveau monde. De l'exemple on fit un uſage, & de l'uſage un droit de tout exterminer.

Or, que dans ces contrées, comme par-tout ailleurs, le fort ait ſubjugué le foible; que pour

(*) Le peuple de Xaragua.

avoir de l'or on ait verſé du ſang ; que la pareſſe & la cupidité aient fait réduire en ſervitude des peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce ſont des vérités ſtériles. On ſait que l'amour des richeſſes & de l'oiſiveté engendre les brigands ; on ſait que dans l'éloignement les loix ſont ſans appui, l'autorité ſans force, la diſcipline ſans vigueur ; que les rois, qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin ; qu'il eſt aiſé d'en obtenir, par le menſonge & la ſurpriſe, des ordres dont ils frémiroient, s'ils en prévoyoient les abus.

Mais ce qui n'eſt pas dans la nature des hommes même les plus pervers, c'eſt ce qu'on va lire. La plume m'eſt tombée de la main plus d'une fois en la tranſcrivant ;

mais je ſupplie le lecteur de ſe faire un moment la violence que je me ſuis faite. Il m'importe, avant d'expoſer le deſſein de mon ouvrage, que l'objet en ſoit bien connu. C'eſt Barthelemi de Las-Caſas qui raconte ce qu'il a vu, & qui parle au conſeil des Indes.

« Les Eſpagnols, montés ſur de » beaux chevaux, armés de lances » & d'épées, n'avoient que du mé- » pris pour des ennemis ſi mal équi- » pés; ils en faiſoient impunément » d'horribles boucheries; ils ou- » vroient le ventre aux femmes » enceintes, pour faire périr leur » fruit avec elles; ils faiſoient en- » tr'eux des gageures, à qui fen- » droit un homme avec le plus » d'adreſſe d'un ſeul coup d'épée, » ou à qui lui enleveroit la tête de » meilleure grace de deſſus les

» épaules ; ils arrachoient les en-
» fans des bras de leur mere, &
» leur brifoient la tête en les lan-
» çant contre des rochers..... Pour
» faire mourir les principaux d'entre
» ces nations, ils élevoient un petit
» échafaud foutenu de fourches &
» de perches. Après les y avoir
» étendus, ils y allumoient un petit
» feu, pour faire mourir lente-
» ment ces malheureux, qui ren-
» doient l'ame avec d'horribles
» hurlemens, pleins de rage & de
» défefpoir. Je vis un jour quatre
» ou cinq des plus illuftres de ces
» infulaires qu'on brûloit de la
» forte ; mais comme les cris ef-
» froyables qu'ils jetoient dans les
» tourmens étoient incommodes à
» un capitaine efpagnol, & l'em-
» pêchoient de dormir, il com-
» manda qu'on les étranglât

» promptement. Un officier dont
» je connois le nom, & dont on
» connoît les parens à Séville, leur
» mit un bâillon à la bouche ; pour
» les empêcher de crier, & pour
» avoir le plaisir de les faire griller
» à son aise, jusqu'à ce qu'ils eus-
» sent rendu l'ame dans ce tour-
» ment. J'ai été témoin oculaire
» de toutes ces cruautés, & d'une
» infinité d'autres que je passe sous
» silence. »

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'est qu'un recueil de récits tous semblables ; & quand on a lu ce qui s'est passé dans l'isle Espagnole, on sait ce qui s'est pratiqué dans toutes les isles du golfe, sur les côtes qui l'environnent, au Mexique & dans le Pérou.

Quelle fut la cause de tant d'horreurs dont la nature est épou-

vantée ? Le fanatiſme : il en eſt ſeul capable ; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatiſme, j'entends l'eſprit d'intolérance & de perſécution, l'eſprit de haine & de vengeance, pour la cauſe d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont on ſe fait les miniſtres. Cet eſprit régnoit en Eſpagne, & il avoit paſſé en Amérique avec les premiers conquérans. Mais, comme ſi on eût craint qu'il ne ſe ralentît, on fit un dogme de ſes maximes, un précepte de ſes fureurs. Ce qui d'abord n'étoit qu'une opinion, fut réduit en ſyſtême. Un pape y mit le ſceau de la puiſſance apoſtolique, dont l'étendue étoit alors ſans bornes : il traça une ligne d'un pole à l'autre ; & de ſa pleine autorité, il partagea le nouveau monde

entre deux couronnes exclusivement (*h*). Il réservoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée, donnoit tout l'occident à l'Espagne, & autorisoit ses rois à subjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, & amener à la foi chrétienne les habitans de toutes les isles & terre-ferme qui seroient de ce côté-là. La bulle (*i*) est de l'année 1493, la premiere du pontificat d'Alexandre VI.

Or on va voir quel fut le systême élevé sur cette base, & que, de tous les crimes de Borgia, cette bulle fut le plus grand.

Le droit de subjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Espagne en Amérique une formule, pour les sommer de se rendre (*k*). Dans cette formule, approuvée & vraisemblablement dictée par

des docteurs en théologie, il étoit dit que Dieu avoit donné le gouvernement & la souveraineté du monde à un homme appellé Pierre; qu'à lui seul avoit été attribué le nom de *pape*, qui signifie *grand & admirable*, parce qu'il est pere & gardien de tous les hommes; que ceux qui vivoient en ce tems-là lui obéissoient, & l'avoient reconnu pour le maître du monde; qu'au même titre, l'un de ses successeurs avoit fait donation aux rois de Castille de ces isles & terre-ferme de la mer océane; que tous les peuples auxquels cette donation avoit été notifiée, s'étoient soumis au pouvoir de ces rois, & avoient embrassé le christianisme de bonne volonté, sans condition ni récompense. « Si vous faites de » même, ajoutoit l'Espagnol qui

» parloit dans cette formule, vous
» vous en trouverez bien, comme
» presque tous les habitans des au-
» tres isles s'en sont bien trouvés...
» Mais, au contraire, si vous ne
» le faites pas, ou si, par malice,
» vous apportez du retardement à
» le faire, je vous déclare & vous
» assure, qu'*avec l'aide de Dieu*,
» je vous ferai la guerre à toute
» outrance; que je vous attaquerai
» de toutes parts & de toutes mes
» forces; que je vous assujettirai
» sous le joug de l'obéissance de
» l'église & du roi. Je prendrai vos
» femmes & vos enfans; je les ren-
» drai esclaves; je les vendrai ou
» les emploierai suivant la volonté
» du roi; j'enleverai vos biens, &
» vous ferai tous les maux imagi-
» nables, comme à des sujets re-
» belles & désobéissans; & je pro-

» teste que les massacres & tous
» les maux qui en résulteront ne
» viendront que de votre faute, &
» non de celle du roi, ni de la
» mienne, ni des seigneurs qui
» sont venus avec moi. »

Ainsi fut réduit en systême le droit d'asservir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens; & toutes les fois que cette grande cause fut débattue devant les rois d'Espagne, le conseil vit en même tems des théologiens réclamer, au nom du ciel, les droits de la nature, & des théologiens opposer à ces droits l'intérêt de la foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs & des Romains, & l'autorité d'Aristote, lequel décidoit, disoit-on, que les Indiens étoient nés pour être esclaves des Castillans (*l*).

Or, dès qu'une question de

cette importance dégénere en controverſe, on ſent quelle eſt, dans les conſeils, l'incertitude & l'irréſolution ſur le parti que l'on doit prendre, & combien le plus violent a d'avantage ſur le plus modéré (*m*). La cauſe de la juſtice & de la vérité n'a pour elle que leurs amis, & c'eſt le petit nombre; la cauſe des paſſions a pour elle tous les hommes qu'elle intéreſſe ou qu'elle peut intéreſſer, d'autant plus ardens à ſaiſir l'opinion favorable au déſordre, qu'elle les ſauve de la honte, leur aſſure l'impunité, & les délivre du remords.

C'eſt cette opinion, combinée avec l'orgueil & l'avarice, qui, dans l'ame des Caſtillans, ferma, pour ainſi dire, tout accès à l'humanité; en ſorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une eſ-

pece de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir & à ſouffrir; qu'une race impie & rebelle, qui, par ſes erreurs & ſes crimes, méritoit tous les maux dont on l'accableroit; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandoit vengeance, & auquel on ſe croyoit sûr de plaire en les exterminant.

Je laiſſe à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête; je n'en réſerve au fanatiſme que ce qui lui eſt propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui ſe complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguiſée à plaiſir (*n*). Eſt-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil ſi tendre & ſi touchant qu'ils avoient fait aux

Eſpagnols, ne les euſſent point déſarmés, ſi le fanatiſme ne fût venu les endurcir & les pouſſer au crime ? Et à quelle autre cauſe imputer leur furie ? Le brigandage, ſans mêlange de ſuperſtition, peut-il aller juſqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, juſqu'à égorger les vieillards & les enfans à la mamelle, juſqu'à ſe faire un jeu d'un maſſacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des Phalaris ? La nature, dans ſes erreurs, peut quelquefois produire un ſemblable monſtre ; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaiſir de l'être, des colonies d'hommes-tigres paſſent les bornes de la nature. Les forcenés ! en égorgeant, en faiſant brûler tout un peuple, ils invoquoient Dieu & ſes ſaints ! Ils élevoient treize gi-

bets, & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, disoient-ils, de Jésus-Christ & des douze apôtres ! Etoit-ce impiété, ou fanatisme ? Il n'y a point de milieu; & l'on sait bien que les Espagnols, dans ce tems-là comme dans celui-ci, n'étaient rien moins que des impies. J'ai donc eu raison d'attribuer au fanatisme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait sans lui ; & à qui se refuseroit encore à l'évidence, je demanderois si les Espagnols, en guerre avec des catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens ? s'ils auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jésus-Christ ?

Les partisans du fanatisme s'efforcent de le confondre avec la religion : c'est là leur sophisme

éternel. Les vrais amis de la religion la ſéparent du fanatiſme, & tâchent de la délivrer de ce ſerpent caché & nourri dans ſon ſein. Tel eſt le deſſein qui m'anime.

Ceux qui penſent que la victoire eſt décidée ſans retour en faveur de la vérité; que le fanatiſme eſt aux abois; que les autels qu'ils embraſſent ne ſont plus pour lui un aſyle, regarderont mon ouvrage comme tardif & ſuperflu : faſſe le ciel qu'ils aient raiſon! Je ſerois indigne de défendre une ſi belle cauſe, ſi j'étois jaloux du ſuccès qu'elle auroit eu avant moi & ſans moi. Je ſais que l'eſprit dominant de l'Europe n'a jamais été ſi modéré; mais je répete ici ce que j'ai déjà dit, qu'*il faut prendre le tems où les eaux ſont baſſes pour travailler aux digues*.

Le but de cet ouvrage eſt donc, & je l'annonce ſans détour, de contribuer, ſi je le puis, à faire déteſter de plus en plus ce fanatiſme deſtructeur ; d'empêcher, autant qu'il eſt en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatiſſante & charitable, & d'inſpirer pour elle autant de vénération & d'amour que de haine & d'exécration pour ſon plus cruel ennemi.

J'ai mis ſur la ſcene, d'après l'hiſtoire, des fourbes & des fanatiques ; mais je leur ai oppoſé de vrais chrétiens. Barthelemi de Las-Caſas eſt le modele de ceux que je révere : c'eſt en lui que j'ai voulu peindre la foi, la piété, le zele pur & tendre, enfin l'eſprit du chriſtianiſme dans toute ſa ſimplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent

de Valverde, Requelme, ſont les exemples du fanatiſme qui dénature l'homme, & qui pervertit le chrétien : c'eſt en eux que j'ai mis ce zele abſurde, atroce, impitoyable, que la religion déſavoue, & qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit déteſter. Voilà, je crois, mon intention aſſez clairement expoſée, pour convaincre de mauvaiſe foi ceux qui feroient ſemblant de s'y être mépris.

Quant à la forme de cet ouvrage, conſidéré comme une production littéraire, je ne ſais, je l'avoue, comment le définir. Il y a trop de vérité pour un roman, & pas aſſez pour une hiſtoire. Je n'ai certainement pas eu la prétention de faire un poëme. Dans mon plan, l'action principale n'occupe que très-peu d'eſpace : tout s'y rapporte, mais

de loin. C'eſt donc moins le tiſſu d'une fable, que le fil d'un ſimple récit, dont tout le fond eſt hiſtorique, & auquel j'ai entremêlé quelques fictions compatibles avec la verité des faits.

Je n'écris point pour le petit nombre; être utile à la multitude eſt le but que je me propoſe. C'eſt mon excuſe auprès de ceux qui me reprocheroient d'avoir trop inſiſté ſur des vérités familieres pour eux; mais qui ne le ſont pas encore aſſez pour tout le monde. C'eſt auſſi la raiſon qui m'a fait eſſayer de répandre quelque agrément dans mes récits & dans mon ſtyle : car la premiere condition, pour être utile en écrivant, c'eſt d'être lu.

Je n'ai eu pour les témoignages ni du reſpect ni du mépris. Rien de moins fidele ſans doute que les

récits qu'on nous a faits de la conquête de l'Amérique. J'en ai pris ce qui m'a paru vraiſemblable & intéreſſant.

Qu'on ne m'accuſe pas d'avoir flatté les Indiens : le bien que j'en ai dit, leurs deſtructeurs l'ont dit eux-mêmes ; ils n'auroient pas voulu exagérer le crime de les avoir exterminés.

Les Indiens en général étoient foibles d'eſprit & de corps (*o*), je l'avoue ; mais lorſque, pour les avilir, on leur refuſe à tous juſqu'à ce courage d'inſtinct qui brave la douleur & mépriſe la mort, on eſt injuſte aſſurément. Sans être lâche, on peut trembler devant des hommes que l'on prend pour des dieux, & devant des armes que l'on prend pour la foudre. Ceux qui ont accuſé les Indiens d'une timidité puérile,

auroient dû faire attention que les Romains tremblerent devant les éléphans.

Du reste, si j'avois voulu exagérer un peu la force ou le courage des Indiens, j'aurois bien pu me le permettre ; mais, lorsqu'on pense à faire plaindre le foible opprimé par le fort, quel intérêt peut-on avoir de dissimuler sa foiblesse? J'ai dit quel est l'objet de mon ouvrage ; & l'on sent bien que pour le remplir je n'avois besoin que d'opposer des colombes à des vautours.

NOTES.

(*a*) *Le livre de Las-Casas. La découverte des Indes occidentales*, publié en Espagne en 1542, traduit en françois, & imprimé à Paris en 1687.

(*b*) *A des agneaux.* Christophe Colomb rendoit aux Indiens le même témoignage. « Je jure, » disoit-il à Ferdinand, dans une de ses lettres, » je jure à votre majesté qu'il n'y a pas au monde » un peuple plus doux. »

(*c*) *Tous les réglemens faits pour eux.* « Ce

» que je vous pardonne le moins, disoit Isabelle à Christophe Colomb, c'est d'avoir ôté, » malgré mes défenses, la liberté à un grand » nombre d'Indiens. »

Le réglement de Ximenès portoit que les Indiens seroient séparés des Espagnols; qu'on les occuperoit utilement, mais sans rigueur; qu'on en formeroit plusieurs villages; qu'on assigneroit à chaque famille un héritage, qu'elle cultiveroit à son profit, en payant un tribut équitablement imposé.

Dans une assemblée de théologiens & de jurisconsultes, qui se tint à Burgos, le roi catholique Ferdinand déclara que les habitans du nouveau monde étoient libres, & qu'on devoit les traiter comme tels. « Votre majesté, » dit Las-Casas à Charles-Quint, ordonna encore la même chose en 1523. » Même décision en 1529, d'après une conférence & de longs débats dans le conseil.

(*d*) *Il partit.* Il eut peur qu'un de ses lieutenans, appellé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui avec son navire, n'allât le premier en Espagne porter la nouvelle de la découverte, & s'en attribuer l'honneur.

(*e*) *Il tendit un piege au cacique.* Le cacique s'appelloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué, & cinq autres navires, prêts à mettre à la voile, furent brisés & engloutis par une horrible tempête, avant d'être sortis du port.

(*f*) *Qu'on exerçoit à cette chasse.* « Ils leur » sautoient à la gorge, avec d'horribles hurlemens, les étrangloient d'abord, & les mettoient en pièces après les avoir terrassés. » (Las

Casas.) Croiroit-on que les historiens ont pris plaisir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appellé *Bezerillo*, « lequel, pour » sa férocité & sa sagacité singuliere à distin- » guer un Indien d'avec un Espagnol, avoit la » même portion qu'un soldat, non seulement en » vivres, mais en or, en esclaves, &c. Les au- » tres chiens n'avoient que la demi-paie; mais » ils se nourrissoient de la chair des Indiens » qu'ils égorgeoient, ou que l'on égorgeoit pour » eux. On a vu, dit Las-Casas, des Espagnols » assez inhumains pour donner à manger de pe- » tits enfans à leurs chiens affamés. Ils prenoient » ces enfans par les deux jambes, & les met- » toient en quartiers. »

(g) *Tout le reste fut opprimé.* « Ceux qu'O- » vando avoit mis à la tête des troupes, avec » ordre d'ôter pour jamais aux Indiens le pou- » voir de lui causer de l'inquiétude, les réduisi- » rent à de si cruelles extrêmités, que ces mal- » heureux s'enfonçoient de rage leurs fleches » dans le corps, les retiroient, les mordoient, » & les mettoient en morceaux, qu'ils jetoient » contre les chrétiens, dont ils croyoient s'être » bien vengés par cette insulte. » (Herrera).

(h) *Entre deux couronnes exclusivement.* On sait que François I. demandoit à voir l'article du testament d'Adam qui avoit exclu le roi de France du partage du nouveau monde.

(i) *La bulle. Decretum & indultum Alexandri Sexti, super expeditionem in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

(k) *Une formule.* Le premier qui employa cette formule fut Alfonce Ojeda, en 1510. « Elle

» a servi, dit Herrera, dans toutes les autres » occasions où les Castillans ont voulu s'ouvrir » l'entrée de quelque pays. »

(*l*) *Que les Indiens étoient nés pour être esclaves.* Dans la fameuse conférence de Barthelemi de Las-Casas avec l'évêque du Darien, Dom Juan de Quévédo, l'évêque osa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la servitude.

Le docteur Sépulvéda, gagné par les grands de la cour qui avoient des possessions dans l'Inde, fit un livre où il soutenoit que les guerres des Espagnols dans le nouveau monde étoient non-seulement permises, mais nécessaires pour y établir la foi, & que les Espagnols étoient fondés en droit pour subjuguer les Indiens.

Las-Casas, que l'on mit aux prises avec ce docteur forcené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la foi, de prendre de bonnes habitudes, & d'exercer les actes de toutes les vertus, mais qu'il falloit les y engager par la persuasion & par de bons exemples ; & il proposoit pour modeles les apôtres & les martyrs. Mais Sépulvéda lui opposa le *compelle intrare*, le Deutéronome, où il est dit : « Quand vous vous présenterez pour attaquer une place, vous offrirez d'abord la paix » aux habitans ; & s'ils l'acceptent, & qu'ils » vous livrent les portes de la ville, vous ne » leur ferez aucun mal, & vous les recevrez au » nombre de vos tributaires ; mais, s'ils prennent les armes pour se défendre, vous les » passerez tous au fil de l'épée, sans épargner » les femmes ni les enfans. »

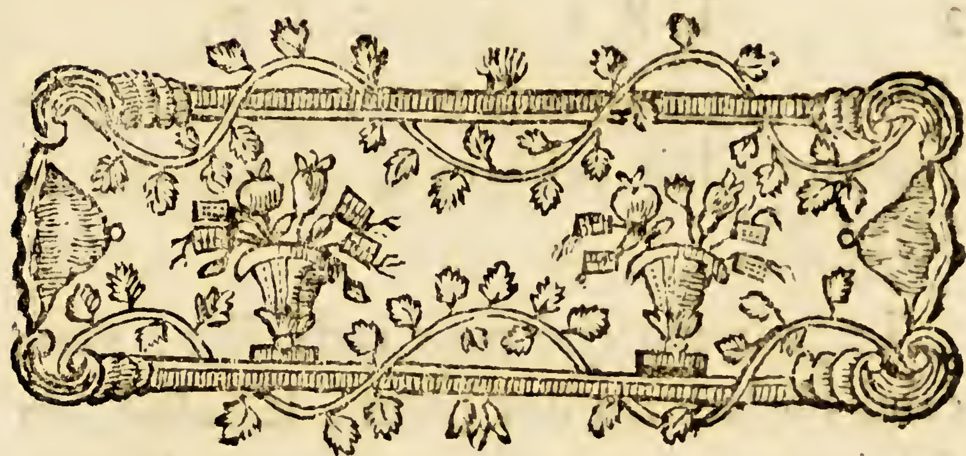
(*m*) *Sur le plus modéré.* On en vit un exemple lorſque les moines jéronimites furent chargés, en qualité de commiſſaires, de faire exécuter le réglement de Ximenès. Ce réglement portoit que les départemens, où l'on avoit diſtribué les Indiens, feroient abolis. Cet article, d'où dépendoit le ſalut des Indiens, fut ſans effet ; & la ſervitude ſubſiſta par la foibleſſe & l'infidélité de ces indignes commiſſaires.

(*n*) *La rage aiguiſée à plaiſir.* Les cruautés que les Sauvages du Canada exercent ſur leurs captifs ſont réciproques, & du moins leur furie eſt aiguiſée par la vengeance. Mais que des hommes ſoient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'eſt ce que la nature n'a jamais produit ſans le concours du fanatiſme ; & il faut croire que les Eſpagnols qui paſſoient en Amérique, étoient une eſpece de monſtres unique dans l'univers, ou reconnoître une cauſe qui les avoit dénaturés.

(*o*) *Foibles d'eſprit & de corps.* « La nature » vivante y eſt (dans le nouveau monde) » beaucoup moins agiſſante, beaucoup moins » variée, & nous pouvons dire beaucoup moins » forte. » (*Buffon, Hiſt. Nat.*)

La différence n'eſt pourtant pas ſenſible quant à la ſtructure du corps humain. « Tous les ani- » maux d'Amérique, même ceux qui ſont na- » turels au climat, ſont beaucoup plus petits » en général que ceux de l'ancien continent. » La nature ſemble s'être ſervie, dans ce nou- » veau monde, d'une autre échelle de gran- » deur : l'homme eſt le ſeul qu'elle ait meſuré » avec le même module. » (*Ibid.*)

LES



LES INCAS.



CHAPITRE PREMIER.

L'EMPIRE du Mexique étoit détruit; celui du Pérou floriſſoit encore; mais, en mourant, l'un de ſes monarques l'avoit partagé entre ſes deux fils. Cuſco avoit ſon roi, Quito avoit le ſien. Le fier Huaſcar, roi de Cuſco, avoit été cruellement bleſſé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ſes provinces, & ne voyoit dans Ataliba qu'un uſurpateur de ſes droits. Cependant un reſte de vénération pour la mémoire du roi ſon pere réprimoit ſon reſſentiment; & au ſein

d'une paix trompeuſe & peu durable, tout l'empire alloit célébrer la grande fête du Soleil (*a*).

Le jour marqué pour cette fête, étoit celui où le Dieu des incas, le Soleil, en s'éloignant du nord, paſſoit ſur l'équateur, & ſe repoſoit, diſoit-on, ſur les colonnes de ſes temples. La joie univerſelle annonce l'arrivée de ce beau jour; mais c'eſt ſur-tout dans les murs de Quito, dans ſes délicieux vallons, que cette ſainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du Soleil une ſi favorable & ſi douce influence; aucun peuple auſſi ne lui rend un hommage plus ſolemnel.

Le roi, les incas & le peuple, ſur le veſtibule du temple où ſon image eſt adorée, attendent ſon lever dans un religieux ſilence. Déjà l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*aſtre à la brillante chevelure* (*), & qu'ils réverent

(*) *Chaſca*, chevelue.

comme le favori du Soleil, donne le ſignal du matin. A peine ſes feux argentés étincellent ſur l'horizon, un doux frémiſſement ſe fait entendre autour du temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre & d'or peu à peu s'y répandent; la pourpre, à ſon tour, ſe diſſipe; l'or ſeul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens obſerve ces gradations, & leur émotion s'accroît à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naiſſance du jour eſt un prodige nouveau pour eux; & leur attente eſt auſſi timide que ſi elle étoit incertaine.

Soudain la lumiere à grands flots s'élance de l'horizon vers les voûtes du firmament; l'aſtre qui la répand s'éleve, & la cime du Cayambur (*b*) eſt couronnée de ſes rayons. C'eſt alors que le temple s'ouvre, & que l'image du Soleil, en lames d'or, placée au fond du ſanctuaire, devient elle-même reſplendiſſante à l'aſpect du Dieu qui la frappe de ſon immortelle clarté. Tout ſe proſterne, tout

l'adore ; & le pontife (*c*), au milieu des incas & du chœur des vierges ſacrées, entonne l'hymne ſolemnelle, l'hymne auguſte, qu'au même inſtant des millions de voix répetent, & qui, de montagne en montagne, retentit des ſommets de Pambamarca juſque par-delà le Potoſe.

Chœur des incas.

Ame de l'univers, toi, qui du haut des cieux, ne ceſſes de verſer au ſein de la nature, dans un océan de lumiere, la chaleur, & la vie, & la fécondité ; Soleil, reçois les vœux de tes enfans & d'un peuple heureux qui t'adore.

Le pontife *ſeul.*

O roi, dont le trône ſublime brille d'un éclat immortel, avec quelle impoſante majeſté tu domines dans le vaſte empire des airs ! Quand tu parois dans ta ſplendeur, & que tu agites ſur ta tête ton diadême étincelant, tu es l'orgueil du ciel & l'amour de la terre. Que ſont-ils

devenus, ces feux qui parſemoient les voiles de la nuit ? Ont-ils pu ſoutenir un rayon de ta gloire ? Si tu ne t'éloignois, pour leur céder la place, ils reſteroient enſevelis dans l'abyme de tá lumiere ; ils ſeroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde ! heureuſes les épouſes qui forment ta céleſte cour (*d*) ! que ton réveil eſt beau ! quelle magnificence dans l'appareil de ton lever ! quel charme répand ta préſence ! les compagnes de ton ſommeil ſoulevent les rideaux de pourpre du pavillon où tu repoſes, & tes premiers regards diſſipent l'immenſe obſcurité des cieux. Oh ! quelle dut être la joie de la nature, lorſque tu l'éclairas pour la premiere fois ! Elle s'en ſouvient ; & jamais elle ne te revoit ſans ce treſſaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un pere adoré, dont l'abſence l'a fait languir.

LE PONTIFE *ſeul.*

Ame de l'univers ! ſans toi le vaſte océan n'étoit qu'une maſſe immobile & glacée, la terre qu'un ſtérile amas de ſable & de limon ; l'air qu'un eſpace ténébreux. Tu pénétras les élémens de ta chaleur vive & féconde ; l'air devint fluide & ſubtil, les ondes ſouples & mobiles, la terre fertile & vivante ; tout s'anima, tout s'embellit : ces élémens qu'un froid repos tenoit dans l'engourdiſſement, firent une heureuſe alliance : le feu ſe gliſſe au ſein de l'onde ; l'onde, diviſée en vapeurs, s'exhale & ſe filtre dans l'air ; l'air dépoſe au ſein de la terre les germes précieux de la fécondité ; la terre enfante & reproduit ſans ceſſe les fruits de cet amour, ſans ceſſe renaiſſant, que tes rayons ont allumé.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers ! ô Soleil ! es-tu ſeul l'auteur de tous les biens que tu nous fais ?

N'es-tu que le miniſtre d'une cauſe premiere, d'une intelligence au-deſſus de toi? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoiſſans; mais ſi tu accomplis la loi d'un être inviſible & ſuprême (c), fais paſſer nos vœux juſqu'à lui : il doit ſe plaire à être adoré dans ſa plus éclatante image.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, pere de Manco, pere de nos rois, ô Soleil! protege ton peuple, & fais proſpérer tes enfans.

NOTES.

(a) L*A grande fête du Soleil.* A l'équinoxe de Septembre. On appelloit cette fête *Citua Raïmi.* Voyez *Garcilaſſo*, *liv.* 2, *chap.* 22.

(b) *Cayambur.* Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(c) *Le pontife.* Le ſacerdoce réſidoit dans la famille des incas. Le grand-prêtre du Soleil de-

voit être oncle ou frere du roi. On l'appelloit *Villuma* ou *Villacuma*, diseur d'oracles.

(*d*) *Qui forment ta céleste cour.* Il nous reste une hymne péruvienne, adressée à une fille céleste qui, dans la mythologie du pays, faisoit l'office des hyades. On va voir dans cette hymne quel étoit le tour & le caractere de la poésie des Péruviens. « Belle fille, ton » malin frere vient de casser ta petite urne, » où étoient enfermés l'éclair, le tonnerre & » la foudre, & d'où ils se sont échappés. » Pour toi, tu ne verses sur nous que la » neige & les douces pluies. C'est le soin » que t'a confié celui qui gouverne l'univers. »

(*e*) *D'un être invisible & suprême.* Ce Dieu inconnu s'appelloit *Pacha-Camac*, celui qui anime le monde. Les incas avoient laissé subsister son temple & son culte dans la vallée de son nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens ne lui offroient point de sacrifices; & la raison qu'ils en donnoient, c'est qu'ils ne l'avoient jamais vu.





CHAPITRE II.

LE premier des incas, fondateur de Cuſco, avoit inſtitué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes qui répondoient aux quatre ſaiſons de l'année (*a*) ; mais elles rappelloient à l'homme des objets plus intéreſſans, la naiſſance, le mariage, la paternité & la mort.

La fête qu'on célébroit alors étoit celle de la naiſſance ; & les cérémonies de cette fête conſacroient l'autorité [illegible]ix, l'état des citoyens, l'ordre & la sûreté publique.

D'abord il ſe forme autour de l'inca vingt cercles de jeunes époux, qui lui préſentent, dans des corbeilles, les enfans nouvellement nés. Le monarque leur donne le ſalut paternel. « Enfans, dit-il,
» votre pere commun, le fils du Soleil,
» vous ſalue. Puiſſe le don de la vie vous
» être cher juſqu'à la fin ! Puiſſiez-vous

» ne jamais pleurer le moment de votre
» naiſſance ! Croiſſez, pour m'aider à
» vous faire tout le bien qui dépend de
» moi, & à vous épargner ou adoucir les
» maux qui dépendent de la nature. »

Alors les dépoſitaires des loix en déploient le livre auguſte. Ce livre eſt compoſé de cordons de mille couleurs (*b*) ; des nœuds en ſont les caracteres, & ils ſuffiſent à exprimer des loix ſimples comme les mœurs & les intérêts de ces peuples. Le pontife en fait la lecture ; le prince & les ſujets entendent de ſa bouche quels ſont leurs devoirs & leurs droits.

La premiere de ces loix leur preſcrit le culte. Ce n'eſt qu'un tribut ſolemnel de reconnoiſſance & d'amour : rien d'inhumain, rien de pénible ; des prieres, des vœux, quelques offrandes pures ; des fêtes où la piété ſe concilie avec la joie : tel eſt ce culte, la plus douce erreur, la plus excuſable, ſans doute, où pût s'égarer la raiſon.

La ſeconde loi s'adreſſe au monarque : elle lui fait un devoir d'être équitable

comme le Soleil, qui diſpenſe à tous ſa lumiere ; d'étendre comme lui ſon heureuſe influence, & de communiquer à ce qui l'environne ſa bienfaiſante activité ; de voyager dans ſon empire, car la terre fleurit ſous les pas d'un bon roi ; d'être acceſſible & populaire, afin que, ſous ſon regne, l'homme injuſte ne diſe pas : *que m'importent les cris du foible ?* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux, car s'il eſt affligé d'en voir, il ſe reprochera d'en faire ; & celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un ſaint reſpect pour la vérité, guide & conſeil de la juſtice, & un mépris mêlé d'horreur pour le menſonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le ſang des hommes, à uſer de menagement & de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adreſſe encore à la famille des incas : elle les oblige à donner

l'exemple de l'obéiſſance & du zele, à uſer avec modeſtie des privileges de leur rang, à fuir l'orgueil & la molleſſe; car l'homme oiſif peſe à la terre, & l'orgueilleux la fait gémir.

La troiſieme impoſoit aux peuples le plus inviolable reſpect pour la famille du Soleil, une obéiſſance ſans bornes envers celui de ſes enfans qui régnoit ſur eux en ſon nom, un dévouement religieux au bien commun de ſon empire.

Après cette loi, venoit celle qui cimentoit les nœuds du ſang & de l'hymen, & qui, ſur des peines ſéveres, aſſuroit la foi conjugale (*c*) & l'autorité paternelle, les deux ſupports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres preſcrivoit auſſi le tribut. De trois parties égales du terrein cultivé, l'une appartenoit au Soleil, l'autre à l'inca, & l'autre au peuple. Chaque famille avoit ſon apanage; & plus elle croiſſoit en nombre, plus on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. C'eſt à ces biens que ſe bor-

noient les richesses d'un peuple heureux. Il possédoit en abondance les plus précieux des métaux ; mais il les réservoit pour décorer ses temples & les palais de ses rois. L'homme, en naissant, doté par la patrie (*d*), vivoit riche de son travail, & rendoit, en mourant, ce qu'il avoit reçu. Si le peuple, pour vivre dans une douce aisance, n'avoit pas assez de ses biens, ceux du Soleil y suppléoient (*e*). Ces biens n'étoient point engloutis par le luxe du sacerdoce ; il n'en restoit dans les mains pures des saints ministres des autels que ce qu'en exigeoient les besoins de la vie : non que la loi leur en fixât l'usage, mais leur piété modeste & simple ne voyoit rien que d'avilissant dans le faste & dans la mollesse ; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail & l'industrie. Ce tribut se payoit d'abord à la nature : jusqu'à cinq lustres accomplis, le fils se devoit à son pere, & l'aidoit dans tous ses travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes,

étoient cultivés par le peuple (*f*). Au nombre des infirmités étoit comprise la vieillesse : les peres qui avoient la douleur de survivre à leurs enfans, ne languissoient pas sans secours; la jeunesse de leur tribu étoit pour eux une famille : la loi les consoloit du malheur de vieillir. Quand le soldat étoit sous les armes, on cultivoit pour lui son champ ; ses enfans jouissoient du droit des orphelins, sa femme de celui des veuves; & s'il mouroit dans les combats, l'état lui-même prenoit pour eux les soins d'un pere & d'un époux.

Le peuple cultivoit d'abord le domaine du Soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin & de l'infirme; après cela, chacun vaquoit à la culture de son champ. Les terres de l'inca terminoient les travaux : le peuple s'y rendoit en foule, & c'étoit pour lui une fête. Paré comme aux jours solemnels, il remplissoit l'air de ses chants (*g*).

La tâche des travaux publics étoit distribué avec une équité qui la rendoit

légere. Aucun n'en étoit difpenfé; tous y apportoient le même zele. Les temples & les forterefles, les ponts d'ofier qui traverfoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'empire jufqu'à fes frontieres, étoient des monumens, non pas de fervitude, mais d'obéiffance & d'amour. Ils ajoutoient à ce tribut celui des armes, dont on faifoit d'effrayans amas pour la guerre : c'étoient des haches, des maffues, des lances, des fleches, des arcs, de frêles boucliers : vaine défenfe, hélas! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater !

Tout, dans les mœurs, étoit réduit en loix : ces loix puniffoient la pareffe & l'oifiveté (*h*), comme celles d'Athenes; mais, en impofant le travail, elles écartoient l'indigence ; & l'homme, forcé d'être utile, pouvoit du moins efpérer d'être heureux. Elles protégeoient la pudeur, comme une chofe inviolable & fainte ; la liberté, comme le droit le plus facré de la nature ; l'innocence, l'honneur, le repos

domeſtique, comme des dons du ciel qu'il falloit révérer.

Lá loi qui faiſoit grace aux enfans encore dans l'âge de l'innocence, portoit ſa rigueur ſur les peres, & puniſſoit en eux le vice qu'ils avoient nourri, ou qu'ils n'avoient point étouffé. Mais jamais le crime des peres ne retomboit ſur les enfans : le fils du coupable puni le remplaçoit ſans honte & ſans reproche ; on ne lui en retraçoit l'exemple que pour l'inſtruire à l'éviter.

Ce fut par-tout le caractere de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines : mais chez un peuple laborieux, occupé, ſatisfait de ſon égalité, sûr d'un bien-être ſimple & doux, ſans ambition, ſans envie, exempt de nos beſoins fantaſques & de nos vices raffinés, ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public diſtribué ſur tous, attaché par reconnoiſſance au gouvernement juſte & ſage qui faiſoit ſa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendoit les loix comme inutiles : elles étoient pré-

ſervatives, & preſque jamais vengereſſes.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible qui regardoit la violation du vœu des vierges du Soleil. Oh! comment, chez un peuple ſi modéré, ſi doux, pouvoit-il exiſter une loi ſi cruelle? Le fanatiſme ne croit jamais venger aſſez le Dieu dont il eſt le miniſtre; & c'étoit lui qui, chez ce peuple, le plus humain qui fût au monde, avoit prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour ſacrilege, & appaiſer un Dieu jaloux, non ſeulement il avoit voulu que l'infidelle prêtreſſe fût enſevelie vivante (*i*), & le ſéducteur dévoué au ſupplice le plus honteux; il enveloppoit dans le crime la famille des criminels: peres, meres, freres, juſqu'aux enfans à la mamelle, tout devoit périr dans les flammes; le lieu même de la naiſſance des deux impies devoit être à jamais déſert. Auſſi, quand le pontife, en prononçant la loi, nomma le crime, & dit quelle en ſeroit la peine, il friſſonna glacé d'horreur; ſon front pâlit, ſes cheveux blancs ſe hériſſerent ſur ſa tête, & ſes regards, attachés à

la terre, n'oserent de long-tems se tourner vers le ciel.

Après la lecture des loix, le monarque levant les mains : « O Soleil ! dit-il, ô mon » pere ! si je violois tes loix saintes, cesse » de m'éclairer ; commande au ministre » de ta colere, au terrible *Illapa* (*k*), de » me réduire en poudre, & à l'oubli de » m'effacer de la mémoire des mortels. » Mais, si je suis fidele à ce dépôt sacré, » fais que mon peuple, en m'imitant, » m'épargne la douleur de te venger moi- » même ; car le plus triste des devoirs d'un » monarque, c'est de punir. »

Alors les incas, les caciques, les juges, les vieillards députés du peuple, renouvellent tous la promesse de vivre & de mourir fideles au culte & aux loix du Soleil.

Les surveillans s'avancent à leur tour : leur titre (*) annonce l'importance des fonctions dont ils sont chargés : ce sont

---

(*) *Cucui-ricoc*, ceux qui ont l'œil à tout.

les envoyés du prince, qui, revêtus d'un caractere aussi inviolable que la majesté même, vont observer dans les provinces les dépositaires des loix, voir si le peuple n'est point foulé; & au foible, à qui le puissant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent : *Quel est le sujet de ta plainte? Qui cause ta peine & tes pleurs?* Ils s'avancent donc, & ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'inca les embrasse, & leur dit : « Tuteurs du peuple, c'est à » vous que son bonheur est confié. Soleil, » ajoute-t-il, reçois le serment des tuteurs » du peuple. Punis-moi, si je cesse de » protéger en eux la droiture & la vigi- » lance; punis-moi, si je leur pardonne » la foiblesse ou l'iniquité. »



NOTES.

(*a*) AUx *quatre ſaiſons de l'année.* Quoique les ſaiſons ne ſoient point marquées dans les climats du Pérou, on ne laiſſoit pas d'y diviſer l'année par les deux ſolſtices & les deux équinoxes : ce qui répond à nos quatre ſaiſons.

(*b*) *Des cordons de mille couleurs.* Ils s'appelloient *quippos*, & ceux qui les gardoient *quippacamaïs*, chargés des *quippos.*

(*c*) *La foi conjugale.* L'inca lui ſeul, afin d'étendre & de perpétuer la branche royale de la famille du Soleil, pouvoit épouſer pluſieurs femmes.

(*d*) *Doté par la patrie.* A chaque enfant mâle, une portion de terrein égale à celle du pere ; à chaque fille, une moitié.

(*e*) *Ceux du Soleil y ſuppléoient.* La laine des troupeaux du Soleil & de l'inca étoit diſtribuée au peuple. Le coton ſe diſtribuoit de même dans les pays où il falloit être plus légérement vêtu.

(*f*) *Cultivés par le peuple.* Le peuple, occupé à ces travaux, se nourrissoit à ses dépens.

(*g*) *Il remplissoit l'air de ses chants.* Le refrain de ces chants étoit *hailli*, triomphe.

(*h*) *La paresse & l'oisiveté.* Chez les Péruviens ni les aveugles ni les muets n'étoient dispensés du travail; les enfans même, dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton, & à égrener le maïs.

(*i*) *Ensevelie vivante.* C'est une chose remarquable, que la superstition eût imaginé le même supplice à Rome & à Cusco, pour punir la même foiblesse dans les vierges de Vesta & dans celles du soleil.

(*k*) *Le terrible Illapa.* Sous le nom d'*Illapa* étoient compris l'éclair, le tonnerre & la foudre. On les appelloit les exécuteurs de la justice du Soleil.





CHAPITRE III.

UN nouveau ſpectacle ſuccede : c'eſt l'élite de la jeuneſſe, des chœurs de filles & de garçons, tous d'une beauté ſinguliere, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes ſacrées, en danſant à l'entour, & chantant les louanges du Soleil & de ſes enfans. Leur robe, d'un tiſſu léger formé du duvet d'un arbuſte (*) qui croît dans ces riches vallons, eſt égale en blancheur aux neiges des montagnes : ſes plis flottans laiſſent à la beauté toute la gloire de ſes charmes ; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature : le myſtere eſt enfant du vice ; & ce n'eſt point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

(*) Le cotonnier.

Chap. 3.



Ses levres tremblerent en prononçant le vœu que son cœur devoit abjurer.

Dans leur danſe autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, & cette chaîne myſtérieuſe exprime les douceurs de la ſociété, dont les loix forment es liens.

Mais déjà l'ombre des colonnes s'eſt retirée vers leur baſe ; elle s'abrege encore, & va s'évanouir. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration & de réjouiſſance ; & l'inca, tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de ſon pere étincelle de mille feux : « Source » intariſſable de tous les biens, ô Soleil! » dit-il, ô mon pere! il n'eſt pas au pou- » voir de tes enfans de te faire aucun » don qui ne vienne de toi. L'offrande » même de tes bienfaits eſt inutile à ton » bonheur comme à ta gloire : tu n'as » beſoin, pour ranimer ton incorruptible » lumiere, ni des vapeurs de nos liba- » tions, ni des parfums de nos ſacrifices. » Les moiſſons abondantes que ta chaleur » mûrit, les fruits que tes rayons colo- » rent, les troupeaux à qui tu prépares » les ſucs des herbes & des fleurs, ne

» ſont des tréſors que pour nous : les
» répandre, c'eſt t'imiter : c'eſt le vieil-
» lard infirme, la veuve & l'orphelin,
» qui les reçoivent en ton nom ; c'eſt dans
» leur ſein, comme ſur un autel, que
» nous devons en dépoſer l'hommage. Ne
» vois donc le tribut que je vais t'offrir,
» que comme un ſigne ſolemnel de recon-
» noiſſance & d'amour : pour moi, c'eſt
» un engagement ; pour les malheureux,
» c'eſt un titre, & le garant inviolable des
» droits qu'ils ont à mes bienfaits. »

Tout le peuple, à ces mots, rend graces au Soleil, qui lui donne de ſi bons rois ; & le monarque, précédé du pontiſe, des prêtres & des vierges ſacrées, va dans le temple offrir au Dieu le ſacrifice accoutumé.

Sur le veſtibule du temple, ſe préſenterent aux yeux du prince trois jeunes vierges, nouvellement choiſies, que leurs parens venoient conſacrer au Soleil. Un léger tiſſu de coton les déroboit aux regards de profanes. La nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de ſi beau

beau. Les trois incas, leurs peres, les menoient par la main ; & leurs meres, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, ſigne & gage ſacré de la chaſte pudeur dont leur ſageſſe avoit pris ſoin.

Le roi, les ſaluant d'un air religieux, les introduit dans le temple ; le grand-prêtre les ſuit, & le temple eſt fermé. D'abord les trois vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, & au même inſtant le grand-prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe ; & que d'attraits il expoſe à l'éclat du jour ! Le monarque ſe crut ravi dans la cour du Soleil, ſon pere ; il crut voir les femmes céleſtes, avec qui ce Dieu bienfaiſant ſe délaſſe du ſoin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles charmantes avoient la ſérénité du bonheur peinte ſur le viſage, & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux ſentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret ; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même innocence qu'elles, laiſſoit voir la mélan-

colie & la tristesse dans ses yeux. Cora (c'étoit le nom de la jeune Indienne) avant de prononcer le vœu qui la détachoit des mortels, saisit les mains de son pere, & les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un timide & profond soupir; mais bientôt, relevant ses beaux yeux sur sa mere, elle se jette dans ses bras; elle inonde son sein de larmes, & s'écrie douloureusement: Ah! ma mere! Ses parens, aveuglés par une piété cruelle, ne virent dans l'émotion & dans les regrets de leur fille que l'attendrissement de ses derniers adieux, & le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du sang & au pouvoir de la nature la douleur qu'elle ressentoit. « O le plus tendre & le meilleur des peres! » ô mere mille fois plus chere que la vie! » il faut vous quitter pour jamais! » Elle ne croyoit pas sentir d'autres regrets: le prêtre y fut trompé comme elle; & il lui laissa consommer son téméraire & cruel devouement.

Cependant, lorſqu'on fit entendre à ces trois jeunes vierges la loi qui attachoit des peines ſi terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écouterent ſans trouble, & preſque ſans émotion; elle ſeule, par un inſtinct qui lui préſageoit ſon malheur, ſentit ſon cœur ſaiſi d'effroi : on vit ſes couleurs s'effacer, ſes yeux ſe couvrir d'un nuage, les roſes même de ſa bouche pâlir, ſe faner & s'éteindre; & ſes levres tremblerent en prononçant le vœu que ſon cœur devoit abjurer. Ce preſſentiment n'eclaira ni ſes parens ni le pontife. On ſoutint ſa foibleſſe; on appaiſa ſon trouble; on l'enivra de la gloire d'avoir un dieu pour époux; & Cora ſuivit ſes compagnes dans l'inviolable aſyle des épouſes du Soleil.

Alors le temple fut ouvert; & les incas, miniſtres des autels, commencerent le ſacrifice.

Ce ſacrifice eſt innocent & pur. Ce n'eſt plus ce culte féroce qui arroſoit de ſang humain les forêts de ces bords ſauvages, lorſqu'une mere déchiroit elle-même les

entrailles de ſes enfans ſur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce ſont les prémices des fruits, des moiſſons & des animaux, que la nature a deſtinés à ſervir d'alimens à l'homme. Une foible partie de cette offrande eſt conſumée ſur l'autel; le reſte eſt réſervé au feſtin ſolemnel que le Soleil donne à ſon peuple.

Sous un portique de feuillages dont le temple eſt environné, le roi, les incas, les caciques, ſe diſtribuent parmi la foule, pour préſider aux tables où le peuple eſt aſſis. La premiere eſt celle des veuves, des orphelins & des vieillards; l'inca l'honore de ſa préſence, comme pere des malheureux (*). Tito Zoraï, ſon fils aîné, y eſt aſſis à ſa droite. Ce jeune prince, dont la beauté annonce une origine céleſte, a rempli ſon troiſieme luſtre: il eſt dans l'âge où ſe fait l'épreuve du courage

(*) L'un de ſes titres étoit *huaccha-cuyac*, ami des pauvres.

& de la vertu (*). Son pere, qui en fait ſes délices, s'applaudit de le voir croître & s'élever ſous ſes yeux : jeune encore lui-même, il eſpere laiſſer un ſage ſur le trône. Hélas ! ſon eſpérance eſt vaine ; les pleurs de ſon vertueux fils n'arroſeront point ſon tombeau.

(*) C'étoit l'âge de ſeize ans.





CHAPITRE IV.

AU feftin fuccedent les jeux. C'eft là que les jeunes incas, deftinés à donner l'exemple du courage & de la conftance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au fon des conques, par la fleche & le javelot; & le vainqueur, dès qu'il eft proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour, s'avancer vers lui plein de joie, & lui tendre les bras, en lui difant : « Mon fils, tu me rappelles ma » jeuneffe, & tu honores mes vieux ans. »

Vient enfuite la lutte; & c'eft là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de reffort & d'énergie à la nature : c'eft là qu'on voit des combattans agiles & robuftes s'élancer, fe faifir, fe preffer tour à tour; plier, fe raffermir, & redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre; s'échapper, pour reprendre haleine; revoler au combat, fe ferrer de

nouveau des nœuds de leurs bras vigoureux ; tour à tour immobiles, tour à tour chancelans, tomber, ſe rouler, ſe débattre, & arroſer l'herbe flétrie des ruiſſeaux de ſueur dont ils ſont inondés.

Le combat, long-tems incertain, fait flotter l'ame de leurs parens entre la crainte & l'eſpérance. La victoire enfin ſe déclare ; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges conſolantes : car ils ſavent que la louange eſt, dans les ames généreuſes, le germe & l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adverſaire avoit fait plier le genou, étoit le fils même du roi & ſon ſucceſſeur à l'empire, le ſenſible & fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ſes mains ; il en verſe des larmes de dépit & de honte. L'un des vieillards s'en apperçoit, & lui dit, pour le conſoler : « Prince, le Soleil notre pere » eſt juſte ; il donne la force & l'adreſſe » à ceux qui doivent obéir, l'intelligence

& la ſageſſe à celui qui doit commander. »
Le monarque entendit ces paroles: « Vieil-
» lard, dit-il, laiſſe mon fils s'affliger &
» rougir de ſe trouver plus foible &
» moins adroit que ſes rivaux. Le crois-tu
» fait pour languir ſur le trône, & pour
» vieillir dans le repos? »

Le jeune prince, à cette voix, jeta un coup-d'œil de reproche ſur le vieillard qui l'avoit flatté, & ſe précipita aux genoux de ſon pere, qui, le ſerrant tendrement dans ſes bras, lui dit: « Mon fils,
» la plus juſte & la plus impérieuſe des
» loix, c'eſt l'exemple. Vous ne ſerez ja-
» mais ſervi avec plus de zele & d'ardeur
» que lorſque, pour vous obéir, on n'aura
» qu'à vous imiter. »

Après qu'on eût laiſſé reſpirer les lutteurs, on vit cette illuſtre jeuneſſe ſe diſpoſer au combat de la courſe. C'eſt leur épreuve la plus pénible. La lice eſt de cinq mille pas. Le terme eſt un voile de pourpre que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barriere au terme, le peuple, rangé en deux lignes, appelle

des yeux les combattans. Le ſignal eſt donné ; ils partent tous enſemble ; & des deux côtés de la lice, on voit les peres & les meres animer leurs enfans du geſte & de la voix. Aucun ne donne à ſes parens la douleur de le voir ſuccomber dans ſa courſe ; ils rempliſſent tous leur carriere, & preſque tous en même tems.

Zoraï avoit devancé le plus grand nombre de ſes rivaux. Un ſeul, le même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit ſur lui quelque avantage, & n'étoit qu'à cent pas du terme. « Non, s'écria le „ prince, tu n'auras pas la gloire de me „ vaincre une ſeconde fois. „ Auſſitôt, ranimant ſes forces, il s'élance, le paſſe, & lui enleve le prix.

Ceux qui l'ont ſuivi de plus près ont quelque part à ſon triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la fleche & du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte ſuſpendu le trophée de ſa victoire, & avec eux il ſe préſente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent,

& les proclament dignes du nom d'*incas* (*), de vrais fils du Soleil.

Alors leurs meres & leurs sœurs viennent, d'un air tendre & modeste, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la tresse d'écorce (**) qui fait les sandales du peuple, une natte de laine plus légere & plus douce, dont elles ont fait le tissu.

Ils vont, delà, conduits par les vieillards, se prosterner devant le roi, qui, du haut de son trône d'or, environné de sa famille, les reçoit avec la majesté d'un dieu & la tendre bonté d'un pere. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ses pieds. Le monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni foiblesse : mais la nature le trahit ; & en lui attachant le bandeau des incas, ses mains

(*) Auparavant on les appelloit *Auqui*, *infans*, comme le traduit Garcilasso.

(**) D'un arbre appellé *manguey*. Ce détail est pris de l'histoire.

tremblent, ſon cœur s'émeut & s'attendrit; il laiſſe échapper quelques larmes; le front du jeune prince en eſt arroſé; il les ſent, il en eſt ſaiſi, & de ſes mains il preſſe les genoux paternels. Ces larmes d'amour & de joie ſont la ſeule diſtinction que l'héritier du trône obtient ſur ſes émules. L'inca leur donne de ſa main la marque la plus glorieuſe de nobleſſe & de dignité: il leur perce l'oreille, & y ſuſpend un anneau d'or: faveur réſervée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit ſa naiſſance, & qui n'en a pas les vertus.

Enfin le roi prend la parole, & s'adreſſant aux nouveaux incas: « Le plus
„ ſage des rois, leur dit-il, Manco, vo-
„ tre aïeul & le mien, fut auſſi le plus vi-
„ gilant, le plus courageux des mortels.
„ Quand le Soleil, ſon pere, l'envoya
„ fonder cet empire, il lui dit: Prends-
„ moi pour exemple: je me leve, & ce
„ n'eſt pas pour moi; je répands ma lu-
„ miere, & ce n'eſt pas pour moi; je rem-

„ plis ma vaſte carriere; je la marque „ par mes bienfaits; l'univers en jouit; „ & je ne me réſerve que la douceur de „ l'en voir jouir: va, ſois heureux, ſi tu „ peux l'être; mais ſonge à faire des heu- „ reux. Incas, fils du ſoleil, voilà votre „ leçon. Quand il plaira à votre pere „ que vous ſoyiez heureux ſans fatigue & „ ſans trouble, il vous rappellera vers „ lui. Juſque-là, ſachez que la vie eſt „ une courſe laborieuſe, que vos vertus „ doivent rendre utile, non pas à vous, „ mais à ce monde où vous paſſez. Le „ lâche s'endort ſur la route; il faut que „ la mort, par pitié, lui vienne abréger „ ſon travail. L'homme courageux ſup- „ porte le ſien, & d'un pas sûr & libre il „ arrive au terme où la mort, la mere du „ repos, l'attend.

„ O toi, mon fils, dit-il au prince, „ tu vois cet aſtre qui va finir ſon cours: „ que de biens, depuis ſon aurore, n'a- „ t-il pas faits à la nature? Ce qui lui „ reſſemble le plus ſur la terre, c'eſt un „ bon roi.„

A ces mots, il ſe leve, & marche, accompagné de ſa famille & de ſon peuple, pour aller avec le pontife, ſur le veſtibule du temple, obſerver le front du ſoleil, à ſon couchant, & en recueillir les oracles.





CHAPITRE V.

LE peuple & la cour elle-même se tiennent en ſilence au-delà du parvis. Le roi ſeul monte les degrés du veſtibule où l'attend le grand-prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les ſecrets du ſombre avenir (*).

Le ciel étoit ſerein, l'air calme & ſans vapeurs, & l'on eût pris dans ce moment l'horizon du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du ſein de la mer Pacifique, s'éleve au-deſſus de Palmar (**) un nuage pareil à des vagues ſanglantes, préſage épouvantable dans ce jour ſolemnel. Le grand-prêtre en frémit; cependant il eſpere qu'avant le coucher du ſoleil ces vapeurs vont ſe diſſiper. Elles re-

(*) Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il ſavoit de ſcience divine. (Garcil.)

(**) Promontoire ſous l'équateur.

doublent; elles s'entaſſent comme les ſommets des montagnes; & en s'élevant, elles ſemblent défier le Dieu qui s'avance, de rompre la vaſte barriere qu'elles oppoſent à ſon cours. Il deſcend avec majeſté, & des rayons qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre; mais ſoudain l'abyme eſt comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent ſur lui. Submergé, renaiſſant, il épuiſe les traits de ſa défaillante lumiere, & laſſé du combat, il reſte enſeveli comme dans une mer de ſang.

Un ſigne encore plus terrible ſe manifeſte dans le ciel: c'eſt un de ces aſtres que l'on croyoit errans, avant que l'œil perçant de l'aſtronomie eût démêlé leur route dans l'immenſité de l'eſpace. Une comete, ſemblable à un dragon qui vomit des feux, & dont la brûlante criniere ſe hériſſe autour de ſa tête, paroît venir de l'orient, & voler après le ſoleil. Ce n'eſt dans le céleſte azur qu'une étincelle aux yeux du peuple; mais le grand-prêtre,

plus attentif, y croit diſtinguer tous les traits de ce monſtre prodigieux : il lui voit reſpirer la flamme ; il lui voit ſecouer ſes ailes embraſées ; il voit ſa brûlante prunelle ſuivre, du haut des cieux, la trace du ſoleil, dans l'ardeur de l'atteindre & de le dévorer. Mais diſſimulant la terreur dont ce prodige le pénetre : „ Prince, dit-il au roi, ſuivez-moi dans „ le temple. „ Et là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque tems immobile & en ſilence devant l'inca, il lui parle en ces mots :

« Digne fils du Dieu que je ſers, ſi „ l'avenir étoit inévitable, ce Dieu bien- „ faiſant nous épargneroit la douleur de „ le prévoir ; & ſans nous affliger d'avance „ du preſſentiment de nos maux, il laiſ- „ ſeroit à l'eſprit humain ſon aveugle- „ ment ſalutaire, & au tems ſon obſcu- „ rité. Puiſqu'il daigne nous éclairer, ce „ n'eſt pas inutilement ; & les malheurs „ qu'il nous annonce, peuvent encore ſe „ détourner. Ne vous effrayez point de „ ceux qui vous menacent. Ils ſont aſ-

„ freux, s'il en faut croire les ſignes que
„ je viens d'obſerver dans le ciel. Ces
„ ſignes ne s'accordent pas : l'un me dit
„ que c'eſt du couchant que doit venir
„ une guerre ſanglante ; l'autre m'an-
„ nonce un ennemi terrible, qui fond ſur
„ nous de l'orient ; mais l'un & l'autre eſt
„ un avis de ce Dieu qui veille ſur nous.
„ Prince, armez-vous donc de conſtance.
„ Être innocent & courageux, ne pas mé-
„ riter ſon malheur, & le ſouffrir, voilà
„ la tâche que la nature impoſe à l'hom-
„ me : le reſte eſt au-deſſus de nous. „

Le prêtre, conſterné, n'en dit pas davantage ; & le monarque, renfermant la triſteſſe au fond de ſon cœur, ſortit du temple, & ſe montra au peuple avec un front calme & ſerein. « Notre Dieu,
„ lui dit-il, ſera toujours le même : il veille
„ au ſort de ſon empire, & il protege ſes
„ enfans. „

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chaſſés de leur patrie, lui demandoient l'hoſpitalité. « Qu'ils paroiſ-
„ ſent, répond l'inca : jamais les malheu-

„ reux ne trouveront mon cœur inacceſſi-
„ ble, ni mon palais fermé pour eux. „

Les étrangers s'avancent : c'eſt le triſte débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Eſpagnols, & qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux pourſuites de ſes tyrans.

Un jeune cacique ſe préſente à la tête de ces illuſtres fugitifs. A ſa démarche, à ſa noble aſſurance, on reconnoît en lui, tout ſuppliant qu'il eſt, l'habitude de commander. Un chagrin profond & cruel paroît empreint ſur ſon viſage; mais ſa beauté, quoique ternie, eſt touchante dans ſa langueur; en intéreſſant, elle étonne; & l'altération de ſes traits annonce moins l'abattement, que la ſouffrance d'une ame fiere & indignée de ſon malheur.

L'inca lui dit: « Jeune étranger, appre-
„ nez-moi qui vous êtes, d'où vous venez,
„ & quel coup du ſort vous fait chercher
„ un aſyle en ces lieux. »

« Inca, lui répond Orozimbo (c'étoit
„ le nom du Mexicain), tu vois en nous

„ les déplorables reſtes d'un empire au „ moins auſſi vaſte, auſſi floriſſant que le „ tien. Cet empire eſt détruit. Le ſort ne „ nous laiſſoit que la fuite ou que l'eſclavage ; nous avons préféré la fuite. Deux „ hivers nous ont vus errans ſur les montagnes. Las de vivre dans les forêts & „ parmi les bêtes féroces, nous avons pris „ la réſolution d'aller chercher des hommes moins malheureux que nous, & „ moins cruels que nos tyrans. Il y a trois „ mois qu'à la merci des flots, nous parcourons, à travers mille écueils, les détours d'un rivage immenſe. Les maux „ que nous avons ſoufferts nous auroient „ accablés ; le bruit de tes vertus a ſoutenu notre eſpérance. On te dit juſte & „ bienfaiſant ; nous venons éprouver ſi la „ renommée en impoſe. Après toi, notre „ unique reſſource, celle qui, dans le „ malheur, ne manque jamais qu'à des „ lâches, c'eſt le courage de mourir. „

« Étrangers, reprit le monarque, vous „ n'aurez pas en vain mis votre confiance „ en moi. Venez dans mon palais vous

„ repoſer, & réparer vos forces. Je ſuis „ impatient d'entendre le récit de votre „ infortune ; mais je deſire encore plus de „ vous la faire oublier. „

Le cacique & ſes compagnons, conduits au palais de l'inca, y ſont ſervis avec reſpect ; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence : car l'oſtentation de la proſpérité eſt une inſulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtemens frais, une table abondante & ſimple, des aſyles pour le ſommeil, où regne un tranquille ſilence, ſont les premiers ſecours de l'hoſpitalité qu'exerce envers eux ce monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de ſa famille, vertueuſe & paiſible cour ; il les fait aſſeoir autour de ſon trône ; & parlant au jeune Orozimbo avec tous les ménagemens que l'on doit aux infortunés, il l'invite à ſoulager ſon cœur du poids accablant de ſes peines, en lui racontant ſes malheurs.

« Le ſouvenir en eſt cruel, dit le ca- „ cique mexicain, avec un triſte & pro-

„ fond ſoupir ; mais je te dois l'effort d'en „ retracer l'affreuſe image. Écoute-moi, „ généreux prince, & puiſſe l'exemple „ de ma patrie t'apprendre à garantir ces „ bords du fléau qui l'a ravagée ! „ A ces mots le ſilence regne dans l'aſſemblée des incas ; & le cacique reprend ainſi.





CHAPITRE VI.

ENFANS du ſoleil, vous ſavez la route qu'il ſuit tous les ans. Il eſt à préſent ſur vos têtes; il y a trois lunes qu'il ſe levoit de même ſur le pays où je ſuis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avoit pour roi Montezume, dont nous ſommes les neveux. Montezume avoit des vertus, un cœur droit, généreux, fidele. Mais trop ſouvent, du ſein de la proſpérité naiſſent l'orgueil & l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit roi. Sa dureté ſuberbe éloigna ſes amis; ſa foibleſſe & ſon imprudence le livrerent aux mains d'un ennemi perfide, & cauſerent tous ſes malheurs.

Vingt caciques, tous poſſeſſeurs d'autant de fertiles provinces, étoient réunis ſous ſes loix. Trop puiſſant & trop abſolu, il abuſa de ſa fortune, ou plutôt ſes flatteurs, dont il avoit fait ſes miniſtres,

en abuserent en son nom ; & de ses provinces foulées, les unes, secouant le joug, avoient repris leur liberté ; d'autres, plus foibles ou plus timides, gémissoient en silence, &, pour se déclarer rebelles, attendoient qu'il fût malheureux ; lorsqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage se courbe & embrasse la mer (*), une race d'hommes qu'on prenoit pour des dieux, étoient venus de l'orient sur des châteaux aîlés, d'où partoient l'éclair & la foudre ; que de ces forteresses flottantes sur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient sur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuroient que le quadrupede & l'homme n'étoient qu'un ; que ses pas rapides dévançoient les vents ; que ses regards lançoient la mort, & une mort inévitable ; que ses deux têtes, d'homme & de bête farouche, dé-

(*) Le golfe du Mexique.

voroient tout ce que le feu de ſes regards avoit épargné ; & que la pointe de nos fleches s'émouſſoit ſur la dure écaille dont tout ſon corps étoit couvert.

Ces bruits répandoient l'épouvante. Un cri d'alarme univerſel retentit juſqu'à Mexico (c'étoit le ſiege de l'empire). Montezume en parut troublé ; mais la même foibleſſe qui lui faiſoit tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il ſut que ces brigands avides ſe laiſſoient appaiſer par de riches offrandes ; il eſpéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé & Teutilé, l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les conſeils. Douze caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambaſſade ; deux cents Indiens nous ſuivoient, chargés de riches préſens ; vingt captifs, choiſis parmi ceux que l'on engraiſſoit dans nos temples pour être immolés à nos dieux, terminoient ce nombreux cortege.

Nous arrivons au camp des Eſpagnols (car c'eſt ainſi que ces brigands ſe nomment) ;

ment) ; & quel eſt notre étonnement, en voyant que cinq cents hommes épouvantoient des nations ! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étoient que cinq cents ; ce n'étoient que des hommes, & des millions d'hommes trembloient.

Nous parûmes devant leur chef.... Ah ! le perfide ! ſous quel air majeſtueux & tranquille il ſut déguiſer ſa noirceur !

Pilpatoé, en l'abordant, le ſalue & lui parle ainſi : « Le monarque du Mexique,
„ le puiſſant Montezume, nous envoie te
„ ſaluer, & ſavoir de toi qui tu es, d'où
„ tu viens, & ce que tu veux. Si tu es un
„ dieu propice & bienfaiſant, voilà des
„ parfums & de l'or. Si tu es un dieu
„ méchant & ſanguinaire, voilà des vic-
„ times. Si tu es un homme, voilà des
„ fruits pour te nourrir, des vêtemens
„ pour ton uſage, & des plumes pour te
„ parer. „

« Non, nous ne ſommes point des
„ dieux, nous répondit Cortès (car tel
„ étoit ſon nom) ; mais, par une faveur
„ du ciel, qui diſpenſe à, ſon gré la force,

„ l'intelligence & le courage, nous avons
„ ſur les Indiens des avantages & des
„ droits que vous reconnoîtrez vous-mê-
„ mes. Je reçois vos préſens; je retiens
„ vos captifs, pour m'obéir & me ſervir,
„ non pour être offerts en victimes, car
„ mon Dieu eſt un Dieu de paix, qui ne
„ ſe nourrit point de ſang. Vous voyez
„ l'autel que nos mains lui ont élevé;
„ ſoyez témoins du culte que nous allons
„ lui rendre. Pour la premiere fois il deſ-
„ cend ſur ces bords. „

L'autel étoit ſimple & ruſtique; un feuillage, en forme de temple, l'environnoit de ſon ombre; un vaſe d'or en faiſoit l'ornement; un pain léger, d'une extrême blancheur, & quelques gouttes d'une liqueur que nous prîmes d'abord pour du ſang, mais qui n'eſt que le jus d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du ſacrifice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible; te l'avouerai-je cependant? ſoit par la force de l'exemple, ſoit par le charme des paroles que proféroit le ſacrificateur, & par l'aſcendant

invincible que leur Dieu prenoit ſur nos dieux, le reſpect de ces étrangers, proſternés devant leur autel, nous frappa, nous ſaiſit de crainte.

Après le ſacrifice, on nous fit avancer ſous les pavillons de Cortès. Il nous reçut avec cet air d'aſſurance & d'autorité d'un maître abſolu qui commande. « Mexi-
» cains, nous dit-il, le vrai Dieu, le
» Dieu que j'adore, le ſeul que l'on doit
» adorer, puiſqu'il a créé l'univers, qu'il
» le gouverne & le ſoutient, vient de
» deſcendre ſur ces bords; & il commande
» à vos idoles de s'anéantir devant lui.
» C'eſt lui qui nous envoie pour abolir
» leur culte, & pour vous enſeigner le
» ſien. Renverſez vos autels ſanglans;
» raſez vos temples abominables, & ceſſez
» d'outrager le ciel par des offrandes qu'il
» abhorre; ou voyez en nous ſes ven-
» geurs. »

Pilpatoé lui répondit que, ſi le Dieu qu'il nous annonçoit étoit le Dieu de la nature entiere, il avoit l'empire des cœurs comme celui des élémens; qu'il n'avoit

tenu qu'à lui d'être plutôt connu & adoré dans ces contrées ; qu'il étoit bien sûr qu'à sa voix le monde se prosterneroit ; que c'étoit le supposer foible que de s'armer pour sa défense ; que celui qui n'a qu'à vouloir, n'avoit pas besoin de secours ; & que c'étoit en faire un homme & s'ériger soi-même en dieu, que de s'établir son vengeur. Il ajouta que si ces étrangers, plus éclairés, plus sages & plus heureux que nous, venoient, par la seule puissance de l'exemple & de la raison, nous détromper & nous instruire, nous croirions qu'en effet un dieu se servoit de leur entremise ; mais que la menace & la violence étoient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès, étonné, repliqua que les desseins de son Dieu étoient impénétrables ; qu'il n'en devoit pas compte aux hommes ; qu'il commandoit, & que c'étoit à nous d'adorer & d'obéir. Il nous assura cependant qu'il n'emploieroit jamais la force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutoit pas, disoit-il, que Montezume & tous les

ſâges de ſes conſeils & de ſa cour ne reconnuſſent aiſément combien monſtrueux & barbare étoit le culte des idoles qu'on arroſoit de ſang humain ; mais le peuple, endurci, aveuglé par ſes prêtres, & accoutumé dès l'enfance à trembler devant ſes faux dieux, avoit beſoin qu'on le forçât, par une heureuſe violence, à laiſſer tomber le bandeau de l'ignorance & de l'erreur.

Alors on ſervit un feſtin. Cortès nous admit à ſa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous préſentoit ; car nous ſavions qu'on avoit égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre penſée, & nous lui en fîmes l'aveu. « Non, dit-il, cet uſage impie eſt en » horreur parmi nous ; & ni la faim la plus » cruelle, ni la plus dévorante ſoif ne » vaincroient notre répugnance pour la » chair & le ſang humain. » .... Quelle répugnance, grands dieux ! Ils ne dévorent pas les hommes ; mais les en égorgent-ils moins ? Et qu'importe lequel des

deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le ſang innocent ?

Au ſortir du feſtin, nous eûmes le ſpectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels ! On voit bien qu'ils ſont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait ! Ils s'élancerent, à nos yeux, ſur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils ſavent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant & rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il eſt poſſible, l'avantage prodigieux que leur donne ſur nous la fougue, la vîteſſe, la force de ces animaux, fiers eſclaves de l'homme, & qui combattent ſous lui !

Mais cet avantage étonnant l'eſt moins que celui de leurs armes : puiſſes-tu ne jamais connoître l'uſage qu'ils ont fait du feu, & d'un métal dur & tranchant, qu'ils mépriſent, les inſenſés ! & auquel ils préferent l'or, inutile à notre défenſe ! Puiſſes-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'eſſai devant nous. Le tonnerre du ciel n'eſt pas plus effrayant, lorſqu'il roule ſur les

nuages. Inca, c'eſt le génie de la deſtruction qui leur a fait ce don fatal. Et ce ne feroit encore rien, ſans l'intelligence & l'accord de leurs mouvemens imprévus, pour l'attaque & pour la défenſe. Cet art de marcher ſans ſe rompre, de ſe déployer à propos, de ſe rallier au beſoin; cet art, changé en habitude, eſt ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort; nous la bravons comme eux; nous ne ſavons pas la donner..... A ces mots le jeune cacique, laiſſant tomber ſa tête ſur ſes genoux, & de ſes mains cachant ſes larmes: Pardonne, dit-il, à l'inca, une rage, hélas! impuiſſante. Il eſt des maux contre leſquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tiſſus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques préſens futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

« Je ne vous ai parlé, juſqu'à préſent, » ajouta-t-il, qu'au nom du Dieu qui » m'a choiſi pour renverſer vos idoles,

» & pour lui élever des temples ſur les
» débris de leurs autels ; mais vous voyez
» encore en moi le miniſtre d'un roi puiſ-
» ſant, d'un roi qui, vers les bords d'où
» le ſoleil ſe leve, regne ſur des états plus
» vaſtes, plus riches & plus floriſſans
» que l'empire de Montezume. Il veut
» bien cependant l'avoir pour allié. Dites
» à Montezume que je viens à ſa cour
» pour lui offrir cette alliance, & que
» Charles d'Autriche, monarque d'Orient,
» ne doute pas qu'on ne lui rende, dans
» la perſonne de ſon miniſtre, tout ce
» qu'on doit à la majeſté & à l'amitié d'un
» grand roi. »

Pilpatoé lui répondit encore, que ſi ſon maître étoit ſi riche & ſi puiſſant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher ſi loin des alliés & des amis ; que Montezume ſeroit ſans doute honoré de cette ambaſſade ; mais qu'il falloit du moins attendre ſon aveu, pour pénétrer dans ſes états.

« Expoſez-lui, nous dit Cortès, que,
» pour le voir, j'ai traverſé les mers ; que

» l'honneur de mon roi exige qu'il m'en-
» tende ; que, ſans lui faire injure, il ne
» peut refuſer de me recevoir dans ſa
» cour ; & que je ſerois trop indigne de
» ce titre d'ambaſſadeur, dont je ſuis re-
» vêtu, ſi je m'en retournois chargé de
» ſes mépris, ſans en avoir tiré ven-
» geance. »





CHAPITRE VII.

LA réponſe de Montezume ne ſe fit pas long-tems attendre. Il crut, par de nouveaux préſens, adoucir le refus qu'il faiſoit à Cortès de le laiſſer pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les préſens, & perſiſta dans ſa demande.

Il avoit ſu quelle étoit la haine des caciques pour Montezume; il leur avoit promis d'abaiſſer ſon orgueil, d'aſſurer leur indépendance; & déjà reçu en ami dans le palais de Zampola (*), nous le trouvâmes environné d'une foule de rois, tous vaſſaux de l'empire, dont il avoit formé ſa cour.

« Vous voyez, lui dit Teutilé, avec » quelle magnificence Montezume répond » à l'amitié d'un roi qui veut bien recher- » cher la ſienne. Mais les mœurs, les

(*) *Zampoala.*

» usages, les loix de son empire ne lui » permettent rien de plus; & à moins de » vous déclarer ses ennemis, vous ne pou- » vez tarder à quitter ce rivage. »

Cortès, à ces mots, regardant les caciques ses alliés avec un air riant & fier, sembla vouloir les rassurer; & puis, composant son visage: « Rendez-vous, nous » dit-il, demain, au port où mes vaisseaux » m'attendent; vous y apprendrez ma » résolution. »

A l'instant quelques uns des siens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en secret. Il écoute, & soudain, avec emportement, il nous ordonne de le suivre.

Il marche au temple, où l'on menoit de jeunes captifs, destinés à être immolés à nos dieux; car c'étoit l'une de nos fêtes. Il arrive, au moment qu'on livroit les victimes aux mains du sacrificateur. « Arrêtez, dit-il, arrêtez, hommes stupi- » des & féroces. Vous offensez le ciel en » croyant l'honorer. » A ces mots, s'élançant lui-même entre le prêtre & les

victimes, il commande qu'on les dégage, & qu'on les garde auprès de lui.

Tout le peuple étoit assemblé; les prêtres, indignés, crioient au sacrilege, & demandoient vengeance pour leurs dieux outragés; un murmure confus, élevé dans la foule, annonçoit un soulévement; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques uns des siens, il monte, & force le cacique à monter les degrés du temple; & là, saisissant d'une main ce prince interdit & tremblant, & de l'autre levant sur lui son glaive prêt à le percer: « Bas les armes! dit-il au peuple, d'une » voix forte & menaçante, ou je frappe, » & je vais commander à l'instant qu'on » égorge tout sans pitié. »

Le fer levé sur le cacique, la voix de Cortès, sa menace, son étonnante résolution glacent tous les esprits; & la rumeur est étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les dieux? A son courage, à sa fierté, il paroissoit un dieu lui-même. Il se fait amener les sacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'om-

bre des autels. « Hé bien ! dit-il, eſt-ce » ainſi que vos dieux vous défendent, » vous & leur temple ? Qui les retient ? » qui les enchaîne ? Je ne ſuis qu'un mor» tel ; que ne m'écraſent-ils, puiſque j'oſe » les inſulter ? Allez, vos dieux ſont impuiſ» ſans ; ils ne ſont rien que les fantômes du » délire & de la frayeur. Des dieux avides » de carnage, & nourris de chair & de » ſang ! Pouvez-vous bien y croire ? Et » ſi vous y croyez, pouvez-vous adorer » les plus méchans des êtres ? Abjurez » ce culte exécrable, & renoncez, pour le » vrai Dieu, à ces idoles monſtrueuſes, » que vous nous allez voir briſer. »

Il dit, & profitant de la terreur profonde dont tout le peuple étoit frappé, il commande à ſa troupe de renverſer nos dieux du haut de leurs autels, & de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous eſpérions tous que le temple s'écrouleroit ſur les profanateurs. Le temple reſta immobile ; & nos dieux, renverſés, roulés dans la pouſſiere, ſe laiſſerent fouler aux pieds.

L'étranger, alors, reprenant une sérénité tranquille : « Peuple, dit-il, voilà » vos dieux. C'est à ces simulacres vains » que vous avez sacrifié des millions de » vos semblables. Ouvrez les yeux, & » frémissez ». Ensuite il fit venir les jeunes Indiens arrachés de la main des prêtres. « Mes enfans, leur dit-il, vivez ; donnez » la vie à d'autres hommes ; rendez-la » douce, tranquille, heureuse à ceux dont » vous l'avez reçue ; & gardez-en le sacrifice pour le moment où votre prince, » votre patrie & vos amis vous le demanderont dans les combats.

» Vous voyez, reprit-il, en nous » adressant la parole, que j'ai quelque » raison de vouloir pénétrer jusqu'à la » cour de Montezume. A demain. Rendez vous au port ; vous jugerez s'il est » prudent qu'il persiste dans ses refus. »

Inca, tu ne peux concevoir la révolution soudaine qui se fit dans tous les esprits, quand le peuple fut assuré de la ruine de ses dieux. Imagine-toi des esclaves flétris, courbés dès leur naissance sous

les chaînes de leurs tyrans, & qui, tout-à-coup délivrés de cette longue servitude, respirent, soulagés d'un fardeau accablant : tel fut le peuple de Zampola. D'abord un reste de frayeur troubloit & réprimoit sa joie. Il sembloit craindre que la vengeance de ses dieux ne fût qu'assoupie, & ne vînt à se réveiller. Mais, quand il les vit mutilés, & dispersés hors de leur temple, il se livra à des transports qui firent bien voir que son culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, & qu'il détestoit dans son cœur les dieux que sa bouche imploroit.

« Sans doute, dit l'inca ; & il n'est pas » dans l'homme, d'aimer, d'adorer autre » chose qu'un être juste & bienfaisant, » tel que vous l'annonçoient, que l'ado- » roient eux-mêmes ces étrangers, dont » je conçois une autre opinion que vous. » Ce sont des tigres, dit le cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice & débonnaire ; c'est un piege qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu est

cruel (*a*), implacable, & mille fois plus altéré de ſang que tous les dieux qu'il a vaincus.

Apprends que, ſous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes; qu'en ſon nom ils ont fait couler des flots de larmes & de ſang; qu'il n'en eſt point raſſaſié, & qu'il leur en demande encore. Mais laiſſe-moi pourſuivre; tu vas bientôt connoître & déteſter ces impoſteurs.

Le lendemain on nous mena au port, où étoit la flotte de Cortès; & l'on nous dit de l'y attendre. Mille penſées nous agitoient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'aſcendant que prenoit cet homme inconcevable ſur l'eſprit des caciques & ſur l'ame des peuples, l'apparence de ſes vertus, la puiſſance de ſa parole, la chûte de nos dieux, le triomphe du ſien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes ſur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenſes, dont la

ſtructure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs ſont un aſſemblage de bois ſolides, qu'on a courbés & façonnés comme des joncs flexibles; leurs ailes ſont des tiſſus d'écorce, ſuſpendus à des tiges d'arbres auſſi élevés que nos cedres; ces tiſſus, flottans dans les airs, ſe laiſſent enfler par les vents. Ainſi c'eſt aux vents qu'obéit cette fortereſſe mouvante; une ſeule rame, attachée à l'extrêmité du canot, lui ſert à diriger ſon cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante induſtrie, Cortès arrive, accompagné des ſiens. A l'inſtant ſes ſoldats ſe jettent ſur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner; mais cette fauſſe joie eſt tout-à-coup ſuivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vaſtes édifices: bois, métaux, voiles & cordages, on enleve tout; & Cortès, donnant l'exemple à ſa troupe, s'élance, la flamme à la main, embraſe l'un de ſes canots, & les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les

enveloppe & les consume, Cortès, avec une tranquillité insultante, nous regarde, & nous parle ainsi : « Tant que j'aurois » eu le moyen de m'éloigner de ce rivage, » Montezume auroit pu douter si je per- » sisterois dans ma résolution. Mexicains, » dites-lui ce que vous avez vu ; & qu'il » se prépare à me recevoir en ami, ou » en ennemi. » Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya consternés.



NOTE.

(*a*) L*EUR Dieu eſt cruel.* Barthelemi de Las-Caſas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commiſes dans le nouveau monde : « Voilà, dit-il, pourquoi les » Indiens ſe moquent du Dieu que nous ado- » rons, & perſiſtent opiniâtrément dans leur » incrédulité : ils croient que le Dieu des » chrétiens eſt le plus méchant des dieux ; » parce que les chrétiens qui le ſervent & qui » l'adorent, ſont les plus méchans & les plus » corrompus de tous les hommes. »

(*Découverte des Ind. occid.* 180.





CHAPITRE VIII.

MONTEZUME attendoit notre retour avec impatience. Il aſſembla ſes miniſtres & ſes prêtres pour nous entendre. La préſence des prêtres nous fit diſſimuler l'humiliation & l'opprobre dont le Dieu de Cortès avoit couvert nos dieux ; tout le reſte fut expoſé dans un récit fidele & ſimple, & quelques figures tracées nous aiderent à faire entendre ce qui ne pouvoit s'exprimer. Le monarque nous écoutoit avec cet étonnement ſtupide qui ſemble interdire à l'ame la penſée & la volonté. « Ces étrangers, dit-il, ont » ſur nous, je l'avoue, un aſcendant qui » m'épouvante. Tout ce que vous m'en » racontez, me ſemble tenir du prodige ; » & j'y vois quelque choſe au-deſſus de » l'humain. »

« Ils ſont plus éclairés, ſans doute, & » plus induſtrieux que nous, lui dit Pil-

» patoé ; mais toutes leurs lumieres ne les
» rendent pas immortels. La fatigue, la
» faim, le ſommeil, la douleur, tous les
» beſoins, tous les maux de la vie ſont faits
» pour eux comme pour nous. Leur ame
» s'écoule avec leur ſang par la piquure
» d'une fleche, comme celle d'un Indien :
» c'eſt ce que je voulois ſavoir ; le reſte
» eſt de peu d'importance. »

Montezume, à qui ce diſcours devoit inſpirer du courage, n'en parut point touché. Il regardoit les prêtres, & il ſembloit chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le pontife ſe leve, & d'un air impoſant: « Seigneur, dit-il à Montezume,
» ne vous étonnez pas de la foibleſſe de
» nos dieux & de la décadence où tombe
» leur empire. Nous avons évoqué le puiſ-
» ſant dieu du mal, le formidable Tel-
» calépulca. Il nous eſt apparu ſur le faîte
» du temple, dans les ténebres de la nuit,
» au milieu des nuages que ſillonnoit la
» foudre. Sa tête énorme touchoit au ciel ;
» ſes bras, qui s'étendoient du midi juſ-
» qu'au nord, ſembloient envelopper la

» terre ; ſa bouche étoit remplie du venin
» de la peſte, qu'elle menaçoit d'exhaler;
» dans ſes yeux ſombres & cavés pétilloit
» le feu dévorant de la famine & de la
» rage ; il tenoit d'une main les trois
» dards de la guerre ; de l'autre, il ſe-
» couoit les chaînes de la captivité. Sa
» voix, pareille au bruit des vents & des
» tempêtes, nous a fait entendre ces
» mots : On me dédaigne ; on ne fait plus
» couler ſur mes autels que le ſang de
» quelques victimes, que l'on néglige
» d'engraiſſer. Qu'eſt devenu le tems où
» vingt mille captifs étoient égorgés dans
» mon temple ? Ses voûtes ne retentiſ-
» ſoient que de gémiſſemens & de cris
„ douloureux, qui rempliſſoient mon
» cœur de joie ; mes autels nageoient
„ dans le ſang ; mon parvis regorgeoit
» d'offrandes. Montezume a-t-il oublié
» que je ſuis Telcalépulca, & que tous les
» fléaux du ciel ſont les miniſtres de ma
» colere ? Qu'il laiſſe tous les autres dieux
» languir, tomber de défaillance ; leur
» indulgence les expoſe au mépris : en le

» souffrant, ils l'encouragent ; mais c'est
» le comble de l'imprudence de négliger
» le dieu du mal. »

Épouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'instant que, parmi les captifs, on en choisisse mille pour les immoler à ce dieu ; que dans son temple tout abonde pour les engraisser à la hâte ; & qu'il en soit fait incessamment un sacrifice solemnel.

A ce récit, l'inca s'écrie en frémissant: « Quoi ! dans un jour, mille victimes ! „ Que veux-tu ? lui dit le cacique. Tant de calamités ont affligé la terre, que l'homme, foible & malheureux, a regardé le dieu du mal comme le plus puissant des dieux ; & pour le désarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare & sanglant, un culte enfin qui lui ressemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui sacrifient comme nous. Et à quelle autre divinité offriroient-ils tant d'homicides ? C'est là le secret qu'ils nous cachent ; & c'est par-là, sans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce dieu altéré de larmes & de sang.

L'indolent & foible monarque croyoit avoir pourvu à tout, en ordonnant ce ſacrifice ; mais ſon ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voiſins (*), & ſecondé par les vaincus, il parut avec une armée. Ce fut alors que Montezume ne diſſimula plus ſon découragement. Il voulut eſſayer encore avec les Eſpagnols la force des bienfaits ; il leur offrit de partager avec eux ſes tréſors immenſes, & de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils vouloient s'éloigner : miſérable reſſource ! C'étoit leur montrer ſa foibleſſe, accroître leur orgueil, & irriter encore leur inſatiable avarice. Auſſi Cortès, plus obſtiné & plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des préſens qu'il mépriſoit ; que l'or n'effaçoit point les taches que faiſoit l'injure ; & que l'affront qu'il avoit reçu ne ſe lavoit que dans le ſang.

Cette ville ſuperbe, qui n'eſt plus que

(*) Le peuple de Tlaſcala.

ruines, la malheureuſe Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme ſortant du ſein des eaux; on y arrivoit par des digues, qu'on pouvoit couper aiſément; celle par où venoit Cortès, traverſoit la ville où régnoit mon pere, & pour diſputer ce paſſage, mon pere ne demandoit que l'aveu de Montezume; il ne put l'obtenir: il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux...... Oh! combien je frémis! combien je déteſtai l'ordre abſolu qui nous forçoit à cet abaiſſement! Quel vice, dans un roi, qu'un excès de foibleſſe! Il vient lui-même, déſarmé, au-devant de ſes ennemis, s'efforçant de cacher ſa honte ſous ſa vaine magnificence; il les reçoit avec toutes les marques de la joie & de l'amitié, les comble de préſens, les invite à loger dans le palais du roi ſon pere (*); & inacceſſible pour nous, n'eſt plus viſible que pour eux. Cortès, le plus diſſimulé des hommes, le

(*) Le palais d'Axayaca.

flatte, l'éblouit, gagne sa confiance, & l'attire (adresse incroyable!) dans ce palais changé en forteresse, qu'ils occupoient, lui & les siens.

Ah! c'est ici, s'écria le cacique, le comble de la perfidie, de l'insolence & de l'outrage. Au milieu de sa ville, au milieu de son peuple, & dans le palais de son pere, Montezume lui-même est retenu captif, en ôtage, par ces brigands. Ils font plus, & pour achever d'abattre & d'avilir son ame, ils l'enchaînent comme un esclave, ou plutôt comme un criminel. Montezume, que son orgueil & son courage avoient abandonné, tendit les mains, & sans se plaindre, reçut ces liens flétrissans. Il porta la bassesse jusqu'à se réjouir, lorsqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de sa foiblesse, il voulut la cacher à son peuple, à sa cour, à ses ministres même. Il dit qu'il venoit d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques uns des soldats de Cortès (*a*), tués dans les champs de Zampola; il permit que, devant ses yeux, on fît brûler

vifs ceux des siens qui avoient puni leur insolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de sa main, & qui s'étoit montré à nous, de la droite portant la tête d'un Castillan (*), & de la gauche la fleche encore sanglante dont il l'avoit percé ; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baisser la paupiere, cet homme tel, que si le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eût été sauvé ; je le vis périr dans les flammes : Cortès l'y fit jeter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant : c'est son frere : il alloit se brûler avec lui ; je le retins, & je lui dis : « Que fais-tu ? » tu nous abandonnes ! tu veux mourir ; » & tu n'es pas vengé ! »

Montezume dévora tout, les affronts & les violences ; il se loua de la bonté, de la noblesse de Cortès ; il feignit d'être heureux & libre au milieu de ses gardes,

(*) Ce Castillan s'appelloit Arguello.

qui le faisoient trembler, & qu'il appelloit ses amis. Le malheureux invitoit son peuple à venir leur donner des fêtes, & sa cour à les honorer. Le bien de son empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguisoit sa servitude, les avis secrets de ses dieux, il mit tout en usage pour nous en imposer. Il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'esclave. Il prévenoit leur volonté pour se dispenser de la suivre, & s'imposoit les plus dures loix, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ses maîtres il prodiguoit des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur prince un hommage que leur orgueil eût à peine exigé de lui. Il croyoit donner à cet acte de foiblesse & de dépendance l'apparence de la justice & de la magnanimité; & il se consoloit de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il y étoit forcé. Ses dieux, qui le trompoient, qui l'avoient tous trahi, furent les seuls qu'il défendit avec une noble constance; tout le reste, l'honneur, la liberté, les biens de son peuple & de sa

couronne, tout fut abandonné à ſes inſolens oppreſſeurs.

Il eſpéroit qu'à la fin, comblés de ſes préſens, adoucis par ſes complaiſances, raſſaſiés de notre honte & de leur gloire, ils conſentiroient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent; & le ciel ſembla vouloir les y contraindre: car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête; & Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laiſſer dans nos murs qu'un très-petit nombre des ſiens. Mais tel étoit l'étonnement, l'abattement de Montezume, que ce petit nombre ſuffit pour le retenir parmi eux. On le preſſa de conſentir à ſa délivrance; il en fut offenſé. Il dit qu'il n'étoit point captif; que ſa conduite étoit volontaire, & plus ſage qu'on ne penſoit; qu'il lui en avoit aſſez coûté pour s'attacher de tels amis, & qu'il ne vouloit pas s'expoſer au reproche de leur avoir manqué de foi. « J'ai leur parole, » ajouta-t-il, qu'après s'être aſſurés de la

» nouvelle flotte, ils vont s'éloigner de ces bords. »

Montezume étoit si frappé de cette illusion, que toute la scélérateſſe du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes; & il étoit d'uſage, dans ces ſolemnités, de rendre hommage aux dieux par des danſes publiques. La fleur de la jeune nobleſſe s'y diſtinguoit par ſa magnificence; & Montezume, ſur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appelloit ſes hôtes, fuſſent préſens à ce ſpectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés; & nous étions ſans armes comme ſans défiance. Qu'on s'imagine voir des lynx, des léopards errans autour d'un pâturage où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paiſibles. La ſoif du ſang qui les dévore, s'irrite ſourdement au fond de leurs entrailles; ils approchent ſans bruit, diſſimulant leur rage; mais leurs regards avides la décelent; & tout-à-coup, s'y abandonnant, ils s'élancent ſur le troupeau, dont ils

font un carnage horrible. Tels on voyoit les Caſtillans témoins de nos paiſibles jeux, nous entourer, nous obſerver avec des yeux où l'avarice étinceloit comme une fievre ardente. L'or, les perles, les diamans dont nous étions parés, viles richeſſes qu'ils adorent, allumerent en eux cette ardeur furieuſe pour laquelle rien n'eſt ſacré. Éperdus, forcenés, ſe donnant l'un à l'autre le ſignal (*) du meurtre & de la rapine, ils tirent le glaive; & fondant ſur les Indiens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante & la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, & s'applaudir de leur butin, auſſi peu ſenſibles aux plaintes des mourans, que le ſont les bêtes féroces au cri des animaux tremblans qu'elles déchirent, & dont elles boivent le ſang.

Après ce crime atroce, il falloit, ou

(*) Ce ſignal étoit le nom de St. Jaques.

périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat, on ne l'écouta plus : l'emportement du peuple & sa fureur étoient au comble. Il vint au palais de mon pere le supplier de prendre sa défense, & de l'aider à délivrer son roi. O mon pere ! si la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu sauver ta patrie, qui mieux que toi eût mériré d'en être le libérateur ? Sous lui le trouble & le tumulte font place à l'ordre & au conseil. A la tête du peuple, il force l'ennemi à se retirer dans l'enceinte du palais qui lui sert d'asyle, le réduit à ne plus paroître, & l'assiege de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.



NOTE.

(*a*) QUELQUES-UNS *des soldats de Cortès.* Descalante, & sept Espagnols, du nombre de ceux qu'on avoit laissés à la Vera-Cruz. Ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'empire.





CHAPITRE IX.

CET heureux brigand, délivré d'un rival (*) qui venoit lui disputer sa proie, avoit tiré de nouvelles forces du parti opposé au sien (*a*). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance; un silence morne l'étonne en entrant dans nos murs. Il pénetre avec défiance jusqu'aux portes de son palais, & s'y enferme avec ses compagnons.

Mon pere les suivoit des yeux; il entendit leurs cris de joie. « Demain, » dit-il, demain, si le ciel nous seconde, » nous changerons ces cris en des cris de » douleur. » En effet, dès le jour suivant, tout le peuple fut sous les armes, & mon pere ordonna l'assaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir

---

(*) Narvaëz.

que des murs hériſſés de lances & d'épées, ce péril ne ſeroit pas digne d'être rappellé; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partoient ſans ceſſe, à travers des tourbillons de fumée & de flamme, une grêle homicide & d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par un vuide affreux dans nos rangs. Ce vuide étoit rempli; nos Indiens, couverts du ſang de leurs amis, qui rejailliſſoit autour d'eux, marchoient ſur des monceaux de morts. C'étoit le courage effréné de la haine, de la vengeance & du déſeſpoir réunis. On travailloit obſtinément à briſer les murs & les portes; on ſe faiſoit, avec des lances, des échelons pour s'élever; les Indiens bleſſés ſervoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles; le trouble, l'effroi, l'épouvante régnoient au-dedans, la fureur au-dehors. C'en étoit fait, ſi le ſoleil, en nous dérobant ſa lumiere, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des fleches enflammées em-

braſerent les toits de ce palais funeſte ; l'horreur de l'incendie en écarta le ſommeil ; & tandis qu'au milieu des ſiens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour ſuivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi ſort ; la ville entiere devient un champ de bataille. Notre ſang l'inonda ; mais nous vîmes auſſi, & avec des tranſports de joie, couler celui des Caſtillans. La nuit fit ceſſer le carnage. L'ennemi rentra dans ſes murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la ſépulture ; & l'ennemi les employa à conſtruire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres, qu'on lui lançoit du haut des toits. Cependant mon pere appliquoit tous ſes ſoins à éviter, dans le combat, ce déſordre qui nous perdoit ; à donner à nos mouvemens plus d'accord & d'intelligence ; à établir ſes poſtes, diſpoſer ſes attaques, ménager pas à pas une retraite à ſes troupes, & l'interdire à l'ennemi. La ville, bâtie au milieu d'un lac, étoit coupée de

canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvoient laiſſer après nous de larges foſſés à franchir. C'eſt ſur-tout de cet avantage qu'il vouloit qu'on sût profiter.

« O mes enfans ! nous diſoit-il, gar-
» dez-vous de cette ardeur aveugle qui
» vous ôte la liberté d'agir enſemble & de
» concert. La foule eſt toujours foible ;
» & dans les flots preſſés d'un peuple qui
» charge en tumulte, le nombre nuit à
» la valeur. Obſervez dans vos mouve-
» mens l'ordre que je vous ai preſcrit ;
» je vous réponds de la victoire. Elle coû-
» tera cher ; mais ce n'eſt pas ici le mo-
» ment de nous ménager. Il ſeroit indigne
» de nous de fuir, dans les combats, la
» mort qui nous attend ſous nos toits,
» dans les bras de nos enfans & de nos
» femmes. Mais la liberté, la vengeance,
» la gloire d'avoir bien ſervi votre patrie
» & votre roi, vous ne les trouverez
» qu'avec moi, au milieu de vos ennemis
» terraſſés. »

Enfin, du palais de Cortès, on vit ſortir ces tours pleines d'hommes armés,

que traînoient de fiers quadrupedes, & dont la cime chancelante lançoit de rapides feux. Mais des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracassées. On combattit à découvert, sans trouble & sans confusion. Le meurtre étoit affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portoit la flamme, la fureur marchoit en silence; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque tranchée étoit un poste, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui sont l'image de la foudre, étoit le seul qu'eût l'ennemi sur nous; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenser cet avantage? Ce fut ce qui rendit douteux le succès d'un combat si long & si sanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt lassé que vaincu.

Mon pere, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (*b*), nous faisoit espérer d'exterminer le reste. « Encore deux combats comme celui-ci, » nous disoit-il, & le Mexique est délivré.»

Le peuple regardoit d'un œil avide les Caſtillans étendus à ſes pieds. « Ils ne » ſont pas immortels, » diſoit-il, en comptant leurs bleſſures. Chacun s'attribuoit la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

Encouragé par ce ſpectacle, on attendit avec impatience l'aſſaut remis au lendemain. Il fut tel que les aſſiégés ne pouvoient plus le ſoutenir. On approchoit des murs ; on alloit bientôt les franchir, & gagner la premiere enceinte. Cortès alors, déſeſpéré, força Montezume à paroître, pour nous ordonner de ceſſer. Montezume ſe montre, &, du haut des murailles, il fait ſigne de l'écouter. Sa préſence ſuſpend l'aſſaut. Le peuple, ſaiſi de reſpect, ſe proſterne, & prête ſilence. Le monarque éleva la voix : il remercia ſes ſujets d'avoit tenté ſa délivrance ; mais il leur dit qu'il étoit libre, & au milieu de ſes amis : « Du reſte, ils conſentent, dit-il, » à ſe retirer dès demain, pourvû qu'à » l'inſtant même l'on mette bas les armes, » & que, pour ſigne de la paix, on ceſſe

» toute hoſtilité. Je le veux ; je vous le
» commande. Obéiſſez à votre roi. »

La multitude, à cette voix, étoit incertaine & flottante. Mon pere la détermina.

« Si tu es libre, grand roi, dit-il à
» Montezume, ſors de ta priſon, & viens
» régner ſur nous. Juſque-là nous n'écou-
» tons point un malheureux prince,
» qu'on force à ſe trahir lui-même. Non,
» peuple, ce n'eſt pas votre roi qui vous
» parle, c'eſt un captif que l'on menace,
» & qui ſubit la loi de la néceſſité. Sa
» bouche demande la paix ; ſon cœur
» implore la vengeance. Vengez-le donc,
» ſans écouter ce que lui dictent ſes
» tyrans. »

A ces mots l'aſſaut recommence. On crie au roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête, & l'expoſe à nos coups. Mon pere, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque.... Il n'eſt plus tems. Une pierre fatale a frappé Montezume. Il chancelle, & tombe expirant dans les bras de ſes ennemis. En le voyant tomber, le peuple

jette un cri de douleur, s'épouvante & s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie ſon corps pâle & défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empreſſe, l'environne; & déteſtant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ſes hurlemens, & baigne ſon roi de ſes larmes.

Les caciques s'aſſemblent, & mon pere eſt élu pour ſuccéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque & de défenſe acheve de déconcerter & d'effrayer nos ennemis.

Mon pere, aux aſſauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un ſiege. Dans une enceinte inacceſſible au feu des Eſpagnols, il les fit entourer de tranchées & de remparts. Les travaux avançoient. Cortès s'en épouvante; & il médite ſa retraite. C'étoit le moment déciſif. Il lui falloit, pour s'échapper, repaſſer ſur l'une des digues dont le lac étoit traverſé; & mon pere, ayant bien prévu que Cortès choiſiroit les ombres de la nuit pour favoriſer ſon paſſage, fit rompre les ponts de la di-

gue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc & de la fronde ; & à la tête de ses caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots on voulut s'élancer sur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cents des soldats de Cortès & mille de ses alliés tomberent sous nos coups ; un pont volant sauva le reste ; & quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Castillans dont la mort nous avoit vengés, on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venus nous ravir, & dont le poids les avoit accablés. Ainsi l'or une fois fut utile à notre défense.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avoit été rougi de sang, mon pere avoit reçu deux blessures mortelles. A son heure derniere il m'appella, & il me dit : « Mon » fils, tu vois le fruit d'un mauvais regne. » Ces brigands reviendront plus forts, » secondés de ces mêmes peuples que » Montezume a fait gémir. Hélas ! je pré-

» vois, en mourant, la ruine de ma pa-
» trie, moins malheureux de ne pas lui
» ſurvivre, & d'avoir fait, juſqu'au der-
» nier ſoupir, ce que j'ai pu pour la ſau-
» ver. Défends-la comme moi, défends-la
» même ſans eſpérance ; & ſois le dernier
» à combattre ſur ſes débris. » A ces mots, je me ſentis preſſer entre ſes bras ; & de ſes levres éteintes m'ayant donné le baiſer paternel, il expira.

Ce ſouvenir cruel & tendre émut ſi vivement le héros mexicain, que ſa voix en fut étouffée ; & les incas, les yeux attachés ſur un fils ſi vertueux & ſi ſenſible, attendirent en ſilence que ſon cœur ſe fût ſoulagé.



NOTES.

(*a*) *DU parti opposé au sien.* La conduite de Cortès, dans cette occasion, est regardée comme le plus beau trait de sa vie. (*Voyez Antonio de Solis.*)

(*b*) *Quarante de ces furieux.* Les deux tiers des Espagnols, & Cortès lui-même, avoient été blessés dans ce combat.





Arrête! commence par moi, je me défie de ma main, et je veux mourir de la tienne.



CHAPITRE X.

POUR ſuccéder à mon vertueux pere, reprit Orozimbo, le choix des caciques tomba ſur le jeune Guatimozin, ſon neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas! il ſe montra bien digne de ce choix; mais le ſort trahit ſon courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Caſtillans (*) ſa fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires : telle étoit l'ardeur de nos peuples à voler au-devant du joug.

L'épouvante ſe répandit dans toutes les villes voiſines. Les unes ſe rangerent du côté de Cortès, & prirent les armes pour lui; d'autres ſe trouverent déſertes; &

(*) Il avoit reçu d'Eſpagne de nouveaux ſecours.

leurs habitans éperdus, ou se sauverent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, sur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (*) semblable à celle qui, sur nos bords, avoit apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner & l'assaillir de toutes parts; brisés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faisoient périr avec eux les Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune roi firent des efforts inouis, pour suppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient sur nos frêles canots. Son ardeur, son intelligence se signalerent encore plus à la défense de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, partout & sans cesse présent, il étoit l'ame de son peuple. Le feu de son courage enflammoit tous les cœurs. Les obstacles qu'il opposa aux approches des Castillans

(*) Composée de treize brigantins.

laſſerent enfin leur conſtance. Effrayés des travaux & des périls d'un long ſiege, ils nous propoſerent la paix. Tout le peuple la demandoit; le roi y conſentoit lui-même; la famine qui nous preſſoit y diſpoſoit tous les eſprits; les prêtres, au nom de leurs dieux, furent les ſeuls qui s'y oppoſerent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume; ils flatterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord conſternés; une apparence de ſuccès les rendit auſſi arrogans qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refusâmes la paix. Crédulité fatale! un Dieu plus fort que tous nos dieux, démentit leur vaine promeſſe. Il fit deſcendre des montagnes les peuples les plus indomtés (*); il changea leur féroce orgueil en un zele ardent & docile; & Cortès n'eut pas plutôt vu groſſir ſon camp de leurs fiers bataillons, qu'il réſolut de nous livrer l'aſſaut.

(*) Les Otomies.

Le paſſage ſur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra juſque dans nos murs; s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faiſoient devant lui ſes foudroyantes armes; &, par trois routes oppoſées, parvenu enfin juſqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, regnoient l'épouvante & la mort.... A ces mots il s'interrompit par un frémiſſement de rage. « O ſou» venir affreux! » s'écria-t-il; & ſes yeux ſembloient indignés de voir encore la lumiere.

L'inca tâchoit de le calmer. Ah! reprit le malheureux prince, tu vas juger toi-même ſi ma douleur eſt juſte! Je combattois près de mon roi; j'avois quitté le palais de mes peres; & dans ce palais aſſiégé, j'avois abandonné ma ſœur, une ſœur adorée, à qui moi-même j'étois plus cher que la lumiere du jour. Pour ſa garde & pour ſa défenſe, j'avois laiſſé, à la tête de quelques Indiens, le brave Telaſco, le fidele ami de mon cœur, celui

celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma sœur étoit promise. Ce digne ami se défendoit avec tout le courage de l'amour & du désespoir; il l'inspiroit à ses soldats; chacun d'eux sembloit, comme lui, protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs fleches ne partoit en vain; le vestibule du palais étoit inondé de sang; la mort en défendoit l'approche. Mais des palais voisins, que l'ennemi avoit embrasés, l'incendie atteint celui-ci. Les assiégés y sont enveloppés d'un tourbillon de fumée; la flamme perce à travers ce nuage; elle s'attache aux lambris de cedre, & s'y répand à flots pressés.

Le péril de ma sœur occupe seul mon ami; il la cherche au milieu de l'embrasement; & dans ce palais solitaire, dont ses soldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçans, sa chere Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, & le cherchant pour l'embrasser, avant de périr dans les feux. « O chere moitié de mon ame! lui dit-il,

» en la saisissant, & en la serrant dans
» ses bras, il faut mourir, ou être escla-
» ves. Choisis : nous n'avons qu'un ins-
» tant.— Il faut mourir, lui répondit ma
» sœur. » Aussitôt il tire une fleche de son carquois, pour se percer le cœur.
« Arrête! lui dit-elle, arrête! commence
» par moi : je me défie de ma main, &
» je veux mourir de la tienne. »

A ces mots, tombant dans ses bras, & approchant sa bouche de celle de son amant, pour y laisser son dernier soupir, elle lui découvre son sein. Ah! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage? Mon ami tremblant la regarde, & rencontre des yeux dont la langueur eût désarmé le Dieu du mal. Il détourne les siens, & releve le bras sur elle; son bras tremblant retombe sans frapper. Trois fois son amante l'implore, & trois fois sa main se refuse à percer ce cœur dont il est adoré. Ce combat lui donne le tems de changer de résolution.
« Non, non, dit-il, je ne puis achever.—
» Et ne vois-tu pas, lui dit-elle, les

» flammes qui nous environnent, & » devant nous l'esclavage & la honte, si » nous ne savons pas mourir ?-- Je vois » aussi, dit-il, la liberté, la gloire, si » nous pouvons nous échapper. » Alors appellant ses soldats : « Amis, leur dit-il, » suivez-moi ; je vais vous ouvrir un pas- » sage. » Il fait environner ma sœur, commande que les portes du palais soient ouvertes, & s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémissoit lui-même. Un énorme rocher, qui se détache & roule du haut des monts au sein des mers, chasse les vagues mugissantes, & s'ouvre à grand bruit un abyme à travers les flots courroucés. Tel, en sortant du palais de mon pere, se présenta le formidable Télasco. Les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant sur lui, alloient l'accabler sous le nombre. Il les repousse encore ; une lourde massue, qu'il fait voler autour de lui, brise les lances & les glaives, &, comme un tourbillon rapide, renverse tout ce qu'elle atteint.

Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de bleſſures, & le corps ſillonné de ruiſſeaux de ſang, ſe défend & combat juſqu'à l'épuiſement du peu de forces qui lui reſtent. Enfin ſes bras laiſſent tomber la maſſue & le bouclier ; bientôt il chancelle, il ſuccombe..... Il reſpiroit encore. Il fut pris vivant ; & ma ſœur ſuivit le ſort de mon ami. Eſt-il mort ? A-t-elle eu la force & le malheur de lui ſurvivre ? C'eſt ce que je n'ai pu ſavoir. Peut-être, ô ciel ! dans ce moment, il gémit ſous les coups d'un maître inflexible. Ma ſœur peut-être.... Ah ! loin de moi cette épouvantable penſée : elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'inca, qui lui voyoit étouffer ſes ſoupirs, & dévorer ſes larmes, le preſſoit d'interrompre ce récit déſolant. Non, dit le cacique, achevons : puiſque j'ai pu ſurvivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en ſoutenir l'image.

Tous nos poſtes forcés livroient la ville en proie à nos vainqueurs. Le roi n'avoit

plus pour asyle que son palais, où sa noblesse lui offroit de s'ensevelir. Il voulut, dans l'espoir de rallier sur les montagnes les Indiens que la frayeur & la fuite avoient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour, & accabler nos ennemis. Il traversoit le lac; & pour favoriser sa fuite, nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat désespéré. Monarque infortuné! Tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver : il fut pris..... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer, sa bouche entr'ouverte & ses yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa voix enfin s'ouvre un passage; il s'écrie : O Guatimozin! ô le plus magnanime, ô le meilleur des rois! Un brasier, des charbons ardens!.... C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. « O barbarie atroce! » s'écrie, à ce récit, l'inca, saisi d'horreur. Attends, dit le caciqque, attends; tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu pénétroit

jusqu'à la moëlle des os, Cortès, d'un œil tranquille, obſervoit les progrès de la douleur ; & il diſoit au roi : « Si tu es » las de ſouffrir, déclare où tu as caché » tes tréſors. »

Soit qu'il n'eût rien caché, ſoit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le héros du Mexique honora ſa patrie par ſa conſtance dans les tourmens. Il attache un œil indigné ſur le tyran, & il lui dit : « Homme féroce & ſanguinaire, connois- » tu pour moi de ſupplice égal à celui de » te voir ? » Il ne lui échappa ni plainte, ni priere, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le braſier étoit auſſi un fidele ami de ce prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à réſiſter à la douleur ; & prêt à ſuccomber, il tournoit vers ſon maître des regards plaintifs & touchans. « Et moi, » lui dit Guatimozin, ſuis-je ſur un lit » de roſes ? » Ces paroles étoufferent le ſoupir au fond de ſon cœur (*b*).

Tu frémis, inca ; ce n'eſt rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu

ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au ſein de la paix, au milieu des peuples qu'ils ont déſarmés, dont les uns vont au-devant d'eux avec une joie ingénue, & les autres d'un air timide & ſuppliant; qui leur préſentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux; qui s'empreſſent à les ſervir, à les loger dans leurs cabanes; qui ſupportent pour eux les travaux les plus rudes; qui courbent le dos ſans ſe plaindre ſous le faix dont ils les accablent, ſous les coups dont ils les meurtriſſent; qui ſe laiſſent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la ſervitude; c'eſt là que s'eſt montrée la cruauté des Caſtillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'eſclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font ſouffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le ſupplice de leur roi, par le ſaccagement de leur ville & de leurs campagnes, ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs; ils oppoſoient

la douceur des agneaux à la férocité des tigres ; leurs careſſes, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils poſſédoient, une obéiſſance muette, une aveugle ſoumiſſion, le dernier & le plus pénible de tous les ſacrifices que l'homme puiſſe faire à l'homme, celui de ſa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs eſclaves ſurchargés, dans une longue & pénible route, oſent gémir ſous le fardeau, un châtiment ſoudain leur impoſe ſilence ; & s'ils ſuccombent ſous l'excès du travail & de la miſere, un bras impitoyable acheve de leur arracher le dernier ſoupir. « Cruels ! diſent ces innocens, que vous avons-nous fait ? Notre » vie n'eſt employée qu'à vous ſervir ; » pourquoi nous l'arracher ? Epargnez » du moins nos enfans & nos femmes. » Les monſtres ſont ſourds à ces plaintes. *De l'or, de l'or*, c'eſt leur cri de rage : on ne peut les en aſſouvir. Un peuple en vain ſe hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeſte. Ce n'eſt jamais aſſez ; & tandis qu'à genoux, les

mains au ciel, les yeux en pleurs, il proteste qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourmens, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des supplices inouis. Ingénieuse à compliquer & à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connoissoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'est sa froideur tranquille. La nature est muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers, où la flamme dévore une famille entiere, au milieu d'un hameau dont les toits embrasés fondent sur les femmes enceintes, sur les foibles vieillards, sur les enfans à la mamelle, au pied des échafauds où un feu lent consume le fils & la mere, déchirés avant de mourir ; on les voit, ces hommes féroces, on les voit, rians & moqueurs, se réjouir & insulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir

vu tant de maux ſans mourir de douleur, ajouta le cacique, en verſant des ruiſſeaux de larmes, & d'une voix entrecoupée par les ſanglots qui l'étouffoient : ſi nous ſupportons nos malheurs, ſi nous vivons, ſi nous fuyons notre déplorable patrie, c'eſt pour lui chercher des vengeurs.

« Ah ! vous en méritez ſans doute, lui » dit l'inca en l'embraſſant. Je ſens vos » maux ; je les partage. Si je ne puis les » réparer, j'eſpere au moins les adoucir. » Demeurez parmi nous, illuſtres mal- » heureux, & que ma cour ſoit votre » aſyle. Hélas ! ſi j'en crois des préſages » qui commencent à s'avérer, le tems » approche où j'aurai beſoin de votre » expérience & de votre courage. -- Ah ! » s'écrierent les caciques, la vie eſt l'uni- » que bien que le deſtin nous laiſſe : géné- » reux prince, elle eſt à toi, & tu peux » en être prodigue : ſans toi, le déſeſpoir » en eût déjà tranché le cours. »



NOTES.

(*a*) *QU'IL résolut de nous livrer l'assaut.* Cortès se vit à la tête de deux cent mille hommes. Ce n'est donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

(*b*) *Au fond de son cœur.* Cortès ayant fait cesser l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans. Il finit par être pendu, sur la déposition d'un Indien, qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols.





CHAPITRE XI.

TANDIS que la paix, la justice, l'humanité, régnoient encore dans ces régions fortunées, sous les loix des fils du Soleil ; la tyrannie des Castillans s'étendoit comme un incendie : la ruine & la solitude en marquoient par-tout les progrès.

Le nord de l'Amérique étoit dévasté ; le midi commençoit à l'être. En vain ce pieux solitaire, cet ami courageux & tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Casas, avoit fait retentir le cri de la nature jusqu'au fond de l'ame des rois (*) ; une pitié stérile, une volonté foible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des loix : ces loix, sans force, ne purent de si loin ré-

(*) Ferdinand & Charles-Quint.

primer la licence ; la cupidité secoua le frein qu'on vouloit lui donner ; & sous des rois qui condamnoient l'oppression & l'esclavage, l'Indien fut toujours esclave, l'Espagnol toujours oppresseur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle sagesse, pleuroit au bord de l'Ozama (*a*), dans une retraite profonde, l'impuissance de ses efforts.

Cependant l'isthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts & les précipices, ses soldats, ses chiens dévorans furent lancés contre les Sauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les poursuivre, & celle de les égorger. Ainsi fut ouvert le passage de l'Océan du nord à la mer Pacifique.

Là, de nouveaux bords se découvrent ; & l'ambition des conquêtes y voit un champ vaste à courir. Balboa (*b*), digne précurseur du sanguinaire Davila, a déjà

voulu pénétrer dans ces régions du midi ; & des flots de ſang indien ont inondé les bords où il a tenté de deſcendre. Après lui, de nouveaux brigands ont riſqué de plus longues courſes ; mais la conſtance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il falloit que, pour la ruine de cette partie du nouveau monde, la nature eût formé un homme d'une réſolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux ; un homme endurci au travail, à la miſere, à la ſouffrance, qui ſût manquer de tout, & ſe paſſer de tout, s'animer contre les périls, ſe roidir contre les obſtacles, s'affermir encore ſous les coups de la plus dure adverſité. Cet homme étonnant fut Pizarre ; & cette force d'ame, que rien ne put domter, n'étoit pas ſa ſeule vertu. Ennemi du luxe & du faſte, ſimple & grand, noble & populaire, ſévere quand il le falloit, indulgent lorſqu'il pouvoit l'être, & modérant, par la douceur d'un commerce libre & facile, la rigueur de la diſcipline & le poids de l'au-

torité, prodigue de sa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un soldat, libéral, généreux, sensible, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ses pareils: l'ambition de s'illustrer, la gloire d'avoir entrepris & fait une immense conquête, étoient plus dignes de son cœur. Il vit entasser à ses pieds des monceaux d'or dans des flots de sang; cet or ne l'éblouit jamais; il ne se plut qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant sa vie, on le trouva pauvre à sa mort. Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré de l'état le plus vil (*c*), pour en faire le conquérant du plus riche empire du monde.

Connu, par sa bravoure, du vice-roi de l'isthme (*), il en obtint le droit d'aller chercher, par-delà l'équateur, des régions nouvelles & de nouveaux trésors. Un seul des vaisseaux qui restoient de la flotte de Balboa, lui suffit pour son entre-

(*) Dom Pedre Arias Davila.

prife. Il l'arme au port de Panama ; & le bruit s'en répand bientôt jufqu'à l'ifle efpagnole (*), à cette ifle fameufe par la conquête de Colomb, & dont on avoit fait depuis le fiege de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fiere jeuneffe demande à s'aller joindre à lui. Leur chef, Alonzo de Molina, magnanime & vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant & d'un naturel trop fenfible, avoit gagné, par fa candeur, l'eftime & l'amitié du vertueux Las-Cafas. Il voulut, avant de partir, l'embraffer, & lui dire adieu.

« Hé quoi ! lui dit le folitaire, l'avarice » des Caftillans n'eft donc pas encore » affouvie ; & vous allez chercher pour » eux de nouveaux bords à ravager ?-- Le » ciel m'eft témoin, répondit Alonzo, » que c'eft la gloire qui me conduit. -- La » gloire ! ah ! reprit l'homme jufte, en » eft-il pour les affaffins ? en eft-il à tom-

(*) Saint-Domingue.

» ber ſur un troupeau timide d'hommes
» nus, foibles, déſarmés; à les égorger
» ſans péril, avec une cruauté lâche?
» Votre gloire eſt celle du vautour, lorſ-
» qu'il déchire la colombe. Non, mon
» ami, je vous le dis, la honte & la dou-
» leur dans l'ame, rien ne peut effacer
» l'opprobre dont ſe couvrent les Caſtil-
» lans. Ils trahiſſent leur Dieu, leur
» prince, leur patrie; & leur avarice in-
» ſenſée ſe trompe, en croyant s'aſſouvir.
» Hélas! s'ils avoient bien voulu ménager
» leur conquête, l'Inde ſeroit heureuſe,
» l'Eſpagne ſeroit opulente; mais, par
» l'abus honteux qu'ils font de la victoire,
» ils auront épuiſé l'Eſpagne & ruiné
» l'Inde ſans fruit. »

« Hé bien, voici, lui dit Alonzo, le
» moment de les éclairer. Je ne connois
» Pizarre que par ſa renommée; mais on
» me l'a peint généreux. Il eſt digne peut-
» être, ô mon ami! d'entendre de votre
» bouche la voix de l'humanité. Pourquoi
» ne demandez-vous pas à le ſuivre dans
» ſa conquête? Venez. Vos conſeils, vo-

» tre zele vous rendront respectable &
» cher à mes compagnons comme à moi.»

Aux instances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut; il sent réveiller dans son cœur son activité bienfaisante; & l'espoir d'être utile aux hommes ranime son ardeur. Mais la réflexion, la triste prévoyance le découragent de nouveau. « Molina, dit-il
» au jeune homme, vous connoissez mon
» cœur. Je ne verrai jamais patiemment
» faire du mal aux Indiens; je parlerois
» pour eux sans ménagement & sans
» crainte; & vous-même peut-être, exposé
» à la haine de ceux que j'aurois offensés,
» vous vous plaindriez de mon zele. ---
» Venez, lui dit Alonzo, & ne pensons
» qu'au bien que votre présence peut faire.
» Qui sait les crimes & les maux que vous
» épargnerez au monde? & quel reproche
» ne vous feriez-vous pas, de n'avoir eu
» qu'à vous montrer, pour sauver des
» millions d'hommes, & de ne l'avoir
» pas voulu? --- C'en est assez, lui dit
» Las-Casas. Je ne vous laisserai pas croire
» que j'aie renoncé par faiblesse à l'espé-

» rance d'être utile à ces infortunés. Je
» vous ſuivrai. Faſſe le ciel que Pizarre
» daigne m'entendre ! »

Ils partent enſemble ; & bientôt le vaiſſeau qui les a reçus, aborde au rivage de l'iſthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards (*d*) ; & pour le remonter, on s'élance ſur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cèdre, porte vingt rameurs indiens, qu'un farouche Eſpagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeuneſſe impatiente, redoublent en vain leurs efforts ; le fleuve leur oppoſe tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, ſemble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruiſſelant de ſueur, eſt meurtri de verges ſanglantes. Hors d'haleine & preſque aux abois, ils ſouffrent leurs maux ſans ſe plaindre ; ſeulement des larmes muettes tombent ſur leur rame, & ſe mêlent avec les gouttes de ſueur qu'on voit diſtiller de

leur ſein; & quelquefois ils levent ſur celui qui les frappe un regard douloureux & tendre, qui ſemble implorer ſa pitié.

Las-Caſas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un pere qui voit déchirer ſes enfans. « Ceſſez, cruels, dit-» il, ceſſez de tourmenter ces malheureux, » qui ſe conſument en efforts pour votre » ſervice. Voulez-vous les voir expirer ? » Ils ſont hommes; ils ſont vos freres; » ils ſont enfans du même Dieu que vous.» Alors s'adreſſant au plus jeune & au plus foible des rameurs: « Mon ami, lui dit-» il, reſpirez un moment; je vais ramer » à votre place. »

Les jeunes Eſpagnols, touchés de ce ſpectacle, s'empreſſerent tous à l'envi de ſoulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaiſant qui leur procuroit ce relâche, le combloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de pere qu'il avoit ſi bien mérité.

Alors Molina, s'approchant de Las-Caſas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie : « Hé bien, mon pere, vous

» repentez-vous à préſent de nous avoir » ſuivis ? » Barthelemi le regarda d'un œil où la tendre compaſſion & la triſteſſe étoient peintes, & ne lui répondit que par un profond ſoupir.

Il eſt un village, connu ſous le nom de Crucès, où le fleuve ceſſe d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots, on ſuivit, à travers les bois, une longue & pénible route. Mais toute pénible qu'elle eſt, la fatigue en eſt adoucie, quand, du haut des côteaux, le regard ſe promene ſur des vallons que la nature ſe plaît à parer de ſes mains; où la variété des arbres & des fruits, la multitude des oiſeaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup d'œil enchanteur. Hélas ! dans ces climats ſi beaux, tout ce qui reſpire eſt heureux ; l'homme opprimé, ſouffrant & miſérable, y gémit ſeul ſous le joug de l'homme, & remplit de ſes plaintes les antres ſolitaires qui le cachent à ſon tyran.

De montagne, en montagne, on s'éleve,

on parvient jusqu'au sommet qui les domine, & d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un & l'autre bord, sur l'immense abyme des eaux. De là se découvrent à la fois (*e*), d'un côté l'Océan du nord, de l'autre la mer Pacifique, dont la surface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel. « Compagnons, leur dit Molina, saluons » cette mer, cette terre inconnue, où » nous allons porter la gloire de nos » armes. Si Magellan s'est rendu immor- » tel, pour avoir seulement reconnu ces » pays immenses, quelle sera la renom- » mée de ceux qui les auront sou- » mis (*f*)? »

Il descend la montagne; & bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Castillans, qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire & les dangers.

Le farouche tyran de l'isthme étoit plongé dans la douleur. Il venoit de perdre son fils unique à la poursuite des Sauvages. « Soyez les bien venus, dit-il aux

» jeunes Castillans ; & prenez part à la » désolation d'un pere, dont ces féroces » Indiens ont dévoré le fils. Oui, les cruels » l'ont dévoré, ce fils, mon unique es- » pérance. Ah ! tout leur sang peut-il » jamais rassasier ma fureur ? Poursuivez, » massacrez cette race impie & funeste. » S'il en échappe un seul, je ne me croi- » rai point vengé. »

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. Il les reçut sur son vaisseau, avec cet air plein de franchise & d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs ; & après les éloges qu'il devoit à leur zele, il leur présenta ses amis. « Voilà, dit-il, le gé- » néreux Almagre & le pieux Fernand de » Luques (*g*), qui consacrent, à mon » exemple, leur fortune à cette entre- » prise ; Almagre, assez connu par sa va- » leur, & Fernand par les dignités qu'il » remplit dans le sacerdoce. Près de lui » vous voyez Valverde, zélé ministre des » autels : c'est lui qui sera parmi nous » l'interprete du ciel, l'organe de la foi, » l'apôtre de la vérité, chez ces nations

» idolâtres. Ce guerrier est Salcédo, noble
» & vaillant jeune homme ; c'est à ses
» mains que l'étendart de la Castille est
» confié, & c'est lui qui nous conduira
» dans le chemin de la victoire. Vous
„ voyez dans Ruïz un savant pilote, à qui
„ cette mer est connue, & qui le premier
„ a tenté d'en parcourir les écueils, sous
„ l'intrépide Balboa. » Il leur nomma de même avec éloge Peralte, Ribéra, Séraluze, Aléon, Candie, Oristan, Salamon, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à son tour les Castillans qu'il lui amene, tels que le jeune & beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant & fougueux Pennate, & Valasquès plus froidement superbe, & le magnanime Moscose, & Moralès, qui le premier devoit périr en abordant. Infortuné jeune homme ! tu portois dans tes yeux le courage d'un immortel. Pizarre en connoît un grand nombre, ou par leur renommée, ou par celle de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien il est sensible à l'honneur de les commander.

Ses

Ses regards s'attachent enfin ſur l'humble & pieux ſolitaire qu'il voit à côté d'Alonzo. « Eſt-ce encore là, demande-t-il, un „ meſſager de la foi, que ſon zele engage „ à nous ſuivre ? „

Au nom de Las-Caſas, au nom de ce héros de la religion & de l'humanité, que l'Eſpagne avoit honoré du nom de *protecteur de l'Inde*, Pizarre eſt ſaiſi de reſpect ; &, ſe proſternant devant lui, croit adorer la vertu même. « Eſt-ce vous, „ lui dit-il, vénérable & pieux mortel, „ eſt-ce vous qui venez bénir & partager „ nos travaux ? Quel préſage pour moi de „ la faveur du ciel, & du ſuccès de mon „ entrepriſe ! „

« Vaillant & généreux Pizarre, lui „ répondit le ſolitaire, le ſeul témoignage „ aſſuré de la faveur du ciel eſt dans le „ cœur de l'homme juſte. Méritez-la par „ vos vertus ; & n'enviez point aux mé- „ chans des ſuccès dont le ciel s'irrite. La „ gloire d'être humain, ſenſible & bien- „ faiſant, ſera pure, & d'autant plus belle, „ que vous aurez peu de rivaux. „

NOTES.

(*a*) *Au bord de l'Ozama.* Riviere ſur laquelle Barthelemi Colomb, frere de l'amiral, avoit fait bâtir la ville de Saint-Domingue.

(*b*) *Balboa, digne précurſeur du ſanguinaire Davila.* Vaſco Nugnès de Balboa. Il avoit découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit : *Béru*, *Pélu* ; je m'appelle *Béru*, & j'habite le bord de *la riviere* : delà le nom de *Pérou*. Balboa étoit gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

(*c*) *De l'état le plus vil.* La premiere condition de Pizarre avoit été la même que celle de Sixte-Quint.

(*d*) *Du fleuve des Lézards.* Aujourd'hui *la Chagre*, qui, des montagnes de l'iſthme, deſcend dans la mer du Nord. Ses eaux font une lieue par heure.

(*e*) *Delà ſe découvre à la fois.* On préfere ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel aſſure que

d'aucun endroit de l'isthme on ne découvre à la fois les deux mers.

(*f*) *Qui les auront soumis.* Le voyage de Magellan en 1521 & 1522 ; l'entreprise de Pizarre en 1524.

(*g*) *Fernand de Luques.* Augustin Zarate prétend qu'Almagre étoit fils naturel de Fernand de Luques. (*Découverte & conquête du Pérou. L. 1.*)





CHAPITRE XII.

LE vaiſſeau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguſte de nos myſteres fut célébré ſur la pouppe, par ce même Fernand de Luques, intéreſſé avec Almagre dans les riſques de l'entrepriſe, & comme lui aſſocié dans le partage du butin....... O ſuperſtition! Ce prêtre ſacrilege, pour rendre les autels garans de ſes vils intérêts, ſuſpend le divin ſacrifice au moment de le conſommer; & tenant dans ſes mains la victime pure & céleſte, il ſe tourne vers l'aſſiſtance. Sur ſon front chauve & ſillonné de rides, l'auſtérité paroît empreinte; il ſouleve un ſourcil épais dont ſon œil morne eſt ombragé; & d'une voix ſemblable à celle qui, du creux des autels, prononçoit les oracles: « Venez, „ Pizarre; & vous, Almagre, venez, „ dit-il, ſceller du ſang d'un Dieu notre

„ illuſtre & ſainte alliance. „ Alors rompant l'hoſtie en trois (*a*), il s'en réſerve une partie, & en donnant une à chacun de ſes aſſociés interdits & tremblans : « Ainſi, dit-il, ſoit partagée la dépouille „ des Indiens. „ Tel fut leur ſerment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthelemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conſeil ; & là, on entendit Pizarre expoſer ſon plan, ſes moyens, ſes meſures & ſes reſſources. Fernand de Luques, chargé du ſoin de pourvoir aux beſoins de la flotte, devoit reſter à Panama, tandis qu'Almagre voyageroit ſans ceſſe du port de l'iſthme aux bords où l'on alloit deſcendre, & y ameneroit les ſecours : rien n'avoit été négligé ; & la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obſtacles, ſembloit les avoir applanis : tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conſeil.

Mais Las-Caſas, qui, dans ce plan, voyoit les Indiens vaſſaux des Caſtillans, ou plutôt leurs eſclaves, deſtinés aux plus durs travaux, ne put renfermer ſa dou-

leur. Il demande à parler ; on lui prête silence ; & la triſteſſe dans les yeux : « J'entends, dit-il, qu'on ſe propoſe de „ diſtribuer les Indiens comme de vils „ troupeaux. On l'a fait dans les iſles ; „ les iſles ne ſont plus que d'effrayantes „ ſolitudes. Des millions d'infortunés ont „ péri ſous le joug. Suivrez-vous cet „ exemple, & ferez-vous périr de même „ les peuples de ces bords ? „

Chacun s'empreſſa de répondre qu'on les ménageroit. « Il n'en eſt qu'un moyen, „ continua le ſolitaire : c'eſt de ne laiſſer „ à perſonne le pouvoir de les opprimer. „ Qu'ils ſoient ſujets, mais ſujets libres. „ Le même roi, la même loi, &, comme „ je l'eſpere, le même Dieu que nous ; „ mais jamais d'autre dépendance : voilà „ leur droit, que je réclame au nom de „ la nature, & à la face du ciel. „

« Vertueux Las-Caſas, lui répondit „ Pizarre, vos vœux & les miens ſont „ d'accord. Faire adorer mon Dieu, faire „ obéir à mon roi, impoſer à ces peuples „ un tribut modéré, établir entr'eux &

„ l'Espagne un commerce utile pour eux, „ autant qu'avantageux pour elle ; voilà „ ce que je me propose. Fasse le ciel que, „ sans user de contrainte & de violence, „ je puisse l'obtenir ! --- Je vous en suis „ garant, reprit vivement Las-Casas. Mais „ Pizarre, promettez-moi que, si ces „ peuples sont dociles, s'ils souscrivent à „ des loix justes, s'ils ne demandent qu'à „ s'instruire, ils seront libres comme „ nous ; que leurs jours, leurs biens, leur „ repos, seront protégés par vos armes ; „ que l'honnêteté, la pudeur, la timide „ & foible innocence, auront en vous un „ défenseur, un vengeur. --- Je vous le „ promets. --- Que vous ne souffrirez ja- „ mais qu'on les arrache à leur patrie, „ qu'on les condamne à des travaux, „ qu'on exige d'eux, par la crainte, la „ menace & les châtimens, au-delà du „ tribut imposé par vous-même. --- Telle „ est ma résolution. --- Hé bien, jurez le „ donc au Dieu que vous avez reçu ; & „ que tous vos amis le jurent. „

A ce discours un bruit confus se ré-

pandit dans l'aſſemblée ; & Fernand de Luques prenant la parole : « Quoi ! dit-il „ à Barthelemi, jurer à Dieu de ménager des barbares qui le blaſphêment, „ qui brûlent devant les idoles un encens, „ qui n'eſt dû qu'à lui ! Jurons plutôt de „ les exterminer, s'ils oſent défendre leurs „ temples, & s'ils refuſent d'adorer le „ Dieu que nous leur annonçons. L'Amérique nous appartient au même titre „ que Canaan appartenoit aux Hébreux : „ le droit du glaive qu'ils avoienr ſur „ l'idolâtre Amalécite (*b*), nous l'avons „ ſur des infideles, plus aveuglés, plus „ abrutis dans leurs déteſtables erreurs. „ Ils ſe plaignent qu'on leur impoſe un „ trop rigoureux eſclavage ; mais eux-mêmes, ſont-ils plus doux, plus humains envers leurs captifs ? Sur des autels rougis de ſang, ils leur déchirent „ les entrailles ; ils ſe partagent, par lambeaux, leurs membres encore palpitans ; ils les dévorent, les barbares ; ils „ en ſont les vivans tombeaux. Et c'eſt „ pour cette race impie qu'on parle avec

„ tant de chaleur! Si les châtimens les „ effraient, qu'ils ceſſent de nous dérober cet or ſtérile dans leurs mains, & „ qui nous a déjà coûté tant de périls & „ de fatigues. Quoi! n'avez-vous franchi „ les mers, n'avez-vous bravé les tempêtes, & cherché ce malheureux monde „ à travers tant d'écueils, que pour abandonner l'unique fruit de vos travaux, „ vous en retourner les mains vuides, & „ ne rapporter en Eſpagne que la honte & „ la pauvreté? L'or eſt un don de la „ nature. Inutile à ces peuples, il nous „ eſt néceſſaire. C'eſt donc à nous qu'il „ appartient; & leur malice, opiniâtre à „ le cacher, à l'enfouir, les rendroit ſeule „ aſſez coupables pour juſtifier nos rigueurs. Quant à leur eſclavage, il eſt la „ pénitence des crimes dont les a ſouillé „ un culte impie & ſanguinaire. Ce ne „ ſont pas les creux des mines, où ils ſont „ enfermés vivans, que l'on doit redouter „ pour eux. Ils méritent d'autres ténebres „ que celles de ces noirs cachots; & „ pourvu qu'ils y meurent réſignés &

„ contrits, ils béniront un jour les mains
„ qui les auront chargés de chaînes. „

Ainſi parla Fernand de Luques. Las-Caſas, qui, d'un œil immobile d'horreur, le regardoit & l'écoutoit, lui répondit : « Prêtre d'un Dieu de paix, vos levres,
„ où ce Dieu repoſoit tout-à-l'heure, ont-
„ elles proféré ce que je viens d'entendre ?
„ Eſt-ce du haut du bois arroſé de ſon
„ ſang, où, s'immolant pour tous les
„ hommes, ſa bouche expirante imploroit
„ la grace de ſes ennemis, eſt-ce du haut
„ de cette croix qu'il vous a dicté ce lan-
„ gage ? Vous, chrétien, vous parlez
„ d'exterminer un peuple qui ne vous a
„ fait aucun mal ! S'il vous en avoit fait,
„ votre religion vous diroit encore de
„ l'aimer. Vous vous comparez aux Hé-
„ breux, & ce peuple aux Amalécites !
„ Laiſſez, laiſſez là ces exemples, dont
„ on n'a que trop abuſé. Si Dieu, dans
„ ſes conſeils, a jamais dérogé aux ſaintes
„ loix de la nature, il a parlé, il a donné
„ un décret formel, authentique, dans
„ toute la ſolemnité que ſa volonté doit

„ avoir, pour forcer l'homme à lui obeir „ plutôt qu'à la voix de son cœur ; & „ ce décret n'a pu s'étendre au-delà des „ termes précis où lui-même il l'a ren- „ fermé : l'ordre accompli, la loi qu'il „ avoit suspendue, a repris son cours éter- „ nel. Dieu parloit aux Israélites ; mais „ Dieu ne vous a point parlé. Tenez-vous- „ en donc à la loi qu'il a donnée à tous „ les hommes : *Aimez-moi* ; *aimez vos* „ *semblables* : voilà sa loi, Fernand. Sont- „ ce là vos tortures, & vos chaînes, & „ vos bûchers ?

„ Les Indiens, sans doute, ont exercé „ entr'eux des cruautés bien condamna- „ bles ; mais, fussent-ils plus inhumains, „ est-ce à vous de les imiter ? Leur mal- „ heur, hélas ! est de croire à des dieux „ sanguinaires. Si, au lieu du tigre, ils „ voyoient sur leurs autels l'agneau sans „ tache, ils seroient doux comme l'agneau. „ Et qui de nous peut dire, qu'élevé dès „ l'enfance dans le sein des mêmes erreurs, „ l'exemple de ses peres, les loix de son „ pays n'auroient pas tenu sa raison cap-

„ tive ſous le même joug ? Plaignez donc,
„ ſans les condamner, ces eſclaves de
„ l'habitude, ces victimes du préjugé.
„ Cependant, dites-moi s'ils ſont par-
„ tout les mêmes; & quel mal avoient
„ fait les peuples de l'Eſpagnole & de
„ Cuba ? Rien de plus doux, de plus
„ tranquille, de plus innocent que ces
„ peuples. Toute leur vie étoit une paiſi-
„ ble enfance; ils n'avoient pas même des
„ fleches pour bleſſer les oiſeaux de l'air.
„ Les en a-t-on plus épargnés ? C'eſt là
„ que j'ai vu des brigands, ſans motifs,
„ ſans remords, maſſacrer les enfans,
„ égorger les vieillards, ſe ſaiſir des fem-
„ mes enceintes, leur déchirer les flancs,
„ en arracher le fruit... O religion ſainte !
„ voilà donc tes miniſtres ! O Dieu de la
„ nature! voilà donc tes vengeurs! Enfer-
„ mer un peuple vivant dans les rochers
„ où germe l'or ; l'y faire périr de miſere,
„ de fatigue & d'épuiſement, pour accu-
„ muler vos richeſſes, & pour engendrer
„ ſur la terre tous les vices, enfans du
„ luxe, de l'orgueil, de l'oiſiveté : ô Fer-

„ nand ! c'eſt la pénitence que vous im-
„ poſez à ces peuples ! Écartez ce maſque
„ hypocrite, qui vous gêne ſans nous
„ tromper. Vous ſervez un Dieu ; mais
„ ce Dieu, c'eſt l'impitoyable avarice.
„ C'eſt elle qui, par votre bouche, ou-
„ trage ici l'humanité, & veut rendre le
„ ciel complice des fureurs qu'elle inſpire,
„ & des maux qu'elle fait. „

Fernand, qui, pendant ce diſcours, n'avoit ceſſé de frémir, & de rouler ſur l'aſſemblée des yeux étincelans, ſe levoit pour répondre. Pizarre le retint. Mais Valverde parla, & prit le ton paiſible d'un ſage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus diſſimulé que l'Eſpagne eût produit, pour le malheur du nouveau monde, portoit dans ſon cœur tous les vices; mais il les couvroit ſourdement; & le maſque de l'hypocriſie, qu'il ne quittoit jamais, en impoſoit à tous les yeux.

« Barrhelemi, dit-il, ne conſultons
„ ici que les intérêts de Dieu même : car
„ l'homme n'eſt rien devant lui. Ces peu-

„ ples ſont ſes ennemis, & ſes ennemis
„ éternels, s'ils meurent dans l'idolâtrie :
„ vous ne le déſavouerez pas. Comment
„ donc celui qui demain ſera l'objet de ſa
„ colere, peut-il être aujourd'hui l'objet
„ de mon amour ? Qu'ils ſe faſſent chré-
„ tiens; la charité nous lie. Mais juſque-là
„ Dieu les exclut du nombre de ſes enfans.
„ C'eſt à ce titre d'ennemis des gentils &
„ des infideles, & de conquérans pour la
„ foi, que ce monde nous appartient. Le
„ ſouverain pontife en a fait le partage,
„ & il l'a fait du plein pouvoir de celui
„ de qui tout dépend (*c*). Mais, quelles
„ que ſoient les richeſſes que profanent
„ les Indiens, quelque abus même qu'ils
„ en faſſent, le droit d'en dépouiller les
„ temples & les autels de leurs idoles,
„ pour en faire un plus digne uſage,
„ n'eſt pas ce qui doit nous toucher.
„ Oublions ces fragiles biens; ne pen-
„ ſons qu'au ſalut des ames. Il s'agit de
„ gagner, ou de laiſſer périr celles de
„ tous ces malheureux. Voulez-vous les
„ abandonner, ou les retirer de l'abyme?

„ Pour les ſauver, à Dieu ne plaiſe que je „ veuille que l'on préfere les moyens les „ plus violens ! Dans les iſles peut-être on „ a été trop loin ; on n'a pas aſſez mo- „ déré la premiere ferveur du zele ; & „ s'il eſt un moyen plus doux de captiver „ les Indiens, qu'un eſclavage ſalutaire, „ comme vous je demande qu'on daigne „ l'eſſayer. Mais ſi l'on ſe voit obligé de „ faire à des eſprits rebelles une heureuſe „ néceſſité de ſubir le joug de la foi, „ vaut-il mieux les abandonner, que d'em- „ ployer à les réduire une utile & ſainte „ rigueur ? C'eſt ce que je ne puis pen- „ ſer. Attendons que les circonſtances „ nous éclairent & nous décident, ſans „ renoncer au droit divin de commander „ & de contraindre, mais avec la ferme „ aſſurance de ne jamais en abuſer. Voilà, „ je crois, ce que le zele, d'accord avec „ l'humanité, conſeille à des héros chré- „ tiens. »

L'aſſemblée étoit ſatisfaite du parti mo- déré que propoſoit Valverde. Mais Las- Caſas ne vit en lui qu'un fourbe adroit &

dangereux. « De toutes les superstitions, „ dit-il, la plus funeste au monde, est „ celle qui fait voir à l'homme, dans ceux „ qui n'ont pas sa croyance, autant d'en- „ nemis de son Dieu : car elle étouffe dans „ les cœurs tout sentiment d'humanité ; „ & Valverde a raison : comment peut- „ on aimer l'éternel objet des vengeances „ & de la haine de son Dieu ? Delà ce „ barbare mépris qu'on a conçu pour les „ sauvages, & souvent cette joie atroce „ qu'on ressent à les opprimer. Ah ! loin „ de nous cette pensée, que Dieu, tant „ que l'homme respire, puisse le haïr un „ moment. Ces Indiens sont comme vous „ l'ouvrage de ses mains ; il aime son ou- „ vrage ; il les a faits pour être heureux. „ Toujours le même, il veut encore ce „ qu'il voulut en les créant ; & infini dans „ sa puissance comme dans sa bonté, il a „ mille moyens qui nous sont inconnus, „ d'attirer à lui ses enfans.

„ Le lien fraternel n'est donc jamais „ rompu : la charité, l'égalité, le droit „ naturel & sacré de la liberté, tout sub-

„ ſiſte ; & d'accord avec la nature, la foi,
„ d'un bout du monde à l'autre, ne pré-
„ ſente aux yeux du chrétien que des
„ freres & des amis. Mais, dites-vous, ſi
„ l'eſclavage eſt le ſeul moyen d'engager,
„ de retenir les Indiens ſous le joug de la
„ foi ! ... Juſte ciel ! l'eſclavage ! la honte
„ & le ſcandale de la religion, eſt le ſeul
„ moyen de l'étendre ! Ah ! c'eſt lui qui
„ la déshonore, qui la rend odieuſe, &
„ qui la détruiroit, ſi l'enfer pouvoit la
„ détruire. Il fut cruel chez tous les peu-
„ ples ; il eſt atroce parmi nous. Vous le
„ ſavez ; vous avez vu le fils arraché à ſon
„ pere, la femme à ſon époux, la mere
„ à ſes enfans ; vous avez vu jeter dans le
„ fond d'un vaiſſeau des troupeaux d'hom-
„ mes enchaînés, y croupir entaſſés,
„ conſumés par la faim ; vous avez vu
„ ceux qui ſortoient de cet exécrable tom-
„ beau, pâles, abattus de foibleſſe, auſſi-
„ tôt condamnés aux travaux les plus ac-
„ cablans. Et c'eſt là, dit-on, le moyen
„ de gagner les eſprits ! En a-t-on tenté
„ d'autres ? A-t-on daigné les éclairer ?

„ A-t-on pris ſoin de les inſtruire? Veut-
„ on même qu'ils ſoient inſtruits ? On
„ veut qu'ils vivent & qu'ils meurent
„ comme des animaux ſtupides. Pour les
„ perſuader, il eût fallu vivre avec eux,
„ ſouffrir leur indocilité, l'apprivoiſer par
„ la douceur, l'attirer par la confiance,
„ & la vaincre par les bienfaits. C'eſt
„ l'exemple qui prouve; & le plus digne
„ apôtre de la religion, c'eſt la vertu.
„ Soyez bons, ſoyez juſtes, vous ſerez
„ écoutés. Je connois bien ce nouveau
„ monde. Interrogez ceux dont le zele
„ portoit le flambeau de la foi dans ces
„ régions déſolées, où l'on a commis tant
„ de maux. Demandez-leur quel doux
„ empire a ſur l'ame des Indiens la raiſon,
„ l'équité, la vertu bienfaiſante, la con-
„ ſolante vérité. Demandez-leur s'il fut
„ jamais de peuple moins jaloux de ſes
„ opinions, plus empreſſé d'ouvrir les
„ yeux à la lumiere, plus facile à per-
„ ſuader? Mais au moment qu'on leur prê-
„ choit un Dieu clément & débonnaire,
„ ils voyoient arriver des raviſſeurs per-

„ fides, & d'infames déprédateurs, qui, „ au nom de ce même Dieu, les dépouilloient, les enchaînoient, leur faifoient „ fouffrir mille outrages. Pouvoient-ils ne „ pas accufer de fourberie & d'impofture „ ceux qui leur annonçoient la douceur „ de fa loi ? Ce que je dis là, je l'ai vu, „ je l'ai vu : ce n'eft pas devant moi qu'il „ faut calomnier ces peuples.

» Mais, fuffent-ils opiniâtres & obftinés » dans leurs erreurs, eft-ce pour vous » une raifon de les réduire au rang des » bêtes ? On efpere adoucir pour eux » les rigueurs de la fervitude ! On l'a » promis cent fois ; a-t-on pu s'y réfou- » dre ? J'ai vu Ferdinand s'attendrir ; » j'ai vu Ximenès s'indigner ; j'ai vu » Charles frémir des inhumanités dont je » leur faifois la peinture. Ils y ont voulu » remédier ; & avec toute leur puiffance, » ils l'ont voulu en vain. Quand le vau- » tour de la tyrannie s'eft faifi de fa proie, » il faut qu'il la dévore, & rien ne peut » l'en détacher. Non, mes amis, point » de milieu : il faut renoncer au nom

» d'hommes, abjurer le nom de chrétiens,
» ou nous interdire à jamais le droit de
» faire des esclaves. Cet avilissement hon-
» teux, où le plus fort tient le plus
» foible, est outrageant pour la nature,
» révoltant pour l'humanité, mais abo-
» minable surtout aux yeux de la religion.
» *Mon frere, tu es mon esclave*, est une
» absurdité dans la bouche d'un homme,
» un parjure & un blasphême dans la bou-
» che d'un chrétien.

» Et de quel titre s'autorise la fureur
» d'opprimer ? *Conquérans pour la foi !*
» La foi ne nous demande que des cœurs
» librement soumis. Qu'a-t-elle de com-
» mun avec notre avarice, nos rapines,
» nos brigandages ? Le Dieu que nous
» servons est-il affamé d'or ? *Un pontife*
» *a partagé l'Inde !* Mais l'Inde est-elle à
» lui ? Mais avoit-il lui-même le droit
» qu'on s'arroge en son nom ? Il a pu
» confier ce monde à qui prendroit soin
» de l'instruire, mais non pas le livrer en
» proie à qui voudroit le ravager. Le titre
» de sa concession est fait pour un peuple

» d'apôtres, non pour un peuple de
» brigands.

» L'Inde n'eſt donc à vous que par droit
» de conquête ; & le droit de conquête,
» tyrannique en lui-même, ne peut être
» légitimé que par le bonheur des vaincus.
» Oui, Pizarre, c'eſt la clémence, la
» bonté qui le juſtifient ; & l'uſage de la
» victoire va vous donner la renommée,
» ou d'un brigand par vos fureurs, ou d'un
» héros par vos bienfaits. Ah ! croyez-
» moi, n'attendez pas le moment de l'i-
» vreſſe & de l'emportement, pour met-
» tre un frein à la victoire. Ce jour eſt,
» pour vous, conſacré à des réſolutions
» ſaintes. Tous ces guerriers, diſpoſés,
» comme vous, à écouter la voix de la
» nature, ſuivront votre exemple à l'envi.
» Ils ſont jeunes, ſenſibles, & la corrup-
» tion ne les a point gagnés encore : j'en
» ai fait l'épreuve récente ; je crois même
» les voir touchés des malheurs que je
» vous ai peints. Je vous conjure, au
» nom de la religion, au nom de la patrie
» & de l'humanité, de faire avec eux le

» ferment d'épargner les peuples foumis,
» de refpecter leurs biens, leur liberté,
» leur vie. C'eft un lien facré dont vous
» aurez befoin peut-être pour vous épar-
» gner de grands crimes ; c'eft du moins
» un gage de paix, qu'au nom des In-
» diens, leur ami, dirai-je leur pere ?
» vous demande à genoux, & les larmes
» aux yeux. » A ces mots il fe profterna.

« Et moi, dit Fernand, je m'oppofe
» à cet acte déshonorant. Tant de précau-
» tion marque pour nous trop peu d'ef-
» time. L'homme, fidele à fon devoir, fe
» répond affez de lui-même, & n'a pas
» befoin qu'on le gêne par les entraves
» du ferment. »

« Pour garantir vos intérêts, reprit mo-
» deftement Las-Cafas, le ferment le plus
» redoutable vient d'être exigé par vous-
» même ; & pour le falut de ces peuples,
» le ferment vous paroît inutile & inju-
» rieux ! »

Fernand fe fentit confondu, & n'en devint que plus atroce. Il fe répandit en injures contre le protecteur de l'Inde ;

l'accuſa de trahir ſon roi, ſa patrie, & ſon Dieu lui-même; lui donna les noms odieux de délateur, de partiſan du crime & de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent & pervers étoit trop néceſſaire encore, vit le moment qu'il le perdoit. Il commença par l'appaiſer; & puis, s'adreſſant à Las-Caſas, lui dit, d'un air reſpectueux, que ſon zele méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquiſe; que ſes conſeils & ſes maximes lui ſeroient à jamais préſens; qu'il les ſuivroit autant qu'il lui ſeroit poſſible; mais qu'il croyoit que ſa parole étoit un gage ſuffiſant.

Le ſolitaire conſterné ſe retire avec Alonzo. « Vous voyez, dit-il, mon ami, » qu'ici mon zele eſt inutile. Je vous » l'avois bien dit. Cette épreuve m'éclaire; » n'en demandez pas davantage. Je crois » connoître aſſez Pizarre : il ſeroit juſte » & modéré, ſi chacun conſentoit à » l'être. Mais il veut réuſſir; & ſon ambi- » tion fera céder aux circonſtances ſa » droiture & ſon équité. Je ne vous pro- » poſe point de renoncer à le ſuivre; ce

» feroit affoiblir le nombre & le parti des
» gens de bien. Mais moi, dont la pré-
» fence eft déjà importune, & feroit bien-
» tôt odieufe, je n'ai plus déformais qu'à
» regagner ma folitude. Adieu. Si vous
» voyez tourner cette conquête en bri-
» gandage, prenez confeil de votre cœur,
» il vous conduira toujours bien. »

Alonzo, déjà mécontent de tout ce qui s'étoit paffé, fut fur-tout indigné de voir qu'on fe délivroit de Las-Cafas; & lui-même il l'auroit fuivi, fi fon honneur, trop engagé, ne l'avoit retenu. « Mon ami,
» lui dit-il, je refte, je vous obéis à mon
» tour; mais j'obferverai Pizarre; j'éprou-
» verai dans peu s'il tient ce qu'il vous a
» promis; & fi j'ai le malheur d'être avec
» des brigands, foyez bien affuré que je
» n'y ferai pas long-tems ».



NOTES.

(*a*) *Alors rompant l'hostie en trois.* Ce trait-là est historique. *Pigliarono l'hostia consacrata del santissimo sacramento, giorando di non romper mai la fede.* (*Benzoni.* L. 3.)

(*b*) *Sur l'idolâtre Amalécite.* Cette comparaison a été faite par le missionnaire Gumilla, & par bien d'autres fanatiques.

(*c*) *Du plein pouvoir de celui de qui tout dépend.* Les termes de la bulle sont : *De nostra mera liberalitate, & ex certa scientia, ac de apostolicæ potestatis plenitudine.... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro concessâ.... donamus, concedimus & assignamus.*





CHAPITRE XIII.

BARTHELEMI fut ramené jusqu'au fleuve des Lézards. Il monte une barque indienne ; & la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre & seul avec ses Sauvages, il leur parloit ; il jouissoit de leurs caresses naïves ; il tâchoit de les consoler.

L'un d'eux lui dit : « Notre bon pere, » tu nous aimes & tu nous plains. Nous » savons tout ce que tu as fait pour sou- » lager notre misere. Veux-tu porter la » joie chez nos amis de la montagne ? Ils » savent que nous t'avons vu : Capana, le » chef de nos freres, donneroit dix ans » de sa vie pour te posséder un moment. » Viens le voir. Le sentier qui mene à sa » retraite est rude, étroit, entrecoupé de » torrens & de précipices ; mais, sur des » tissus de liane, nous te porterons tour » à tour. »

A ces mots, deux ruiſſeaux de larmes coulerent des yeux de Las-Caſas ; & tant de courſes d'un monde à l'autre, tant de peines & de travaux qu'il avoit eſſuyés pour eux, tout fut récompenſé.

« Quoi ! ſur l'iſthme ! quoi ! près d'ici, „ des Indiens libres encore ! Ah ! du moins „ ſont-ils bien cachés, demanda-t-il, & Da- „ vila ne peut-il pas les découvrir ? » Leur aſyle eſt sûr, lui dirent les Sauvages ; nous ſeuls en connoiſſons la route ; & le ſilence eſt ſur nos levres. Nous ſavons nous taire & mourir.

Las Caſas conſent à les ſuivre. On laiſſe le canot dans un anſe du fleuve ; & à travers d'épais buiſſons, on s'enfonce dans ces déſerts.

Comme il paſſoit un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent ; leurs cheveux ſe dreſſerent. C'étoit le cri du tigre ; ils l'avoient reconnu. Immobiles & en ſilence, ils écouterent ; le même cri ſe fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, & que le tigre vient ſur eux, ils

ſe raſſemblent; ils ſe preſſent autour de Las-Caſas. « Laiſſe-nous t'entourer, lui » diſent-ils, & ne crains rien; ne crains » rien; il n'en prendra qu'un, & ce ne » ſera pas toi. » En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, &, ſaiſiſſant un Indien, l'emporte dans les bois, ſans ralentir ſa courſe (*a*). Le pieux ſolitaire leve les mains au ciel en pouſſant un cri lamentable, & tombe oppreſſé de douleur. Bientôt, reprenant ſes eſprits, & ſe retrouvant au milieu de ſes Indiens, qui le rappellent à la vie: « Ah! » mes amis, qu'ai-je vu? leur dit-il. -- » Allons, mon pere, prends courage, » lui répondent ces malheureux; ce n'eſt » rien.-- Ce n'eſt rien, grand Dieu?-- » Non, ce n'eſt rien que les tigres, en » comparaiſon des Eſpagnols.-- O race » impie & féroce! quelle honte pour » vous! s'écria Las-Caſas; vous réduiſez » les Indiens à ne pas ſe plaindre des » tigres! »

Enfin, de rochers en abymes, ils approchent de la vallée. Elle étoit entourée

d'un cercle de montagnes couvertes d'épaiſſes forêts, & qui, de tous côtés, ne préſentoient aux yeux qu'une maſſe énorme & profonde, ſans laiſſer ſoupçonner le vuide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaiſſeur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout-à-coup, aux yeux de Las-Caſas, ſe découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine, s'élevoit un hameau, & au milieu du hameau la cabane du cacique. Barthelemi, à cette vue, ſe ſent ému de joie & de pitié. « Pauvre peuple! s'écria-t-» il avec attendriſſement; faſſe le ciel » que ton aſyle ſoit à jamais impéné-» trable! »

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatiens d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. « Nous vous amenons notre pere, diſent » ceux-ci avec tranſport. Le voilà; c'eſt » lui, c'eſt Las-Caſas. » A ce nom, rien ne peut exprimer l'allégreſſe de ce peuple reconnoiſſant. Leurs bras ſe diſputent la

gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jusqu'au village, où le cacique a déjà su l'arrivée de Las-Casas.

Il s'avance au-devant de lui, & lui tendant les bras : « Viens, lui dit-il, mon „ pere, viens consoler tes enfans de tous „ les maux qu'on leur a faits: en te voyant, „ ils les oublient. „ Las-Casas jouissoit du bonheur le plus doux que puisse goûter sur la terre un cœur vertueux & sensible. « O mes amis! leur disoit-il, en les em- „ brassant tour à tour, si vous m'aimez si „ tendrement, moi qui ne vous ai fait „ aucun bien, quel n'eût pas été votre „ amour pour un peuple qui eût mis sa „ gloire à vous donner des arts utiles, de „ sages loix, de bonnes mœurs, & un „ culte agréable au Dieu de l'univers? „ Ah! mon pere, dit le cacique, nous „ aurions adoré ce peuple généreux. Lais- „ sons les regrets inutiles. Le seul homme, „ entre ces barbares, qui ait été juste & „ bienfaisant, nous le possédons. Je ne „ veux t'occuper que de notre joie. „

Il le mena dans sa cabane; & quelle fut

la ſurpriſe de Barthelemi, en y voyant ſur un autel une ſtatue de bois de cedre, où ſes traits étoient ébauchés! Le cacique lui dit: « Regarde. C'eſt toi, mon pere, „ oui, c'eſt toi-même. Un de nos Indiens „ qui t'avoit vu, & qui t'avoit toujours „ préſent, m'a fait ta reſſemblance. Elle „ nous ſuit par-tout. C'eſt elle que nous „ invoquons dans toutes nos entrepriſes; „ & depuis que nous la poſſédons, tout „ nous a réuſſi. »

Las Caſas, qui d'abord n'avoit pu ſe défendre d'un mouvement de reconnoiſſance, ſe reprocha ce ſentiment; & parlant au cacique d'un air doux & ſévere: « Renverſez, dit-il, cette image: un ſimple „ mortel n'eſt pas digne de votre vénéra- „ tion. „ A ces mots, il alloit ſaiſir la ſtatue, pour la briſer. Le cacique la défendit, comme il eût défendu ſes enfans & ſa femme. « Ah! lui dit-il, laiſſe-nous „ cette chere ombre de toi-même. Quand „ tu ne ſeras plus, elle rappellera à nos „ enfans, à nos neveux, le ſeul ami que

„ nous ayons eu parmi nos cruels oppref-
„ feurs. »

Tout le peuple s'aſſemble autour de ſa cabane, & demande à voir Las-Caſas. Il ſe montre ; & l'air retentit de ce cri d'allégreſſe : « Le voilà, l'homme juſte,
„ l'homme bienfaiſant, le voilà. Il nous
„ aime, il nous plaint, il vient voir ſes
„ amis. Qu'il reſte avec nous, l'homme
„ juſte : nos cœurs & nos biens ſont à lui? »

« O Dieu de la nature! s'écria Las-
„ Caſas, ſe pourroit-il que des cœurs ſi
„ vrais, ſi doux, ſi ſimples, ſi ſenſibles,
„ ne fuſſent pas innocens devant toi? »

Cependant de jeunes chaſſeurs ſe ſont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiſeaux de l'air de leurs fleches inévitables, les autres forçant à la courſe les chevreuils, moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence ; & le feſtin eſt préparé.

Aſſis à côté du cacique, & au milieu de ſa famille. Las-Caſas s'inſtruit de leurs loix, de leurs mœurs & de leur police. La nature eſt leur guide & leur légiſlateur.

S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de ſe nuire; honorer leurs parens, obéir à leur roi; s'attacher à une compagne, qui les ſoulage dans leurs travaux, & qui leur donne des enfans, ſans que le ſoupçon même de l'infidélité trouble cette union paiſible; cultiver en commun leurs champs, & s'en diſtribuer les fruits : telle étoit leur ſociété.

Hé bien, dit Las-Caſas, c'eſt la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames : vous le ſervez ſans le connoître; & c'eſt ſa voix qui vous conduit.

« Ton Dieu! il eſt notre ennemi, dit le » cacique; il eſt le Dieu des Eſpagnols. - » Le Dieu des Eſpagnols n'eſt point vo- » tre ennemi : il eſt le Dieu de la nature » entiere; & nous ſommes tous ſes en- » fans.-- Ah! s'il eſt vrai, dit le cacique, » nous cherchons un Dieu qui nous aime; » celui de Las-Caſas doit être juſte & bon, » & nous voulons bien l'adorer. Hâte-toi, » fais-le nous connoître. » Alors, ſe livrant à ſon zele, Las-Caſas leur fit de ſon Dieu une peinture ſi ſublime & ſi tou-

chante, que le cacique, se levant avec transport, s'écria : « Dieu de Las-Casas, » reçois nos vœux ! » Et tout son peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le cacique, regardant le solitaire, crut voir sur son visage un éclat tout divin : car la piété l'animoit ; il étoit rayonnant de joie : « Écoute, » lui dit-il ; ton Dieu ne se fait-il jamais » voir aux hommes ? --- Ils l'ont vu, ré- » pondit Las-Casas ; il a même daigné » habiter parmi eux. --- Sous quels traits ? » -- Sous les traits d'un homme.--Acheve. » N'es-tu pas toi-même ce Dieu, qui » vient nous consoler ? --- Moi ! --- Si tu » l'es, cesse de nous cacher ce que tant » de vertu annonce. Parle. Nous allons » t'adorer. »

Barthelemi se confondit dans une humilité profonde, & rejeta loin cette erreur. Mais avant d'exposer des vérités sublimes à l'incrédulité de ces foibles esprits, il voulut savoir quel étoit leur culte. « Hélas! » dit le cacique, nous adorions le tigre, » comme le plus terrible de tous les ani-

» maux. Mais que ton Dieu n'en ſoit » point jaloux. C'étoit le culte de la » crainte, & non pas celui de l'amour. --- » Allons, allons, dit Las Caſas, renver- » ſer cette horrible idole. » Et les Indiens, animés du zele qu'il leur inſpiroit, couroient au temple ſur ſes pas.



NOTE.

(a) *Sans ralentir sa course.* On lit dans l'histoire générale des voyages, que dans la province de Vénézuéla les tigres sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des Indiens, saisir un homme, & l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un chat emporte une souris.



Chap. 14.



Que fais tu ne sommes-nous pas Freres: n'es-tu pas mon égal.



CHAPITRE XIV.

D'UNE grotte profonde, voiſine de ce temple, Barthelemi crut entendre ſortir des gémiſſemens. « Qu'eſt-ce ? demanda-» t-il --- Paſſons, dit le cacique. Épargne » à tes amis la honte de te montrer des » malheureux. » Sans vouloir inſiſter, Barthelemi s'avance juſqu'à ce temple abominable, où l'on voyoit le Dieu tigre ſur un autel rougi de ſang. « Quel eſt le „ ſang, demanda-t-il encore, qu'on a „ verſé ſur cet autel ? --- Celui des ani-„ maux, répondit le cacique, & quel-„ quefois..... --- Acheve. --- Celui des „ Eſpagnols. --- Des Eſpagnols ! --- Lorſ-„ qu'ils pénetrent juſqu'au bord de ces „ forêts, il faut bien les tuer, ou les pren-„ dre vivans. Et que faire de ces captifs, „ à moins que de les immoler ? S'il s'en „ échappoit un ſeul, notre aſyle ſeroit „ connu, & notre perte inévitable. Tu

„ viens d'entendre les plaintes d'un malheureux jeune homme qui nous fait „ compaſſion. Je ne puis me réſoudre à „ le faire mourir. Cependant il faut bien „ qu'il meure ; car, s'il nous échappoit, „ il iroit nous trahir. „

Las-Caſas demande à le voir ; & après avoir fait briſer l'autel & l'idole du tigre, il retourne vers la priſon où le jeune homme eſt enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la foi, qu'on alloit immoler. « O mon pere ! » venez, dit-il, m'encourager par votre » exemple ; venez apprendre à un jeune » homme à ſe détacher de la vie, à mourir courageuſement. »

Mais dès qu'il s'apperçut que le Solitaire étoit libre, qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, & que ceux-ci lui obéiſſoient : « Ah ! reprit-il, que vois-je ? „ & quel eſt cet empire que vous exercez „ parmi eux ? Êtes-vous un ange du ciel, „ deſcendu pour ma délivrance ? Parlez,

„ Dites-moi qui vous êtes. Je ſens reve-
„ nir l'eſpérance dans ce cœur qu'elle aban-
„ donnoit. „

« Je ſuis Eſpagnol comme vous, lui
„ dit le ſolitaire; mais, n'ayant jamais
„ trempé dans les crimes de ma patrie,
„ je ſuis libre & chéri parmi les Indiens.
„ --- Hélas! & moi, lui dit Gonſalve,
„ (c'étoit le nom du jeune homme)
„ qu'ai-je fait que je n'aie dû faire, &
„ dont j'aie pu me diſpenſer ? Je ſuis le
„ fils de Davila, du gouverneur de
„ l'iſthme : il m'avoit envoyé à la pour-
„ ſuite des Sauvages. Mes compagnons &
„ moi, à travers les forêts, nous avons
„ pénétré dans ce vallon ; les Indiens
„ nous ont enveloppés, nous ont accablés
„ ſous le nombre ; les plus heureux des
„ miens ont péri dans le combat ; le reſte
„ a été pris, & ſur l'autel du tigre je les
„ ai vus tous immolés. Moi ſeul ils m'épar-
„ gnent encore ; ſoit que ma jeuneſſe ait
„ touché ces inhumains, & que mes lar-
„ mes leur inſpirent quelque pitié ; ſoit
„ que leur cruauté m'ait voulu réſerver

„ pour un nouveau ſacrifice ; ils me laiſ-
„ ſent languir dans cet horrible abandon,
„ & dans l'attente de la mort, plus cruelle
„ que la mort même. Hélas ! pardonnez
„ à mon âge un excès de foibleſſe, dont
„ je rougis en l'avouant. La vie m'eſt
„ chere. Il m'eſt affreux de la quitter à
„ ſon aurore. Elle devoit avoir tant de
„ charmes pour moi ! Il m'eût été ſi doux
„ de revoir ma patrie ! Et quand je penſe
„ que ces beaux jours, ces jours déli-
„ cieux, que j'y devois paſſer, ſont éva-
„ nouis pour jamais, je tombe dans le
„ déſeſpoir. Si du moins j'étois mort au
„ milieu des combats, & par les mains
„ d'un ennemi digne d'honorer mon cou-
„ rage ! Mais ici, mais ſur les autels d'un
„ peuple ſtupide & féroce, me ſentir
„ tout vivant déchirer les entrailles, &
„ voir, aux pieds du tigre, allumer mon
„ bûcher ! Cette deſtinée eſt affreuſe. Ah !
„ s'il ſe peut, délivrez-moi de ces mains
„ inhumaines ; rendez-moi à mon pere.
„ Il n'a que moi. Je ſuis ſon unique
„ eſpérance ; ces barbares l'en ont privé. „

« Mon ami, lui dit Las-Casas, que „ vous êtes loin encore d'être changé par „ le malheur! Vous, fils de Davila, vous „ appellez barbares ces peuples, dont „ lui-même il fait, depuis dix ans, le „ massacre le plus horrible! Hélas! com- „ bien de peres, privés par ses fureurs de „ leur seule & douce espérance, se sont „ vus égorgés eux-mêmes, en implorant „ à ses genoux la grace de leurs enfans! Il „ a versé plus de flots de sang, que vous „ n'en avez de gouttes dans les veines; „ & le peuple enfermé dans ces forêts „ profondes, n'est que le malheureux „ débris de ceux qu'il a exterminés. Vous „ voyez qu'il poursuit encore ce qui lui „ en est échappé. Ils sont perdus, s'il les „ découvre; & lui rendre son fils, vous „ l'avouerez vous-même, ce seroit risquer „ qu'un secret d'où leur salut dépend, „ ne lui fût révélé. -- Ah! gardez-vous, „ lui dit Gonsalve, de leur apprendre qui „ je suis. --- Moi! dit Las-Casas, les „ tromper! leur cacher le péril de votre „ délivrance! Non; ce seroit leur tendre

„ un piege. Si je parle pour vous, je dirai „ qui vous êtes; on ſaura ce que je demande, ce qu'on riſque à me l'accorder. „ Ou mon ſilence, ou ma franchiſe; c'eſt „ à vous de choiſir. --- Choiſir! De tous „ côtés je ne vois que la mort. Je m'abandonne à vous. --- Reprenez donc courage. Mais tirez de l'état où vous êtes „ réduit, cette utile & grande leçon, que „ le droit de la force eſt un droit odieux; „ que ſi les Indiens l'exerçoient à leur „ tour, & ſe permettoient la vengeance, „ il n'eſt point de ſupplice auquel ne dût „ s'attendre le fils du cruel Davila; que „ l'état naturel de l'homme eſt la foibleſſe; „ qu'à votre place, il n'en eſt point qui „ ne fût timide & tremblant; que l'orgueil, dans un être ſi voiſin du malheur, „ eſt le comble de la démence; & qu'expoſé lui-même chaque jour à devenir „ un objet de pitié, il eſt auſſi inſenſé „ que méchant, lorſqu'il oſe être impitoyable. „

Las Caſas, de retour auprès de Capana: « Cacique, lui dit-il, n'es-tu pas

„ ſoulagé, comme d'un joug triſte & „ pénible, de ne plus adorer un être malfaiſant, & de ſervir un Dieu clément „ & juſte? --- Il eſt vrai, lui dit le caci- „ que, que nos cœurs, flétris par la „ crainte, ſemblent ranimés par l'amour. „ --- Oui, mon ami, l'homme eſt fait „ pour aimer. La haine, la vengeance, „ toutes les paſſions cruelles ſont pour lui „ un état de gêne, d'angoiſſe & d'aviliſſement. Il ſe ſent élever, il ſent qu'il ſe „ rapproche de l'être excellent qui l'a „ fait, à meſure qu'il eſt plus doux, plus „ magnanime. Étouffer ſon reſſentiment, „ & triompher de ſa colere; oppoſer les „ bienfaits à l'injure qu'on a reçue, en „ accabler ſon ennemi; c'eſt un plaiſir „ vraiment divin. --- Je le conçois, dit le „ cacique. -- Non, tu ne peux le concevoir avant de l'avoir éprouvé. Mais il ne „ tient qu'à toi de jouir pleinement de ce „ plaiſir pur & céleſte. Fais venir ce jeune „ captif qui tremble & gémit dans tes „ chaînes, & dis-lui, en le délivrant: „ Fils du déſolateur de l'iſthme, fils du

„ meurtrier de nos peres, de nos femmes,
„ de nos enfans, fils de Davila, je par-
„ donne à ton âge & à ta foibleſſe. Vis,
„ apprends d'un Sauvage à imiter ton
„ Dieu. --- Le fils de Davila! s'écria le
„ cacique; quoi! c'eſt lui que je tiens
„ captif? „ A ces mots, ſes yeux irrités
s'enflammerent comme la foudre. « Oui,
„ c'eſt le fils de Davila, reprit le ſolitaire
„ avec un air tranquille, c'eſt lui que tu
„ peux déchirer, dévorer même ſi tu veux.
„ Mais écoute-moi. A peine ta vengeance
„ ſera-t-elle aſſouvie, tu ſeras triſte, &
„ tu diras: Le voilà égorgé; & ſon ſang
„ répandu ne rend la vie à aucun des
„ miens: ma fureur eſt donc inutile: j'ai
„ fait périr le foible, peut-être l'innocent;
„ & je ſuis coupable ſans fruit.... Sa vie
„ eſt dans tes mains; choiſis de renoncer
„ à mon Dieu ou à ta vengeance; & re-
„ prends le culte du tigre, ſi tu veux
„ t'abreuver de ſang. „

« J'adore le Dieu de Las-Caſas, dit le
„ cacique. Mais toi-même, crois-tu qu'il
„ me commande de laiſſer impunis tous

„ les maux qu'un barbare nous fait depuis „ dix ans ? --- Oui, la loi de mon Dieu „ te prefcrit le pardon & l'amour de tes „ ennemis. -- L'amour ! -- Ne font-ils pas „ fes enfans comme toi ? Ne les aime-t-il „ pas lui-même ? Et peux-tu adorer le „ pere, fans aimer les enfans ? Plains-les „ d'être coupables, & fouhaite qu'ils „ ceffent d'être méchans ; mais ne fois „ pas méchant comme eux, & mérite par „ ta clémence que ton Dieu en ufe envers „ toi. »

« Tu me confonds; mais tu me touches, „ dit le cacique. Allons, qu'exiges-tu de „ moi ? qu'au fils du cruel Davila je par- „ donne comme à mon frere ? J'y con- „ fens. Qu'on l'amene ici. Je briferai fa „ chaîne, & je l'embrafferai. Mais qu'en „ ferai-je, après lui avoir permis de vivre ? „ S'il s'échappe, il divulguera le fecret „ de notre afyle ; & tu auras perdu tes „ amis. --- J'ai cette crainte comme toi, „ lui répondit le folitaire ; & je ne veux, „ quant à préfent, qu'adoucir fa capti- „ vité. „

Gonſalve attendoit avec impatience le retour de Las-Caſas. « Hé bien, lui dit-il „ en tremblant, qu'avez-vous obtenu ? „ --- Qu'on vous laiſſe la vie. — Ah ! mon „ pere ! Et la liberté, l'ai-je perdue pour „ jamais ? --- Je vous ai dit que le ſalut „ de ces malheureux Indiens tient au ſe- „ cret de leur aſyle. --- Je le ſais ; mais „ répondez-leur qu'il ne ſera jamais trahi „ par moi. --- Comment répondrois-je de „ vous ? dit le ſolitaire. A votre âge on „ ne répond pas de ſoi-même. C'eſt à vous „ de gagner l'eſtime du cacique, & d'ob- „ tenir, avec le tems, qu'il daigne ſe „ fier à vous. --- Et lui avez-vous dit qui „ je ſuis, demanda Gonſalve ? --- Oui „ ſans doute. --- Je ſuis perdu. --- Non, „ vous ne l'êtes pas. Je vais vous mener „ devant lui. „

« Jeune homme, lui dit le cacique en „ le voyant, adores-tu le Dieu qu'adore „ Las-Caſas ? --- Oui, répond Davila. -- „ Crois-tu que nous ſoyions enfans de ce „ Dieu, comme toi ? -- Je le crois. -- Nous „ ſommes donc freres ? Pourquoi venir

„ tremper tes mains dans notre ſang ? —
„ J'obéiſſois. — A qui ? — Vous le ſavez
„ aſſez. — Oui, je ſais que tu es né du
„ plus méchant des hommes, & du plus
„ cruel envers nous. Mais Las-Caſas me
„ dit que ſon Dieu & le mien m'ordonne
„ de te pardonner. Je te pardonne. Viens,
„ embraſſe ton ami. „ Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du cacique. « Que fais-tu ? lui dit le ſauvage.
„ Ne ſommes-nous pas freres ? N'es-tu
„ pas mon égal ? „ Il dit ; & lui tendant la main, il le délivra de ſes chaînes. Barthelemi, témoin de ce ſpectacle, avoit le cœur ſaiſi de joie & d'attendriſſement. « Davila, dit-il au jeune homme, voilà,
„ voilà de vrais chrétiens ! „





CHAPITRE XV.

GONSALVE fut, dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa patrie, & comme au sein de sa famille. On le gardoit, mais sans contrainte; & la seule liberté qu'il n'eût pas, étoit celle de s'échapper. Las-Casas le voyoit sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse & simple de ce peuple sauvage; mais le jeune homme ne l'écoutoit qu'en poussant de profonds soupirs. « Me voilà, disoit-il, » instruit par le malheur, par vos leçons, » par leur exemple; qu'ils daignent se » fier à moi, & me mettre en état de » détromper mon pere, de le fléchir, de » lui apprendre à les connoître, à les » aimer. Ils m'ont déjà laissé la vie; je leur » devrai la liberté. Ces bienfaits toucheront un pere. Il cedera aux larmes de » son fils. „

A cet âge on ne sait pas feindre avec tant

tant d'art & de noirceur ; & Las-Casas ne doutoit pas que Gonsalve ne fût sincere ; mais il le connoissoit trop foible, pour oser compter sur sa foi. « Vous êtes sans » doute à présent bien déterminé, lui » dit-il, à ne pas trahir ce bon peuple ; » mais je prévois tout l'ascendant d'un » pere ; & je ne répondrai jamais qu'il ne » vienne à bout de surprendre ou d'arra- » cher votre secret. Ce que je vous dis là, » je l'ai dit de même au cacique. C'est lui » que le péril regarde ; c'est à lui de se » consulter.

» Je laisse, dit-il à Capana, ton captif » dans l'affliction. Il soupire ardemment » pour la liberté. Je t'ai fait voir tout le » danger de le renvoyer à son pere ; mais » je ne dois pas te dissimuler l'avantage » de ce bienfait. Il peut arriver que son » pere vous découvre ; & alors vous au- » riez pour appui ce jeune homme, à qui » ta clémence auroit fait un devoir sacré » de ne t'abandonner jamais. L'amour pa- » ternel a des droits sur les tyrans les plus » farouches. C'est le dernier endroit sen-

» ſible par où leur ame s'endurcit. Après
» cela, décide-toi ſur le parti que tu dois
» prendre : j'ignore comme toi quel ſeroit
» le plus ſage, & tu ſais auſſi bien que
» moi quel ſeroit le plus généreux.

» Pour moi, dépourvu des moyens de
» célébrer ici nos auguſtes myſteres, d'y
» établir le ſacerdoce, & d'y perpétuer
» le culte des autels, je vais vous cher-
» cher des paſteurs, & peut-être vous
» aſſurer un repos plus tranquille. Adieu.
» Je demande au ciel, & j'eſpere de
» vous revoir, avant de deſcendre au
» tombeau. „

La déſolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Caſas l'abandonnoit. Il alla ſe jeter aux pieds du cacique. « Ah! lui dit-il, pourquoi te
» défier d'un malheureux qui te doit tout?
» La nature m'a fait un cœur ſenſible
» comme à toi; mais eût-elle mis à la place
» le cœur du tigre que tu adorois, tes ver-
» tus l'auroient attendri. Tu m'as appellé
» ton ami; tu m'as embraſſé comme un
» frere; va, je ne l'oublierai jamais: je

» ne ſuis ingrat ni perfide. Il y va de ta
» vie & du ſalut de tes amis, que ton
» aſyle ſoit inconnu ; il le ſera par mon
» ſilence. J'en atteſte mon Dieu, ce Dieu
» qui eſt devenu le tien. „

« Oui, je te crois ſenſible & bon, dit
» le cacique ; mais tu es foible ; & l'hom-
» me foible eſt toujours à la veille d'être
» méchant. Comment braverois-tu l'au-
» torité d'un pere ? tu n'as pas ſu braver
» la mort. — La mort m'a cauſé de l'ef-
» froi, je l'avoue, dit le jeune homme
» en ſe levant avec fierté ; mais ſi, pour
» éviter la mort, tu m'avois propoſé un
» crime, tu aurois vu lequel des deux
» m'auroit le plus épouvanté. Puiſque je
» n'ai pas ton eſtime, je ne te demande
» plus rien. Je renonce à la liberté ; je
» te diſpenſe même de me laiſſer la vie. „
A ces mots il ſe retira.

Le cacique, qui le ſuivoit des yeux, & qui le voyoit abattu de triſteſſe, ſentit lui-même, comme un poids dont ſon cœur étoit oppreſſé, la dureté de ſon refus. Il fit appeller Las-Caſas. « Emmene avec

» toi ce jeune homme, lui dit-il : ſa dou-
» leur me peſe & me fatigue : la préſence
» d'un malheureux eſt inſupportable pour
» moi. — As-tu bien réfléchi ? lui dit le
» ſolitaire. — Oui, je ſais qu'un mot de
» ſa bouche nous perd, mon peuple &
» moi, nous livre à nos tyrans ; mais la
» pitié l'emporte ſur la crainte : je ne veux
» plus le voir ſouffrir. „

Si l'on a vu des enfans vertueux, aux funérailles de leur pere, d'un pere tendre & bien aimé, c'eſt l'image de la douleur des Indiens, au départ de Las-Caſas. Le cacique & ſon peuple, le viſage abattu, les yeux baiſſés & pleins de larmes, l'accompagnerent en ſilence juſqu'au bord de la forêt. Là, il fallut ſe ſéparer.

Témoin de leurs triſtes adieux, Gonſalve renfermoit ſa joie. Le cacique, ôtant ſon collier, le jeta au cou du jeune homme, l'embraſſa, & lui dit : « Sois tou-
» jours notre ami ; & ſi jamais tu étois
» preſſé par nos tyrans de leur découvrir
» où nous ſommes, regarde ce collier,
» ſouviens-toi de Las-Caſas, & demande

» à ton cœur ſi tu dois nous trahir. „

Les deux Eſpagnols, ſur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, ſe retraçoient les mœurs & le naturel des Sauvages. Vint un moment où Las-Caſas, regardant le jeune Davila : « Vous voyez, » lui dit-il, ſi, comme on le prétend, ils » ſont indignes du nom d'hommes, & s'il » eſt mal-aiſé d'en faire des chrétiens. » L'homme n'eſt indocile que pour ce » qui répugne au ſentiment de la bonté. » Il ne ſe refuſe jamais aux vérités qui le » conſolent, qui le ſoulagent dans ſes » peines, & qui lui font chérir ces deux » préſens du ciel, la vie & la ſociété. Que » ces vérités paſſent ſa foible intelligence, » pourvu qu'elles touchent ſon cœur, il » en ſera perſuadé : il croit tout ce qu'il » aime à croire. Toute la nature à ſes » yeux eſt un myſtere aſſurément ; eh » bien, voit-on qu'en jouiſſant de ſes » bienfaits, il lui reproche l'obſcurité de » ſes moyens ? Il en ſera de même de la » religion : plus elle fera d'heureux, moins » elle trouvera d'incrédules. „

« Mais, reprit Gonſalve, peut-on diſſi-
„ muler ce qu'elle a d'affligeant, ce
„ qu'elle a d'effrayant pour l'homme ? —
„ Elle n'a rien que d'attrayant, d'encou-
„ rageant pour la vertu, de conſolant
„ pour l'innocence, lui répondit le ſoli-
„ taire ; & je n'en veux pas davantage
„ pour la faire adorer par-tout. De bon-
„ nes loix gênent le vice, épouvantent le
„ crime, affligent les méchans ; & l'on
„ aime de bonnes loix, parce qu'il dépend
„ de chacun d'en recueillir les fruits, &
„ d'être heureux par elles. On aimera de
„ même une religion qui, comme ces loix
„ ſalutaires, eſt favorable aux gens de
„ bien, rigoureuſe aux méchans, & in-
„ dulgente aux foibles. Mais, en la pro-
„ feſſant dans cette pureté, on ne peut
„ opprimer perſonne ; on ne s'abreuve
„ point de ſang ; on eſt obligé d'être hu-
„ main, juſte, patient, ſecourable &
„ ſur-tout déſintéreſſé ; de joindre l'exem-
„ ple au précepte, d'inſtruire par ſes
„ bonnes œuvres, & de prouver par ſes
„ vertus. L'orgueil & la cupidité ne peu-

„ vent se forcer à ces ménagemens ; le „ droit du glaive est plus commode ; & „ avec d'odieux prétextes, dont les pas-„ sions s'autorisent, on se permet la vio-„ lence, la rapine & le brigandage jus-„ qu'aux excès les plus crians.....» Le solitaire, à ces mots, s'apperçut que le fils de Davila baissoit les yeux, & que la rougeur de la honte se répandoit sur son visage. «Pardonne, lui dit-il, jeune hom-» me. Je t'afflige. C'est le ciel qui te l'a » donné, ce pere rigoureux. Tout injuste » qu'il est, ne cesse jamais de l'aimer, de » le respecter, de le plaindre. Seulement » ne l'imite pas.»

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent ; Barthelemi & Gonsalve, au moment de se séparer, s'embrassent tendrement. « Adieu. Tu vas revoir ton pere, » dit le solitaire au jeune homme ; sou-» viens-toi du cacique ; daigne penser à » moi. Je n'entendrai point tes paroles ; » mais Dieu sera présent ; & ton cœur lui » a juré d'être fidele aux Indiens.»

Gonſalve retourne à Panama ; & Las-Caſas deſcend le fleuve juſqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, & va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant ſon onde dans le ſein du vaſte Océan.





CHAPITRE XVI.

DOM Pedre Davila pleuroit l'héritier de ſon nom, avec les larmes de l'orgueil, de la rage & du déſeſpoir. En le voyant, il ſe livra à tous les tranſports de la joie. « Le ciel, lui dit-il, ô mon fils! le ciel te „ rend aux vœux d'un pere. Mais tous ces „ braves Caſtillans qui t'accompagnoient, „ que ſont-ils devenus? --- Ils ſont morts, „ répondit Gonſalve. Les Indiens pourſui-„ vis, nous ont enfin réſiſté; & nous avons „ ſuccombé ſous le nombre. Ils me te-„ noient captif; ils ont ſu qui j'étois; & „ leur chef m'a laiſſé la vie, & m'a rendu „ la liberté. O mon pere! ſi vous m'aimez, „ qu'un procédé ſi généreux vous touche „ & vous déſarme. . . . . . . » Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaſte & long carnage qu'il avoit fait des Indiens, ils ſe défendiſſent encore, il ne cherchoit que le moyen

d'achever leur ruine, ſans être ſenſible au bienfait, qui ſeul auroit dû le toucher. « Oui, dit-il, je reconnoîtrai ce qu'ont „ fait pour toi les Sauvages. Dis-moi où „ tu les a laiſſés, & où s'eſt paſſé le com- „ bat. „

« Il ſeroit mal-aiſé de retrouver mes „ traces dans ces déſerts, lui répondit „ Gonſalve; & je me ſuis laiſſé conduire „ ſans ſavoir moi-même où j'allois, d'où „ je venois...... „

« J'entends, reprit le pere, en obſer- „ vant ſon trouble : ils t'ont fait promettre „ ſans doute de ne pas m'indiquer leur „ marche & leur retraite, & tu te crois „ lié par tes ſermens ? „

« Si j'avois promis, je tiendrois parole, „ dit le jeune homme; & je leur dois aſſez „ pour ne pas les trahir. „

« Des nœuds plus ſacrés vous engagent „ à votre Dieu, à votre roi, à votre pa- „ trie, à moi-même, inſiſta le tyran. Vous „ avez vu tomber ſous les coups des Sau- „ vages la moitié des miens; voulez-vous „ qu'ils en exterminent le reſte ? En vous

„ laiſſant la vie, ont-ils briſé leurs arcs ?
„ ont-ils promis de ne plus tremper leurs
„ traits dans ce venin mortel qu'ils ont
„ inventé, les perfides ? Obéiſſez à votre
„ pere; & demain ſoyez prêt à nous ſervir
„ de guide; car je veux marcher ſur leurs
„ pas. „

Gonſalve, réduit au choix, ou de trahir les Sauvages, ou de tromper ſon pere, ou de refuſer d'obéir, prit le parti de la franchiſe, & déclara que de ſa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ſes bienfaicteurs. Davila devint furieux; mais ſon fils, avec modeſtie, ſoutint ſa réſolution; & le reproche & la menace n'ayant pu l'ébranler, ont eu recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choiſi pour ce miniſtere odieux. Il alla trouver le jeune homme. « Davila, lui dit-il d'un ton
„ affectueux & d'un air pénétré, vous ferez
„ mourir votre pere. Il vous aime; j'ai vu
„ couler pour vous ſes larmes paternelles;
„ & vous ne lui êtes rendu que pour l'ac-
„ cabler de douleur. — Ah! répondit le

„ jeune homme, qu'il me demande ma
„ vie, & non pas une trahiſon -- Si c'étoit
„ une trahiſon, ſeroit-ce moi, dit le per-
„ fide, qui vous preſſerois d'obéir ? Le
„ ſort des Indiens me touche autant que
„ vous. Mais, en irritant votre pere, vous
„ les perdez ; & c'eſt ſur eux que ſa colere
„ tombera. Il eſt mortellement bleſſé de
„ votre réſiſtance. Mon fils me mépriſe &
„ me hait, dit-il : plus attaché à ce peu-
„ ple barbare, qu'à ſon prince, qu'à moi
„ & qu'à ſon Dieu lui-même, il ne con-
„ noît plus qu'un devoir, celui de la re-
„ bellion : il n'oſe ſe fier à ma reconnoiſ-
„ ſance ; & il me croit moins généreux
„ qu'un miſérable Indien. Non, Davila,
„ ce n'étoit pas ainſi qu'il falloit ſervir les
„ Sauvages. Touché de leur humanité, &
„ plus ſenſible encore à votre confiance,
„ je ſais que votre pere ſe fût laiſſé fléchir.
„ Mais ſi, par eux, il a perdu l'eſtime &
„ l'amour de ſon fils, peut-il leur pardon-
„ ner jamais ? „

« Non, il n'a rien perdu de ſes droits
„ ſur mon cœur, reprit Gonſalve : mon

„ reſpect, mon amour pour lui ſont les „ mêmes. Qu'il daigne ne me demander „ rien que d'innocent & de juſte, il eſt „ bien sûr d'être obéi. Mais que veut-il de „ moi ? & pourquoi s'obſtiner à me rendre „ ingrat & perfide ? S'il veut pourſuivre „ encore ce peuple malheureux, ce n'eſt „ pas à moi d'éclairer ſes recherches impi- „ toyables ; & s'il conſent à l'épargner, il „ n'a pas beſoin de ſavoir en quels lieux il „ reſpire en paix. Pour prix du ſalut de „ ſon fils, les Sauvages ne lui demandent „ que de vivre éloignés de lui, & inconnus, „ s'il eſt poſſible. L'oubli ſera pour eux le „ plus grand de tous les bienfaits. »

« Vous ne penſez donc pas, lui dit „ Fernand, que, répandus dans les forêts, „ on ne peut les inſtruire ; qu'ils vivent „ ſans culte & ſans loix ?-- Ils ſont chré- „ tiens, dit le jeune homme. Qu'on leur „ laiſſe adorer, dans leur ſimplicité, un „ Dieu qu'ils ſervent mieux que nous.-- Ils „ ſont chrétiens ! Ah ! s'il eſt vrai, reprit „ le fourbe, doutez-vous qu'on n'uſe en- „ vers eux d'indulgence & de ménage-

„ ment ? Repoſez-vous ſur moi du ſoin
„ du ſalut de nos freres. Je les prote-
„ gerai ; je les porterai dans mon ſein.--
„ Hé bien, protégez-les, en obtenant
„ qu'on les oublie. Ils ne demandent rien
„ de plus. »

« Ah ! Gonſalve, vous voulez donc être
„ chargé d'un parricide ! Ils ſortiront de
„ leurs forêts ; ils nous dreſſeront des em-
„ bûches ; votre pere, que ſa valeur ex-
„ poſe, y tombera : ce ſera vous qui
„ l'aurez livré en leurs mains. La fleche
„ empoiſonnée qui percera ſon cœur, ce
„ ſera vous qui l'aurez lancée. »

A ces mots, Gonſalve frémit. Mais, ſe rappellant Las-Caſas : « M'auroit-il
„ conſeillé un crime, dit-il en lui-même ?
„ Ah ! Je ſens que la nature eſt d'accord
„ avec lui. Ceſſez de me tenter, reprit-il,
„ en parlant au fourbe. La voix intime de
„ mon cœur s'éleve contre vos reproches,
„ & me parle plus haut que vous. »

Fernand, interdit & confus de l'inutilité de ſon odieuſe entremiſe, dit à Davila que ſon fils étoit tombé dans l'endurciſſe-

ment, qu'il falloit qu'on l'eût perverti; & que tant d'obſtination étoit au-deſſus de ſon âge.

Dès ce moment Gonſalve, odieux à ſon pere, pleuroit nuit & jour ſon malheur.

« Va-t-en, fils indigne de moi, lui dit » ce pere inexorable, après une nouvelle » épreuve; va-t-en. Fuis loin de moi. Je » ne veux plus ſouffrir tes outrages, ni ta » préſence. Malheur à ceux qui, de mon » fils, d'un fils obéiſſant, reſpectueux, » fidele, ont fait un rebelle obſtiné! »

« Ah! mon pere, dit le jeune homme, » en tombant à ſes pieds, tout baigné de » ſes larmes, eſt-il poſſible que le refus » d'être ingrat, perfide & parjure, m'attire » un ſi dur traitement? Qu'exigez-vous » de moi? Quelle haine obſtinée portez-» vous à ces malheureux? Ah! ſi vous » aviez vu leur roi briſer ma chaîne, » m'embraſſer, m'appeller ſon ami, ſon » frere, me demander avec douceur quel » mal ils nous ont fait, & pourquoi l'on

» oublie qu'ils ſont des hommes comme
» nous ; vous-même, oui, vous-même,
„ mon pere, vous me feriez un crime de
„ l'infidélité dont vous me faites une loi.
„ Il m'eſt affreux de vous déplaire ; mais
„ il me ſeroit, je l'avoue, plus affreux
„ de vous obéir. Ne me réduiſez point à
„ ces extrêmités. Ayez pitié d'un fils que
„ votre haine accable, & qui, même en
„ vous irritant, ſe croit digne de votre
„ amour.-- Non, je n'ai plus de fils, & tu
„ n'as plus de pere. Délivre-moi d'un traî-
„ tre que je ne puis ſouffrir. „

Gonſalve, abattu, conſterné, ſortit du palais de ſon pere, & lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour ſon exil. « Les forêts, les cavernes, qui recelent „ ſans doute les lâches qu'il m'a préférés, „ répondit le pere inflexible. »

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès ; & en s'en allant, à travers le vaſte ſilence des bois, il pleuroit ; mais il ſe diſoit à lui-même : « Je déſobéis à mon „ pere, je l'afflige & l'irrite au point qu'il

„ m'éloigne à jamais de lui , & je ne ſens „ dans ma douleur aucune atteinte de „ remords ; au lieu qu'en lui obéiſſant , „ & en pourſuivant les Sauvages, mon „ cœur en étoit dévoré. Il eſt donc des „ devoirs plus ſaints que la ſoumiſſion aux „ volontés d'un pere ? Notre premiere „ qualité , ſans doute , eſt celle d'homme : „ notre premier devoir eſt d'être hu- „ main. »

L'abandon où il étoit réduit, la douleur où il étoit plongé, l'imprudence & la bonne foi de ſon âge, ne lui permirent pas de voir le piege qu'on lui avoit tendu. Les Sauvages qui , dans ce lieu même, l'avoient vu avec Las-Caſas, ne ſe défioient pas de lui : il leur avoua ſon malheur , ſans en diſſimuler la cauſe. « Eh bien , lui dirent-ils , pourquoi , ſi „ tu ne veux que vivre en paix & ſans re- „ proche, ne pas retourner au vallon ? „ Une cabane, une douce compagne, „ notre amitié, ton innocence, ſeront tes „ biens. Suis-nous : le cacique aura ſoin

„ de te faire oublier l'injustice d'un mau-
„ vais pere. „ Il suivit ce conseil funeste. Mais lorsqu'il eut percé l'obscurité des bois, & qu'en revoyant le vallon, son cœur soulagé commençoit à sentir renaître la joie, quels furent son étonnement & sa douleur, de se voir tout-à-coup entouré d'Espagnols qui lui ordonnoient, au nom du vice-roi son pere, de retourner avec eux à Crucès. A la vue des Espagnols, deux Indiens, qu'il avoit pris pour guides, se sauverent dans le vallon, & y répandirent l'alarme. Dès ce moment plus de sûreté pour le cacique & pour son peuple: leur asyle étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, remmené à Crucès, prenoit la terre & le ciel à témoins de son innocence. Il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'isle Espagnole. Il fit demander à son pere qu'il lui fût permis d'y passer, pour lui épargner, disoit-il, le spectacle de sa douleur. Le pere y consentit, soit pour se délivrer d'un témoin dont la vue l'accuseroit

ſans ceſſe, ſoit pour lui laiſſer exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de ſes regrets. « Ah ! dit Gonſalve en » quittant ce rivage, je ne reverrai » plus mon pere. Il m'a ſurpris ; il m'a » rendu parjure & traître aux yeux de » mes amis. Non ! je ne le reverrai » plus. »

Il arrive à l'iſle Eſpagnole ; il demande où eſt Las-Caſas ; il va ſe jeter dans ſon ſein, & lui dit ſon malheur, qu'il appelle ſon crime, avec tous les regrets d'un cœur coupable & conſterné.

« Mon ami, lui dit Las-Caſas, après » l'avoir entendu, vous avez fait une » imprudence ; mais votre cœur eſt inno- » cent. Ce doit être un ſupplice affreux » pour un fils honnête & ſenſible, de » voir les maux que fait ſon pere. Vous » n'en ſerez plus le témoin. Déſormais » rendu à vous-même, c'eſt en Eſpagne » qu'il faut aller vous offrir à votre » patrie ; &, ſi elle a beſoin de votre » ſang, le verſer pour elle ſans crime » contre de juſtes ennemis. Sollicitez vo-

» tre départ ; & attendez ici que le roi
» y conſente. »

Gonſalve, après avoir épanché ſa douleur au ſein du pieux ſolitaire, ſentit ſon courage renaître, & il reſta auprès de ſon ami, en attendant que le monarque lui eût permis de quitter ces bords.





CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Pizarre avoit mis à la voile ; & déjà loin du rivage de l'isthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, sa course étoit pénible & lente ; la disette le menaçoit ; & il fallut bientôt risquer l'abord de ces côtes sauvages (*a*) ; mais il trouva par-tout des hommes aguerris. Dès qu'un village est attaqué, ses voisins accourent en foule, & se présentent au combat. Le feu des armes les disperse ; mais leur courage les rassemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage ; & tous les jours ces malheureux, dans l'espérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Espagnols s'émousse ; leurs bras se lassent d'égorger.

Un vieux cacique, autrefois renommé par sa valeur & sa prudence, mais alors accablé par les travaux & les années, étoit

couché au fond d'un antre, & n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur & d'effroi retentirent jusqu'à lui. Il vit revenir ses deux fils, couverts de sang & de poussiere, & qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent : « C'en est fait, » mon pere, c'en est fait ; nous sommes » perdus.-- Hé quoi! dit le vieillard, en » soulevant sa tête, sont-ils en si grand » nombre, ou sont-ils immortels ? Est-ce » la race de ces géans (*b*) qui, du tems de » nos peres, étoient descendus sur ces » bords?-- Non, lui répond l'un de ses » fils ; ils sont en petit nombre & sem- » blables à nous, à la réserve d'un poil » épais, qui leur couvre à demi la face ; » mais sans doute ce sont des dieux : car » les éclairs les environnent, le tonnerre » part de leurs mains : nos amis, écrasés, » nous ont couverts de leur sang : en » voilà les marques fumantes. »

« Je veux demain les voir de près : » portez-moi, dit le vieux cacique, sur » cette roche escarpée, d'où j'observerai » le combat. »

Les Indiens, dès le point du jour, se rassemblerent dans la plaine. Les Castillans les attendoient. Pizarre en parcouroit les rangs avec un air grave & tranquille; sous lui commandoit Aléon, plus superbe & plus menaçant; Molina étoit à la tête des jeunes Espagnols qu'il avoit amenés. Ses yeux étoient baissés, son visage étoit abattu, non de crainte, mais de pitié: on croyoit entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le signal des Indiens; & à l'instant une nuée de fleches obscurcit l'air sur la tête des Castillans. Mais de ces fleches égarées, presque aucune, en tombant, ne porta son atteinte. Pizarre se laisse approcher, & fait sur eux un feu terrible, dont tous les coups sont meurtriers: ceux du canon font des vuides affreux dans la masse profonde des bataillons sauvages. Trois fois elle en est ébranlée; mais la présence du vieux cacique soutient le courage des siens. Ils s'affermissent, ils s'avancent, & se déployant sur les ailes, ils vont

envelopper le petit nombre des Castillans. Pizarre fond sur eux avec son escadron rapide ; & ces flots épais d'Indiens sont entr'ouverts & dissipés. Leur fuite ne présente plus que le pitoyable spectacle d'un massacre d'hommes épars, qui, désarmés & supplians, tendent la gorge au coup mortel. Les bois & les montagnes servirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce désastre d'un œil pensif & morne. Il a vu le plus jeune de ses fils brisé comme un roseau par la foudre des Castillans. Son cœur paternel en a été meurtri ; mais l'impression de ce malheur domestique est effacée par le sentiment plus profond de la calamité publique. Il fait rassembler autour de lui ses Indiens, & il leur dit : « Enfans du tigre & du » lion, il faut avouer que ces brigands » nous surpassent dans l'art de nuire. Ce » feu meurtrier, ces tonnerres, ces ani- » maux rapides qui combattent sous » l'homme, tout cela est prodigieux.

» Mais

» Mais revenez de l'étonnement que vous
» caufent ces nouveautés. L'avantage du
» lieu & du nombre eft à vous ; profitez-
» en. Qui vous preffe d'aller vous jeter
» en foule au-devant de vos ennemis ?
» Pourquoi leur difputer la plaine ? Eft-
» elle couverte de moiffons ? Ne voyez-
» vous pas la famine, avec fes dents
» aiguës & fes ongles tranchans, qui fe
» traîne vers eux ? Elle va les faifir,
» fucer tout le fang de leurs veines, &
» les laiffer étendus fur le fable, exténués
» & défaillans. Tenez-vous en défenfe,
» mais dans l'étroit vallon qui ferpente
» entre ces collines. Là, s'ils viennent
» vous attaquer, nous verrons quel ufage
» ils feront de ces foudres, & de ces ani-
» maux qui combattent pour eux. »

Le fage confeil du vieillard fut exécuté la nuit même ; & quand le jour vint éclairer ces bords, les Efpagnols, épouvantés du filence & de la folitude qui régnoient au loin dans la plaine, n'y trouverent plus d'ennemis que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il réſolut de les pourſuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avoit poſtés par intervalle, & en petit nombre. « Vous êtes aſſurés, dit-il, d'échapper à » vos ennemis; & les fatiguer, c'eſt les » vaincre. Protégés contre leurs tonnerres » par les angles de ces collines, vous les » attendrez au détour. Là, je vous de- » mande, non pas de tenir ferme devant » eux, mais de lancer de près votre pre- » miere fleche, & de fuir juſqu'au poſte » qui vous ſuccede & qui les attend au » détour. Je me tiendrai au dernier défilé; » & vous vous rallierez à moi. » Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Caſtillans ſe montre au premier détroit du vallon, il part une volée de fleches; & l'arc à peine eſt dé-tendu, les Indiens ſont diſſipés. On les pourſuit; & on rencontre une nouvelle troupe, qui ſe diſſipe encore, après avoir lancé ſes traits.

Pizarre, frémiſſant de voir que l'en-

nemi & la victoire lui échappent à chaque inſtant, part avec la rapidité de l'éclair, & commande à ſon eſcadron de le ſuivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens dès qu'ils entendent la terre retentir ſous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon ; & l'eſcadron, après une courſe inutile, eſt aſſailli de traits lancés comme par d'inviſibles mains.

Les Caſtillans s'irritent de voir couler leur ſang, moins furieux encore de leurs bleſſures que de celles de leurs courſiers. Celui de Pizarre, à travers ſa criniere épaiſſe & flottante, a ſenti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui eſt reſté dans la plaie, il agite ſes crins ſanglans ; il ſe dreſſe, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, eſt renverſé ſur la pouſſiere. Mais d'un cri menaçant, dont les forêts retentiſſent, il étonne & rend immobile le courſier tremblant à ſa voix. En ſe relevant, il commande à la moitié des ſiens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, ſur la pente des deux collines, & d'en chaſſer

les Indiens. On lui obéit; on les attaque; & soudain ils sont dispersés.

On les poursuivoit; & Pizarre recommandoit sur-tout qu'on en prît un vivant, pour savoir de lui en quel lieu on trouveroit des subsistances; car ces peuples avoient caché leurs moissons, leur unique bien.

Ceux des jeunes Sauvages qui portoient le vieillard, après une assez longue course, hors d'haleine, accablés par ce pesant fardeau, virent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit: « Laissez-moi.
» Sans me sauver, vous vous perdriez
» vous-même. Laissez-moi. Je n'ai plus
» que quelques jours à vivre. Ce n'est pas
» la peine de priver vos enfans de leurs
» peres, & vos femmes de leurs époux.
» Si mon fils demande pourquoi vous
» m'avez abandonné, répondez-lui que
» je l'ai voulu. »

« Tu as raison, lui dirent-ils. Tu fus
» toujours le plus sage des hommes. » A ces mots, l'ayant déposé au pied d'un

arbre, ils l'embrasserent en pleurant, & se sauverent dans les bois.

Les Espagnols arrivent; le vieillard les regarde sans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où est la retraite des Indiens. Il montre les bois. Ils lui demandent où est le toît qu'il habite. Il montre le ciel. Ils lui proposent de le porter dans sa demeure; & d'un coup d'œil fier & moqueur, il fait signe que c'est sur la terre.

Pour l'obliger à rompre ce silence obstiné, d'abord ils employerent les caresses perfides; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin se change en fureur. Ils dressent aux yeux du vieillard tout l'appareil de son supplice. Il y jette un œil de mépris. « Les insen-
„ sés! disoit-il avec un sourire amer &
„ dédaigneux, ils pensent rendre la mort
„ effrayante pour la vieillesse! Ils préten-
„ dent imaginer un plus grand mal que de
„ vieillir! „ Les Castillans, outrés de ses

insultes, l'attacherent à un poteau, & allumerent à l'entour un feu lent, pour le consumer.

Le vieillard, dès qu'il sent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible : son visage, où se peint la fierté d'une ame libre, devient auguste & radieux ; & il commence son chant de mort.

« Quand je vins au monde, dit-il, la „ douleur se saisit de moi ; & je pleu„ rois, car j'étois enfant. J'avois beau „ voir que tout souffroit, que tout mou„ roit autour de moi, j'aurois voulu, „ moi seul, ne pas souffrir ; j'aurois voulu „ ne pas mourir ; & comme un enfant „ que j'étois, je me livrois à l'impatience. „ Je devins homme ; & la douleur me „ dit : Luttons ensemble. Si tu es le plus „ fort, je cederai ; mais si tu te laisses „ abattre, je te déchirerai, je planerai „ sur toi, & je battrai des aîles, comme „ le vautour sur sa proie. S'il est ainsi, „ dis-je à mon tour, il faut lutter ensem„ ble, & nous nous prîmes corps à corps.

„ Il y a ſoixante ans que ce combat dure, „ & je ſuis debout, & je n'ai pas verſé „ une larme. J'ai vu mes amis tomber ſous „ vos coups; & dans mon cœur j'ai „ étouffé la plainte. J'ai vu mon fils écraſé „ à mes yeux; & mes yeux paternels ne „ ſe ſont point mouillés. Que me veut „ encore la douleur? Ne ſait-elle pas qui „ je ſuis? La voilà qui, pour m'ébranler, „ raſſemble enfin toutes ſes forces; & „ moi, je l'inſulte, & je ris de lui voir „ hâter mon trépas, qui me délivre à ja- „ mais d'elle. Viendra-t-elle encore agi- „ ter ma cendre? La cendre des morts „ eſt impalpable à la douleur. Et vous, „ lâches, vous, qu'elle emploie à m'é- „ prouver, vous vivrez; vous ſerez ſa „ proie à votre tour. Vous venez pour „ nous dépouiller; vous vous arracherez „ nos miſérables dépouilles. Vos mains, „ trempées dans le ſang indien, ſe lave- „ ront dans votre ſang; & vos oſſemens „ & les nôtres, confuſément épars dans „ nos champs déſolés, feront la paix,

„ reposeront ensemble, & mêleront leur
„ poussiere, comme des ossemens amis.
„ En attendant, brûlez, déchirez, tour-
„ mentez ce corps que je vous abandon-
„ ne ; dévorez ce que la vieillesse n'en a
„ pas consumé. Voyez-vous ces oiseaux
„ voraces qui planent sur nos têtes ?
„ Vous leur dérobez un repas ; mais vous
„ leur engraissez une autre proie. Ils vous
„ laissent encore aujourd'hui vous repaî-
„ tre ; mais demain ce sera leur tour. „

Ainsi chantoit le vieillard ; & plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ses insultes. Un Espagnol (c'étoit Moralès) ne put soutenir plus long-tems les invectives du Sauvage. Il saisit l'arc qu'on lui avoit laissé, le tendit, & perça le vieillard d'une fleche. L'Indien, qui se sentit mortellement blessé, regarda Moralès d'un œil fier & tranquille : « Ah ! jeune hom-
„ me ! dit-il, jeune homme ! tu perds, par
„ ton impatience, une belle occasion
„ d'apprendre à souffrir ! „ Il expira ; & les Espagnols, consternés, passerent la

nuit dans les bois, ſans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, & au bruit du ſignal que fit donner Pizarre, qu'ils ſe rallierent à lui. Mais on s'apperçut que la vengeance du ciel avoit choiſi ſa victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.



NOTES.

(*a*) L'*Abord de ces côtes sauvages.* On a donné à cette plage le nom de *pueblo quemado*, peuple brûlé.

(*b*) *Est-ce la race de ces géants.* Voyez Garcil. Liv. 9, chap. 9.





CHAPITRE XVIII.

PIZARRE, au milieu de ſes compagnons découragés, marquoit encore de la conſtance, & cachoit, ſous un front ſerein, les noirs chagrins qui lui rongeoient le cœur. Mais, ſe voyant réduits au choix de périr par la faim, ou par les fleches des Sauvages, ils remontent ſur leur navire, &, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante & cultivée, où tout annonce l'induſtrie & la paix : c'eſt la côte de Catamès, pays fertile & abondant, dont le peuple eſt en petit nombre. Les Eſpagnols y deſcendent ; & ce peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hoſpitalité. Mais lui-même, expoſé ſans ceſſe aux ravages de ſes voiſins, il avoue à ſes hôtes que chez lui leur aſyle ſeroit mal aſſuré. « Étrangers, leur dit le cacique, la na-

» ture, qui nous a fait doux & paiſibles,
» nous a donné des voiſins féroces. Dites-
» nous ſi par-tout, de même, les bons ſont
» en proie aux méchans. -- Chez nous, lui
» dit Pizarre, le ciel a réuni la douceur
» avec l'audace, la force avec la bonté.
» --- Retournez donc chez vous, lui dit
» triſtement le cacique ; car les bons,
» parmi nous, ſont foibles & timides, &
» les méchans, forts & hardis. » Pizarre
l'en crut aiſément, & il ſe retira dans une
iſle voiſine (*), où, peu de tems après,
Almagre vint lui porter quelques ſe-
cours.

Mais tout avoit changé ſur l'iſthme. Davila n'avoit pu ſurvivre à la honte & à la douleur d'être abandonné par ſon fils. Il étoit mort dans les angoiſſes du remords & du déſeſpoir. Son ſucceſſeur (**) s'étoit laiſſé perſuader que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour,

(*) L'iſle *del Gallo.*

(**) Pedre de Los-Rios.

& que lui-même il ne s'obſtinoit dans ſa malheureuſe entrepriſe que par un orgueil inſenſé. Il fit donc partir deux vaiſſeaux, ſous la conduite d'un Caſtillan nommé Tafur, pour ramener les mécontens.

A la vue de ces vaiſſeaux, qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre treſſaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

« Je ne ſais, dit-il à Tafur, qui lui
„ déclaroit l'ordre dont il étoit chargé,
„ quel eſt le fourbe qui, pour me nuire,
„ a fait parler mes compagnons; mais,
„ quel qu'il ſoit, il en impoſe. Ces nobles
„ Caſtillans s'attendoient, comme moi,
„ à des périls, à des travaux dignes d'é-
„ prouver leur conſtance. Si l'entrepriſe
„ n'eût demandé que des cœurs lâches &
„ timides, on l'auroit achevée avant
„ nous, & ſans nous. C'eſt parce qu'elle
„ eſt pénible, qu'elle nous eſt réſervée:
„ les dangers en feront la gloire, quand
„ nous les aurons ſurmontés. On a donc
„ fait injure à mes amis, lorſqu'on a dit
„ au vice-roi de l'Iſthme qu'ils vouloient

„ ſe déshonorer. Pour moi, je n'en retiens
„ aucun. De braves gens, tels que je les
„ crois tous, ne demanderont qu'à me
„ ſuivre; & les hommes ſans cœur, s'il
„ y en a parmi nous, ne méritent pas
„ mes regrets. Faites tracer une ligne au
„ milieu de mon vaiſſeau. Vous ſerez à la
„ proue; je ſerai à la pouppe avec tous
„ mes compagnons. Ceux qui voudront
„ ſe ſéparer de moi, n'auront qu'un pas
„ à faire de la gloire à la honte. „

Tafur accepta ce défi; & quels furent l'étonnement & la douleur de Pizarre, lorſqu'il vit preſque tous les ſiens paſſer du côté de Tafur? Indigné, mais ferme & tranquille, il les regardoit d'un œil fixe. L'un d'eux le regarde à ſon tour; & voyant ſur ſon front une noble triſteſſe, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit entraîné: « Caſtil-
„ lans, voyez qui nous abandonnons!
„ Je ne puis m'y réſoudre; & j'aime mieux
„ mourir avec cet homme-là, que de vivre
„ avec des perfides. Adieu. „ A ces mots, il repaſſe du côté de Pizarre, & jure,

en l'embraſſant, de ne le plus quitter. Ce guerrier étoit Aléon. Quelques uns l'imiterent; ce fut le petit nombre; mais leur malheureux chef n'en fut que plus ſenſible à ce dévouement généreux. Il ne lui étoit échappé contre les déſerteurs ni plainte, ni reproche; mais, lorſqu'il vit que douze Caſtillans vouloient bien lui reſter fideles, réſolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, ſon cœur ſoulagé s'attendrit; il les embraſſe; & la reconnoiſſance lui fait verſer des larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. « Tu vois, dit-il à Tafur, que mon „ navire briſé s'entr'ouvre & va périr; „ laiſſe-moi l'un des tiens. „ Tafur lui refuſa durement ſa priere. « Je puis vous „ ramener, dit-il; mais je ne puis rien „ de plus.--- Ainſi, lui dit Pizarre, on „ met de braves gens dans la néceſſité „ du choix, entre leur déshonneur & leur „ perte inévitable! Va, notre choix n'eſt „ pas douteux. Laiſſe-nous ſeulement des „ munitions & des armes. Celui qui t'en-

„ voie aura honte de nous avoir aban-
„ donnés. »

Au moment fatal où Tafur mit à la voile & quitta le rivage, Pizarre fut prêt de tomber dans le plus affreux désespoir. Il se vit presque seul, sur des mers inconnues, & dans un nouvel univers, abandonné de sa patrie, foible jouet des élémens, en butte à des dangers horribles, en proie à ces peuples sauvages, dont il falloit attendre ou la vie, ou la mort. Son ame eut besoin de toutes ses forces pour soutenir la pesanteur du coup dont il étoit frappé. Ses compagnons, qui l'environnoient, gardoient un morne silence; & le héros, pour relever leur courage abattu, rappella tout le sien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils suivoient des yeux les voiles de Tafur; & s'enfonçant avec eux dans l'isle : « Mes amis, félicitons-nous,
„ leur dit-il, d'être délivrés de cette foule
„ d'hommes timides, qui nous auroient
„ mal secondés. La fortune me laisse ceux

„ que j'aurois choiſis. Nous ſommes peu,
„ mais tous déterminés, mais tous unis
„ par l'amitié, la confiance & le malheur.
„ Ne doutez pas qu'il ne nous vienne des
„ compagnons jaloux de notre renommée;
„ car dès ce moment elle vole aux bords
„ d'où nous ſommes partis: les déſerteurs
„ vont l'y répandre. Oui, mes amis, quoi
„ qu'il arrive, treize hommes qui, ſeuls,
„ délaiſſés ſur des bords inconnus, chez
„ des peuples féroces, perſiſtent dans le
„ grand deſſein de les vaincre & de les
„ domter, ſont déjà bien sûrs de leur
„ gloire. Qui nous a raſſemblés? La noble
„ ambition de rendre nos noms immor-
„ tels? Ils le ſont: l'événement même eſt
„ déſormais indifférent. Heureux ou mal-
„ heureux, il ſera vrai du moins que nous
„ aurons donné au monde un exemple
„ encore inoui d'audace & d'intrépidité.
„ Plaignons notre patrie d'avoir produit
„ des lâches; mais félicitons-nous de
„ l'éclat que leur honte va donner à notre
„ valeur. Après tout, que haſardons-
„ nous? La vie? Et cent fois, à vil prix,

„ nous en avons été prodigues. Mais, „ avant de la perdre, il eſt pour nous en- „ core des moyens de la ſignaler. Com- „ mençons par nous procurer un aſyle „ moins expoſé aux ſurpriſes des Indiens. „ Ici nous manquerions de tout. L'iſle de „ la Gorgone eſt déſerte & fertile ; la „ vue en eſt terrible, & l'abord dange- „ reux ; l'Indien n'oſe y pénétrer ; hâtons- „ nous d'y paſſer : c'eſt là le digne aſyle „ de treize hommes abandonnés, & ſépa- „ rés de l'univers. „

L'iſle de la Gorgone eſt digne de ſon nom. Elle eſt l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugiſſent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, preſque ſans relâche, des pluies orageuſes, des grêles meurtrieres, parmi les foudres & les éclairs ; des montagnes couvertes de forêts ténébreuſes, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tiſſu, impénétrable à la clarté ; des vallons fangeux, où ſans ceſſe roulent d'impétueux torrens ; des bords hériſſés de

rochers, où se brisent, en gémissant, les flots émus par les tempêtes ; le bruit des vents dans les forêts, semblable aux hurlemens des loups & au glapissement des tigres ; d'énormes couleuvres qui rampent sous l'herbe humide des marais, & qui de leurs vastes replis embrassent la tige des arbres ; une multitude d'insectes, qu'engendre un air croupissant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie : telle est l'isle de la Gorgone, & tel fut l'asyle où Pizarre vint se refugier avec ses compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aspect de ce noir séjour, & Pizarre en frémit lui-même ; mais il n'avoit point à choisir. Son vaisseau n'eût pas résisté à une course plus longue. En abordant, il déguisa donc, sous l'apparence de la joie, l'horreur dont il étoit saisi.

Son premier soin fut de chercher une colline où la terre ne fût jamais inondée, & qui, voisine de la mer, permît de donner le signal aux vaisseaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline étoit

couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie; & le ſommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit; y éleva des cabanes, environnées d'une enceinte.

« Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la » nature eſt ſauvage, mais féconde. Les » bois y ſont peuplés d'oiſeaux; la mer » y abonde en poiſſons; l'eau douce y » coule des montagnes. Parmi les fruits » que la nature nous préſente, il en eſt » d'aſſez ſavoureux pour tenir lieu de pain. » L'air eſt humide dans les vallons; il l'eſt » moins ſur cette éminence; & des feux » ſans ceſſe allumés vont le purifier en- » core. Sous des toits épais de feuillages, » nous ſerons garantis de la pluie & des » vents. Quant à ces noirs orages, nous » les contemplerons comme un ſpectacle » magnifique; car les horreurs de la na- » ture en augmentent la majeſté. C'eſt » ici qu'elle eſt impoſante. Ce déſordre a » je ne ſais quoi de merveilleux qui » agrandit l'ame, & l'affermit en l'éle- » vant. Oui, mes amis, nous ſortirons

» d'ici avec un ſentiment plus ſublime &
» plus fort de la nature & de nous-mêmes.
» Il manquoit à notre courage d'avoir
» été mis à l'épreuve du choc de ces fiers
» élémens. Du reſte, n'imaginez pas que
» leur guerre ſoit ſans relâche : nous au-
» rons des jours plus ſereins ; & pendant
» le ſilence des vents & des tempêtes, le
» ſoin de notre ſubſiſtance ſera moins
» pour nous un travail, qu'un exercice
» intéreſſant.»

Ce fut ainſi que, d'un ſéjour affreux, Pizarre fit à ſes compagnons une peinture conſolante. L'imagination empoiſonne les biens les plus doux de la vie, & adoucit les plus grands maux.

Les Caſtillans eurent bientôt conſtruit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils ſe donnoient, non loin du bord, l'utile amuſement d'une pêche abondante. La chaſſe ne l'étoit pas moins : car, avant que les animaux d'un naturel doux & timide, aient appris à connoître l'homme, ils ſemblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans

ſes pieges, & vont au-devant de ſes coups. Ce n'eſt qu'après avoir éprouvé mille fois ſa malice & ſa perfidie, qu'épouvantés de ſon approche, ils s'inſtruiſent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulerent, ſans que Pizarre & ſes compagnons viſſent paroître aucun vaiſſeau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, ſe fatiguoient à parcourir la ſolitude immenſe d'une mer ſans rivages. Tous les jours l'eſpérance renaiſſoit & mouroit dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre ſeul les relevoit, les animoit à la conſtance. « Donnons à nos amis le » tems de pourvoir à tout, diſoit-il. Je » crains moins leur lenteur que leur im- » patience. Le vaiſſeau que j'attends ſeroit » trop tôt parti, s'il ne m'apportoit que » des hommes levés à la hâte & ſans » choix. S'il eſt chargé de braves gens, il » mérite bien qu'on l'attende. »

Il étoit loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inſpiroit. La rigueur du climat de l'iſle, ſon influence inévitable ſur la

ſanté de ſes amis, la ruine de ſon vaiſſeau, que la vague battoit ſans ceſſe, & qu'elle achevoit de briſer, l'incertitude & la foibleſſe du ſecours qu'il pouvoit attendre, ſon état préſent, l'avenir pour lui plus effrayant encore, tout cela formoit dans ſon ame un noir tourbillon de penſées, où quelques lueurs d'eſpérance ſe laiſſoient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, ſe laſſoient de ſouffrir. L'air humide qu'ils reſpiroient, & dont ils étoient pénétrés, dépoſoit dans leur ſein le germe d'une langueur contagieuſe; & leur courage, avec leur force, diminuoit tous les jours. « Nous ne te demandons, diſoient-ils à » Pizarre, qu'un climat plus doux & plus » ſain. Fais-nous reſpirer; ſauve-nous de » cette maligne influence; allons cher- » cher des hommes qu'on puiſſe fléchir, » ou combattre; oppoſe-nous des enne- » mis ſur qui du moins, en expirant, nous » puiſſions venger notre mort. »

Pizarre cede à leurs inſtances; & des débris de leur navire, il leur fait conſtruire

une barque, pour regagner le continent. Mais, lorſqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, appercevoir dans le lointain les voiles d'un vaiſſeau. Il pouſſe un cri de ſurpriſe & de joie; & tous les yeux ſe tournent vers le nord. Ce n'eſt d'abord qu'une foible apparence : on craint de ſe tromper; on doute ſi ce qu'on a pris pour la voile, n'eſt pas un nuage léger; on obſerve long-tems encore; & peu à peu l'eſpérance, en croiſſant, affoiblit la crainte, comme la lumiere naiſſante pénetre l'ombre, & la diſſipe au crépuſcule du matin. Toute incertitude enfin ceſſe : on diſtingue la voile, on reconnoît le pavillon; & ce rivage, qui n'avoit juſqu'alors répété que des plaintes & des gémiſſemens, retentit de cris d'allégreſſe. Mais le vaiſſeau, en abordant, étouffe bientôt ces tranſports. Les matelots qui le conduiſent, ſont l'unique ſecours qu'on envoie à Pizarre; &, ce qui l'afflige encore plus, lui-même on le rappelle, on l'oblige à partir. Il en eſt outré de dou-

leur,

leur. « Hé quoi ! dit-il, on nous envie » jusqu'au triste honneur de mourir sur » ces bords ! » Et puis, rappellant son courage : « Nous y reviendrons, reprit-il ; « & je ne veux m'en éloigner qu'après » avoir marqué moi-même le rivage où » nous descendrons. » Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laisser un monument de sa gloire. Il écrivit sur un rocher, au bas duquel les flots se brisent : « *Ici treize hommes* (& ils étoient nommés) *abandonnés de la nature entiere,* » *ont éprouvé qu'il n'est point de maux* » *que le courage ne surmonte. Que celui* » *qui veut tout oser, apprenne donc à tout* » *souffrir.* »

Alors, montant sur le navire qu'on leur amenoit, ils s'avancent jusqu'au rivage de Tumbès.





CHAPITRE XIX.

LA, tout ce qui s'offre à leurs yeux, annonce un peuple induſtrieux & riche. Pizarre fait dire à ce peuple qu'il recherche ſon amitié; & bientôt il le voit en foule ſe raſſembler ſur le rivage. Il voit ſon navire entouré de radeaux (*) chargés de préſens : ce ſont des grains, des fruits & des breuvages, dont les vaſes d'or ſont remplis. Senſible à la bonté, à la magnificence de ce peuple doux & paiſible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes; mais ſes compagnons s'applaudiſſent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens, ſans défiance comme ſans artifice, ſollicitoient les Caſtillans à deſcendre ſur le rivage. Pizarre le permit, mais ſeulement à deux des ſiens, à Candie & à Molina. A peine ſont-ils deſcendus,

---

(*) Ces radeaux s'appelloient des *balzes*.

Ch. 19.



Daigne agreer cette douce compagne elle est sensible elle t'aimera.

qu'une foule empreſſée & careſſante les environne. Le cacique lui-même les conduit dans ſa ville, les introduit dans ſon palais, & leur fait parcourir les demeures tranquilles de ſes citoyens fortunés. Ces hommes ſimples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis ; & avec l'ingénuité, la ſécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richeſſes qu'ils auroient dû enſevelir.

« Quoi de plus touchant, diſoit Molina, que l'innocence de ce peuple ? » -- Il eſt vrai qu'il eſt ſimple, & facile à » civiliſer, diſoit Candie ; » & cependant, le crayon à la main, au milieu des Sauvages, il levoit le plan de la ville & des murs qui l'environnoient. Les Indiens, enchantés de l'art ingénieux avec lequel ſa main traçoit comme l'ombre de leurs murailles, ne ſe laſſoient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. Ils étoient loin de ſoupçonner que ce fût une perfidie. « Que faites-vous ? lui demande » Alonzo. -- J'examine, répond Candie, » par où l'on peut les attaquer. -- Les

» attaquer ? Quoi ! dans le moment même
» qu'ils vous comblent de biens, qu'ils se
» livrent à vous sans crainte, & sur la foi
» de l'hospitalité, vous méditez le noir
» projet de les surprendre dans leurs murs ?
» Etes-vous assez lâche ? ..... -- Et vous,
» reprit Candie, êtes-vous assez insensé
» pour croire qu'on passe les mers, &
» qu'on vienne d'un monde à l'autre pour
» s'attendrir, comme des enfans, sur l'im-
» bécillité d'un peuple de Sauvages ? On
» feroit de belles conquêtes avec vos
» timides vertus.-- Peut-être, dit Alonzo.
» Mais est-ce bien Pizarre qui fait lever
» le plan de ces murs ?-- C'est lui-même.
» -- J'en doute encore. -- Vous m'insultez.
» -- Je l'estime trop pour vous croire. »
Et à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache des mains de Candie le dessein qu'il avoit tracé.

Tout-à-coup, se lançant l'un à l'autre un regard de colere, ils écartent la foule; & l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les Sauvages, persuadés que ce combat n'étoit qu'un

jeu, applaudiſſoient d'abord, avec les regards de la joie & les ſignes naïfs de l'admiration, à l'adreſſe dont l'un & l'autre paroient les coups les plus rapides. Mais, lorſqu'ils virent le ſang couler, ils jeterent des cris perçans de douleur & d'effroi ; & leur roi, ſe précipitant lui-même entre les deux épées, s'écrie : Ar-» rête ! arrête ! C'eſt mon hôte, c'eſt mon » ami ; c'eſt le ſang de ton frere que tu » fais couler. » On s'empreſſe, on les retient, on les déſarme, on les mene ſur le vaiſſeau.

Pizarre, inſtruit de leur querelle, les reprit tous les deux ; mais quelque égalité qu'il affectât dans ſes reproches, Alonzo crut s'appercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de ſon ame. Il ſe rappella les conſeils du vertueux Barthelemi ; il ſe retraça le ſupplice du vieillard indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuſte & meurtriere qu'on avoit livrée à ces peuples, l'avidité impatiente de ſes compagnons à la vue de l'or. Enfin l'exemple du paſſé ne lui

fit voir dans l'avenir que le meurtre & que le ravage ; & dès-lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Comme il étoit chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit le plus souvent d'aller pourvoir aux besoins du navire. Un jour qu'il étoit descendu, il fut accueilli par ce peuple avec une amitié si naïve & si tendre, qu'il ne put retenir ses pleurs. « Dans quelques mois peut-être, » disoit-il en lui-même, les fertiles bords » de ce fleuve, ces champs couverts de » moissons, ces vallons peuplés de trou- » peaux, seront tous ravagés ; les mains » qui les cultivent seront chargées de » chaînes ; & de ces Indiens si doux & si » paisibles, des milliers seront égorgés, » & le reste, réduit au plus dur esclavage, » périra misérablement dans les travaux » des mines d'or. Peuple innocent & » malheureux ! non, je ne puis t'aban- » donner ; je me sens attaché à toi comme » par un charme invincible. Je ne trahis » point ma patrie, en me déclarant l'en- » nemi des brigands qui la déshonorent,

» & en cherchant moi-même à lui gagner » les cœurs. » Telle fut sa résolution; & il écrivit à Pizarre : « J'aime les Indiens ; je » reste parmi eux, parce qu'ils sont bons » & justes. Adieu. Vous trouverez en moi » un médiateur, un ami, si vous respectez » avec eux les droits de la nature ; un en- » nemi, si, par la force, le brigandage » & la rapine, vous violez ces droits » sacrés. »

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit presser de revenir. On le trouva au milieu des Sauvages, éclairant leur raison, & jouissant de leurs caresses. « Racontez à » Pizarre ce que vous avez vu, dit-il à » ceux qui venoient le chercher ; & que » mon exemple lui apprenne que le plus » sûr moyen de captiver ces peuples, c'est » d'être juste & bienfaisant. »

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laisser ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avoit jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un peuple natu-

rellement ſimple & doux, il jouiſſoit du calme des paſſions; il reſpiroit l'air pur de l'innocence; il prenoit plaiſir à l'entendre célébrer les vertus des incas, enfans du Soleil, & mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuſe révolution qui s'étoit faite dans ſes mœurs, lorſque, par la raiſon, plus que par la force des armes, les incas l'avoient obligé de ſuivre leur culte & leurs loix. Alonzo, à ſon tour, leur donnoit une idée de nos mœurs & de nos uſages, des progrès de nos connoiſſances, & des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à ſe ſéparer de ſes amis, & à demeurer ſur ces bords. « Ceux avec » qui je ſuis venu, lui répondit Alonzo, » m'ont dit : Allons faire du bien aux » habitans du nouveau monde; auſſitôt » je les ai ſuivis. J'ai vu qu'ils ne penſoient » qu'à vous faire du mal; & je les ai abandonnés. » Il lui raconta le ſujet de ſa querelle avec Candie. L'Indien en fut pénétré de reconnoiſſance pour lui. Il le

regardoit avec une admiration douce & tendre ; & il disoit tout bas : « Il en est „ digne ; il en est plus digne que moi. » L'heure du sommeil approchoit ; le cacique prit congé d'Alonzo ; mais, en s'en allant, il retournoit vers lui les yeux, & levoit les mains vers le ciel.

Le lendemain, il vient le trouver dès l'aurore. « Éveille-toi, roi de Tumbès, „ lui dit-il, en lui présentant son diadême „ & ses armes ; éveille-toi ; reçois de ma „ main la couronne. J'y ai bien pensé : je „ te la dois. J'ai ton courage & ta bonté, „ mais je n'ai pas tes lumieres. Prends ma „ place ; regne sur nous. Je serai ton pre-„ mier sujet. L'inca l'approuvera lui-„ même. „ Alonzo, confondu de voir dans un Sauvage cet exemple inoui de modestie & de magnanimité, sentit ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur & la simplicité se touchent, & qu'il est rare qu'un cœur droit ne soit pas un cœur élevé. Il rendit graces au cacique, & lui dit : « Tu es juste & bon ; tu dois

„ être aimé de ton peuple. Laiſſons-lui
„ ſon roi. D'autres ſoins doivent occu-
„ per ton ami. „

Bientôt après, il vit venir les plus heureuſes meres, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, & qui, les menant par la main, les lui préſentoient à l'envi. « Daigne agréer, lui
„ diſoient-elles, cette jeune & douce com-
„ pagne. Elle excelle à filer la laine ; elle
„ en fait les plus beaux tiſſus. Elle eſt
„ ſenſible ; elle t'aimera. Tous les matins,
„ à ſon réveil, elle ſoupire après un époux ;
„ & du moment qu'elle t'a vu, tu es l'é-
„ poux que ſon cœur deſire. Tous mes
„ enfans ont été beaux ; les ſiens le ſeront
„ encore plus : car tu ſeras leur pere ; &
„ jamais nos campagnes n'ont rien vu de
„ ſi beau que toi. „

Molina ſe fût livré ſans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence & de l'amour. Mais, ſe donner une compagne, c'étoit lui-même s'engager ; & ſes deſſeins demandoient un cœur libre.

Il avoit appris du cacique qu'au-delà des montagnes, deux incas, deux fils du Soleil, ſe partageoient un vaſte empire ; & dès-lors il avoit formé la réſolution de ſe rendre à leur cour. « L'inca roi de „ Cuſco, lui diſoit le cacique, eſt ſu„ perbe, inflexible ; il ſe fait redouter. „ Celui de Quito, bien plus doux, ſe „ fait adorer de ſes peuples. Je ſuis du „ nombre des caciques que ſon pere a „ mis ſous ſes loix. „ Alonzo, pour ſe rendre à la cour de Quito, demanda deux fideles guides. Le cacique auroit bien voulu le retenir encore. « Quoi ! „ ſi-tôt, tu veux nous quitter? lui diſoit-il. „ Et dans quel lieu ſeras-tu plus aimé, „ plus révéré que parmi nous ? — Je vais „ pourvoir à ton ſalut, lui répondit „ Alonzo, & engager l'inca à prendre „ avec moi ta défenſe : car vos ennemis „ vont dans peu revenir ſur ces bords. „ Mais ne t'allarme point. Je viendrai „ moi-même, à la tête des Indiens, te ſe„ courir. „ Ce zele attendrit le cacique ;

& les larmes de l'amitié accompagnerent ſes adieux. Lui-même il choiſit les deux guides que ſon ami lui demandoit ; & avec eux, Alonzo, traverſant les vallées, ſuivit la rive du Dolé, qui prend ſa ſource vers le nord.





CHAPITRE XX.

Après une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, & alloient paſſer un torrent qui ſe jette dans l'Emeraude; lorſqu'Alonzo vit ſes deux guides, interdits & troublés, ſe parler l'un à l'autre, avec des mouvemens d'effroi. Il leur en demande la cauſe. « Regarde, lui „ dit l'un d'eux, au ſommet de la mon„ tagne. Vois-tu ce point noir dans le „ ciel ? Il va groſſir, & former un affreux „ orage. „ En effet, peu d'inſtans après, ce point nébuleux s'étendit; & le ſommet de la montagne fut couvert d'un nuage ſombre.

Les Sauvages ſe hâtent de paſſer le torrent. L'un d'eux le traverſe à la nage, & attache au bord oppoſé un long tiſſu de liane (*a*), auquel Alonzo ſuſpendu dans une corbeille d'oſier, paſſe rapidement; l'autre Indien le ſuit; & dans le

même instant, un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflemens. Une épaisse nuit enveloppe le ciel, & le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent, & semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse & qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre & des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; & de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux, épouvantés, s'élançoient des bois dans la plaine; & à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissans voyoient passer à côté d'eux, le lion, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblans qu'eux-mêmes. Dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité; & la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avoit, dans ſa frayeur, gagné la cîme d'une roche. Un torrent, qui ſe précipite en bondiſſant, la déracine & l'entraîne; & le Sauvage, qui l'embraſſe, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé ſon ſalut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le ſommet touche à la nue, deſcend ſur l'arbre, & le conſume avec le malheureux qui s'y étoit ſauvé.

Cependant Molina s'épuiſoit à lutter contre la violence des eaux: il graviſſoit dans les ténebres, ſaiſiſſant tour-à-tour les branches, les racines des bois qu'il rencontroit, ſans ſonger à ſes guides, ſans autre ſentiment que le ſoin de ſa propre vie: car il eſt des momens d'effroi, où toute compaſſion ceſſe, où l'homme, abſorbé en lui-même, n'eſt plus ſenſible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche eſcarpée; &, à la lueur des éclairs, il voit une caverne ténébreuſe & profonde, dont l'horreur l'auroit glacé

dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; & là, rendant graces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaise; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrens, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour; & Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes, le frappe, au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpens (*), dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; & entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvemens, ce bruit, qu'Alonzo reconnoît. Il sait que le venin de ces serpens est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, & dans toutes les veines, un feu qui dévore & consume, au milieu des

(*) Les serpens à sonnettes.

douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en eſt atteint. Il les entend ; il croit les voir rampans autour de lui, ou pendus ſur ſa tête, ou roulés ſur eux-mêmes, & prêts à s'élancer ſur lui. Son courage épuiſé ſuccombe ; ſon ſang ſe glace de frayeur ; à peine il oſe reſpirer. S'il veut ſe traîner hors de l'antre, ſous ſes mains, ſous ſes pas, il tremble de preſſer un de ces dangereux reptiles. Tranſi, friſſonnant, immobile, environné de mille morts, il paſſe la plus longue nuit dans une pénible agonie, deſirant, frémiſſant de revoir la lumiere, ſe reprochant la crainte qui le tient enchaîné, & faiſant ſur lui-même d'inutiles efforts pour ſurmonter cette foibleſſe.

Le jour, qui vint l'éclairer, juſtifia ſa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avoit preſſenti ; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir, ou s'échapper. Il ramaſſe péniblement le peu de forces qui lui reſtent ; il ſe ſouleve avec lenteur, ſe courbe, &, les mains appuyées ſur ſes genoux tremblans, il ſort de la caverne,

auſſi défait, auſſi pâle qu'un ſpectre qui ſortiroit de ſon tombeau. Le même orage qui l'avoit jeté dans le péril, l'en préſerva: car les ſerpens en avoient eu autant de frayeur que lui-même; & c'eſt l'inſtinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de ceſſer d'être malfaiſans.

Un jour ſerein conſoloit la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offroit partout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient juſqu'aux nues, étoient courbées vers la terre; d'autres ſembloient ſe hériſſer encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vu s'arrondir ſous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cedre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs briſés & de leurs branches fracaſſées. Des dents de rochers détachées, marquoient la trace des torrens; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant

d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été ſubmergés & revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laiſſoient les bois & les campagnes ſe ranimer aux rayons du jour naiſſant. Le ciel ſembloit avoir fait la paix avec la terre, & lui ſourire en ſigne de faveur & d'amour. Tout ce qui reſpiroit encore, reçommençoit à jouir de la vie; les oiſeaux, les bêtes ſauvages avoient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux eſt un don que la nature leur a fait, & qu'elle a refuſé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte & par la douleur, ſentit un mouvement de joie. Mais, en ceſſant de craindre pour lui-même, il trembla pour ſes compagnons. Sa voix à grands cris les appelle; ſes yeux les cherchent vainement; il ne les revoit plus; & les échos ſeuls lui répondent. « Hélas! s'écria-t-il, » mes guides, mes amis, c'en eſt donc » fait? Ils ont péri ſans doute. Et moi, » que vais-je devenir? » Le jeune hom-

me, à ces mots, ſe croyant pourſuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avoient pris, & dont il ſentoit le beſoin, par l'épuiſement de ſes forces. La nature y pourvut; les mangles, les bananes, l'oca furent ſes alimens (*b*).

Auſſi loin que ſa vue pouvoit s'étendre, il cherchoit des lieux habités; il n'en voyoit aucun indice; ſon courage étoit épuiſé. Enfin il découvre un ſentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'eſpérance & la joie ſe raniment en lui; l'obſcurité de cette route, où des rochers, ſuſpendus ſur ſa tête, laiſſent à peine un étroit paſſage à la lumiere, ne lui inſpire aucune horreur. L'inſtinct, qui ſembloit l'attirer vers un lieu où il eſpéroit de trouver ſes ſemblables, précipitoit ſes pas, & le rendoit inſenſible à la fatigue & au danger. Il ſort enfin de ce ſentier profond, & il découvre une campagne, ſemée çà & là de cabanes & de troupeaux. Il reſpire;

& tendant les mains au ciel, il lui rend graces.

A peine a-t-il paru, que des Sauvages l'environnent avec des cris & des transports, qu'il prend pour des ſignes de joie. Il s'approche, & leur tend les bras. Il ne voit pas ſur leurs viſages la ſimple & naïve douceur des peuples de Tumbès: leur ſourire même eſt cruel; leur regard lui paroît moins curieux qu'avide; & leur accueil, tout careſſant qu'il eſt, a je ne ſais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. « Indiens, leur dit-il, je ſuis un » étranger, mais un étranger qui vous » aime. Ayez pitié de l'abandon où je » me vois réduit. » Comme il diſoit ces mots, il ſe voit chargé de liens; les cris d'allégreſſe redoublent; & il eſt conduit au hameau. Les femmes ſortent des cabanes, tenant par la main leurs enfans. Elles entourent le poteau où Molina eſt attaché; & on le laiſſe au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il étoit tombé chez un peuple d'anthropophages. En lui liant les

mains, on l'avoit dépouillé; trifte préfage de fon fort! Il entendoit les Sauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête; & les chanfons des femmes, qui fe réjouiffoient & qui danfoient autour de lui, ne lui déguifoient pas ce qui alloit fe paffer. « Enfans, di-
„ foient-elles, chantez : vos peres font
„ tombés fur une bonne proie. Chantez;
„ vous ferez du feftin. „

Tandis qu'elles s'applaudiffoient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardoit de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort fur elle-même; il raffembla le peu de forces que lui laiffoit la peur dont il étoit faifi; & s'adreffant à ces femmes fauvages : « Lorfque vos enfans, leur
„ dit-il, font fufpendus à vos mamelles,
„ & que leur pere les careffe & vous
„ fourit avec amour, combien ne feroit
„ pas cruel celui qui viendroit, dans vos
„ bras, déchirer le fils & le pere, comme
„ vous m'allez déchirer? La nature vous
„ a donné des ennemis dans les bêtes fau-

„ vages; vous pouvez leur livrer la guerre,
„ & vous abreuver de leur ſang. Mais
„ moi, je ſuis un homme innocent & pai-
„ ſible, qui ne vous ai fait aucun mal.
„ Une femme ſemblable à vous m'a porté
„ dans ſes flancs, & m'a nourri de ſon
„ lait. Si elle étoit ici, vous la verriez,
„ tremblante, vous conjurer, par vos
„ entrailles, d'épargner ſon malheureux
„ fils. Réſiſteriez-vous à ſes pleurs, &
„ laiſſeriez-vous égorger un fils dans les
„ bras de ſa mere? La vie eſt pour moi
„ peu de choſe; mais ce qui me touche
„ bien plus, c'eſt le péril qui vous me-
„ nace, & le ſoin de votre défenſe contre
„ une puiſſance terrible, qui va venir
„ vous attaquer. Je le ſavois; j'allois,
„ pour vous, implorer à Quito le ſecours
„ des incas. Pour vous, je me ſuis expoſé,
„ dans ce pénible & long voyage, au
„ danger d'être pris, d'être déchiré par
„ vos mains. Femmes indiennes, croyez
„ que je ſuis votre ami, celui de vos en-
„ fans, celui même de vos époux. Vou-

„ lez-vous dévorer la chair de votre ami,
„ boire le ſang de votre frere ? „

Ces femmes étonnées le contemploient en l'écoutant ; & par degrés leur cœur farouche étoit ému, & s'amolliſſoit à ſa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout-puiſſans, lorſqu'ils ſe trouvent réunis : c'eſt la jeuneſſe & la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, ſa pâleur s'étoit diſſipée ; les roſes de ſes levres & de ſon teint avoient repris tout leur éclat ; ſes beaux yeux noirs ne jetoient point ces traits de feu dont ils auroient brillé, ou dans l'amour, ou dans la joie : ils étoient languiſſans ; & ils n'en étoient que plus tendres. Les ondes de ſes longs cheveux, flottantes ſur l'ivoire de ſes bras enchaînés, en relevoient la blancheur éclatante ; & ſa taille, dont l'élégance, la nobleſſe, la majeſté, formoient un accord raviſſant, ne laiſſoit rien imaginer au-deſſus d'un ſi beau modele. Dans la cour d'Eſpagne, au milieu de la plus brillante jeuneſſe, Molina l'au-

roit

roit effacée. Combien plus rare & plus frappant devoit être, chez des Sauvages, le prodige de ſa beauté? Ces femmes y furent ſenſibles. La ſurpriſe fit place à l'attendriſſement, l'attendriſſement à l'ivreſſe. Ces enfans qu'elles amenoient pour les abreuver de ſon ſang, elles les prennent dans leurs bras, les élevent à ſa hauteur, & pleurent en voyant qu'il leur ſourit avec tendreſſe, & qu'il leur donne des baiſers.

Dans ce moment les Indiens ſe raſſemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes, qu'ils ſavent éguiſer, ils ſe jetoient ſur la victime, impatiens de lui ouvrir les veines, & d'en voir ruiſſeler le ſang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec des cris perçans, & tendant les mains aux Sauvages: « Arrêtez! épargnez ce » malheureux jeune homme. C'eſt votre » ami, c'eſt votre frere. Il vous aime; il » veut vous défendre d'un ennemi cruel, » qui vient vous attaquer. Il alloit im- » plorer pour vous le ſecours du roi des

» montagnes. Laiſſez-le vivre : il ne vit » que pour nous. » Ces cris, cet étrange langage, étonnerent les Indiens. Mais leur inſtinct féroce les preſſoit. Ils dévoroient des yeux Alonzo, & tâchoient de ſe dégager des bras de leurs compagnes, pour ſe jeter ſur lui. « Non, tigres, non, s'écrie- » rent-elles, vous ne boirez pas ſon ſang, » ou vous boirez auſſi le nôtre ». Ces hommes farouches s'arrêtent. Ils ſe regardent entr'eux, immobiles d'étonnement. « Dans quel délire, diſoient-ils, ce captif » a plongé nos femmes ! Etes-vous inſen- » ſées ? & ne voyez-vous pas que, pour » s'échapper, il vous flatte ? Eloignez- » vous, & nous laiſſez dévorer en paix » notre proie. -- Si vous y touchez, di- » rent-elles, nous jurons toutes, par le » cœur du lion, dont vous êtes nés, de » maſſacrer vos enfans, de les déchirer » à vos yeux, & de les dévorer nous- » mêmes. » A ces mots, les plus furieuſes, ſaiſiſſant leurs enfans par les cheveux, & d'une main les tenant ſuſpendus, aux yeux de leurs maris, grinçoient les dents, &

NOTES.

(*a*) *Un long tiſſu de liane.* Ces ponts s'appellent tarabites. La liane eſt une eſpece d'oſier.

(*b*) *Furent ſes alimens.* L'oca eſt une racine ſavoureuſe ; les mangles & les bananes ſont des fruits.





CHAPITRE XXI.

EN arrivant au bord de l'Emeraude, il fut ſurpris de voir à l'autre rive un peuple nombreux s'embarquer, avec ſes femmes & ſes enfans, ſur une flotte de canots. Il ordonne à ſon guide de paſſer à la nage, & de demander à ce peuple s'il deſcend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, & s'il veut recevoir ſur l'un de ſes canots un étranger, ami des Indiens.

Le chef de cette colonie lui fit répondre qu'il remontoit le fleuve; qu'il ne refuſoit point un homme qui s'annonçoit en ami; & qu'il lui envoyoit un canot, pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venoit d'échapper, ne voyoit plus rien à craindre. Il prend congé de ſon guide, entre ſans défiance dans le canot, & paſſe à l'autre bord.

rugiſſoient. Ils en furent épouvantés. « Quil vive, dirent-ils, puiſque vous le » voulez ; » & ils dégagerent Alonzo.

« Nous voyons bien, lui dirent-ils, » que tu poſſedes l'art des enchantemens ; » mais du moins apprends-nous quel en- » nemi nous menace. — Un peuple cruel » & terrible, leur répondit Alonzo. -- Et » tu allois, diſent nos femmes, demander » au roi des montagnes de venir à notre » ſecours ? -- Oui, c'eſt dans ce deſſein » que je ſuis parti de Tumbès ; mais j'ai » perdu mes guides. -- Nous t'en donne- » rons un, qui te menera juſqu'au fleuve, » au bord duquel eſt un chemin qui re- » monte juſqu'à ſa ſource. Mais aſſiſte » à notre feſtin. »

A ce feſtin, où des béliers ſanglans étoient déchirés, dévorés, comme lui-même il devoit l'être, Alonzo friſſonnoit d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au cacique, s'il ne ſentoit pas la nature ſe ſoulever, lorſqu'il mangeoit la chair, ou qu'il buvoit le ſang des hommes. « Par le lion ! dit le Sauvage,

» un inconnu, pour moi, n'eſt qu'un
» animal dangereux. Pour m'en délivrer,
» je le tue ; quand je l'ai tué, je le mange.
» Il n'y a rien là que de juſte ; & je ne fais
» tort qu'aux vautours. »

Après le feſtin, le cacique invitoit Alonzo à paſſer la nuit dans ſa cabane, lorſque les femmes vinrent en foule, & lui dirent : « Va-t-en. Ils ſont aſſouvis ; ils
» s'endorment. N'attends pas qu'ils s'é-
» veillent & que la faim les preſſe. Nous
» les connoiſſons. Fuis ; tu ſerois dévoré. »
Cet avis ſalutaire preſſa le départ d'Alonzo. Il ſe mit en chemin avec ſon nouveau guide, non ſans avoir baiſé cent fois les mains qui l'avoient délivré.



« Tu es Espagnol, & tu t'annonces „ comme l'ami des Indiens! lui dit, en „ le voyant, le chef de cette troupe de „ Sauvages. -- Je suis Espagnol, lui ré- „ pondit Alonzo; & je donnerois tout „ mon sang pour le salut des Indiens. „ C'est leur intérêt qui m'engage..... » Comme il disoit ces mots, ses yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portoient à côté du cacique. A cette vue, Alonzo se trouble; la surprise, la joie & l'attendrissement suspendent son récit, & lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnoît du moins le vêtement & l'attitude de Las-Casas. « Ah! dit-il, d'une voix tremblante, „ est-ce Las-Casas? est-ce lui qu'on révere „ ici comme un dieu? » Et il embrasse la statue. « C'est lui-même dit le cacique. „ Est-il connu de toi?-- S'il est connu „ de moi! lui, dont les soins, l'exemple „ & les leçons ont formé ma jeunesse! „ Ah! vous êtes tous mes amis, puisque „ ses vertus vous sont cheres, & que vous „ en gardez le souvenir. » A ces mots, il

ſe jette dans les bras du cacique. « D'où
„ venez-vous, ajouta-t-il ? où l'avez-vous
„ laiſſé ? & quel prodige nous raſſemble ? »
Deux freres, qu'une amitié ſainte auroit
unis dès le berceau, n'auroient pas éprouvé
des mouvemens plus doux, en ſe réuniſſant, après une cruelle abſence.

« Peuple, dit Capana, c'eſt l'ami de
„ Las-Caſas, que je rencontre ſur ces
„ bords. » Auſſitôt le peuple s'empreſſe à
témoigner au Caſtillan le plaiſir de le poſſéder. « Tu es l'ami de Las-Caſas ! viens,
„ que nous te ſervions, » lui diſent les
femmes indiennes ; & d'un air ſimple &
careſſant, elles l'invitent à ſe repoſer.
Cependant l'une va puiſer, au bord du
fleuve, une eau plus fraîche & plus pure
que le cryſtal, & revient lui laver les pieds ;
l'autre démêle, arrange, attache ſur ſa
tête les ondes de ſes longs cheveux ; l'autre, en eſſuyant la pouſſiere dont ſon
viſage eſt couvert, s'arrête, & l'admire
en ſilence.

Alonzo attendrit le cacique, en lui
faiſant l'éloge de Las-Caſas ; & le cacique

lui raconta le voyage de l'homme juste dans le vallon qui leur servoit d'asyle. « Hélas ! ajouta le Sauvage, le croiras-tu ? „ Cet Espagnol que nous avions sauvé, à „ la priere de Las-Casas, c'est lui qui „ nous a perdus. -- Lui ? -- Lui-même. -- „ Le malheureux vous a trahis ! Oh ! non : „ ce jeune homme étoit bon. Mais son pere „ étoit un perfide. Il l'a fait épier, comme „ il revenoit parmi nous ; & notre asyle „ découvert, il a fallu l'abandonner. Las „ d'être poursuivis, nous cherchons un „ refuge dans le royaume des incas. C'est „ à Quito que nous allons ; & pour éviter „ les montagnes, nous avons pris ce long „ détour. -- C'est aussi à Quito que j'ai „ dessein d'aller, dit Molina ; » & il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçoient les peuples de ces bords, il avoit résolu d'aller trouver Atalıba, pour l'appeller à leur secours. « Ah ! lui dit le cacique, „ je reconnois en toi le digne ami de „ l'homme juste : il me semble voir dans „ tes yeux une étincelle de son ame. Sois

„ notre guide ; présente-nous à l'inca
„ comme tes amis, & réponds-lui de
„ notre zele. »

La colonie s'embarque ; on remonte le fleuve ; & lorsqu'affoibli vers sa source, il ne porte plus les canots, on suit le sentier qui pénetre à travers l'épaisseur des bois. Les racines, les fruits sauvages, les oiseaux blessés dans leur vol par les fleches des Indiens, le chevreuil & le daim timides, atteints de même dans leur course, ou pris dans des liens tendus & cachés sous leurs pas, servent de nourriture à ce peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrens & les précipices, on voit les forêts s'éclaircir ; & la stérilité succede à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois si touffus, où la terre, trop vigoureuse, prodigue & perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des sables arides & que des rochers calcinés. Les Indiens en sont épouvantés ; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils sont arrivés sur la crouppe de

la montagne, il ſemble qu'un rideau ſe leve, & ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des ſaiſons; jamais l'hiver n'a dépouillé ſes rians côteaux; jamais l'été n'a brûlé ſes campagnes. Le laboureur y choiſit le tems de la culture & de la moiſſon. Un ſillon y ſépare le printems de l'automne. La naiſſance & la maturité s'y touchent; l'arbre, ſur le même rameau, réunit les fleurs & les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, & tenant par la main leurs enfans & leurs femmes, ſignes naturels de la paix. Ce fut, aux portes de la ville, un ſpectacle nouveau, que de voir tout un peuple demander l'hoſpitalité. L'inca, dès qu'il lui eſt annoncé, ordonne qu'on l'introduiſe, & qu'on l'amene devant lui. Il ſort lui-même, avec la dignité d'un roi, de l'intérieur de ſon palais, ſuivi d'une nombreuſe cour, s'avance juſqu'au veſtibule, & y reçoit ces étrangers.

Le jeune Eſpagnol, qui marchoit à côté du cacique, ſaluoit le monarque, & alloit lui parler ; mais il fut prévenu par les frémiſſemens & par les cris des Mexicains. « Ciel ! dirent-ils, un de nos oppreſſeurs ! „ Oui, pourſuivit Orozimbo, je reconnois „ les traits, les vêtemens de ces barbares. „ Inca, cet homme eſt Caſtillan. Laiſſe-„ moi venger ma patrie. » En diſant ces mots, il avoit l'arc tendu, & alloit percer Molina. L'inca mit la main ſur la fleche. « Cacique, lui dit-il, modérez cet empor-„ tement. Innocent ou coupable, tout „ homme ſuppliant mérite au moins d'être „ entendu. Parle, dit-il à Molina ; dis-„ nous qui tu es, d'où tu viens, ce qui „ t'amene, ce que tu veux de moi. Garde „ ſur-tout d'en impoſer ; & ſi tu es Caſ-„ tillan, ne ſois point étonné de l'horreur „ que ta vue inſpire à la famille de Mon-„ tezume. »

« Ah ! s'il eſt vrai, lui dit Alonzo, leur „ reſſentiment eſt trop juſte ; & ce ſeroit „ peu de mon ſang pour tout celui qu'on „ a verſé. Oui, je ſuis Caſtillan ; je ſuis

„ l'un des barbares qui ont porté la flamme
„ & le fer ſur ce malheureux continent ;
„ mais je déteſte leurs fureurs. Je viens
„ d'abandonner leur flotte. Je ſuis l'ami
„ des Indiens. J'ai traverſé des déſerts
„ pour venir juſqu'à toi, & pour t'avertir
„ des malheurs dont ta patrie eſt menacée.
„ Inca, ſi, comme on nous l'aſſure, la
„ juſtice regne avec toi, ſi l'humanité
„ bienfaiſante eſt l'ame de tes loix & la
„ vertu de ton empire, je t'offre le cœur
„ d'un ami, le bras d'un guerrier, les con-
„ ſeils d'un homme inſtruit des dangers
„ que tu cours. Mais ſi je trouve, dans
„ ces climats, la nature outragée par des
„ loix tyranniques, par un culte impie
„ & ſanglant, je t'abandonne, & je vais
„ vivre dans le fond des déſerts, au mi-
„ lieu des bêtes farouches, moins cruelles
„ que les humains. Quant au peuple
„ que je t'amene, je ne connois de lui
„ que ſa vénération pour un Caſtillan,
„ mon ami, & le plus vertueux des
„ hommes. Je l'ai trouvé portant l'image

„ de ce refpectable mortel. La voilà : je
„ l'ai reconnue, & dès-lors j'ai été
„ l'ami d'un peuple vertueux lui-même,
„ puifqu'il adore la vertu. C'eft par fes
„ fecours généreux que je fuis venu juf-
„ qu'à toi. Je te réponds qu'il eft fen-
„ fible, intéreffant, digne de l'appui
„ qu'il implore. Il fuit fon pays qu'on
„ ravage ; & voilà fon cacique, homme
„ généreux, fimple & jufte, dont tu te
„ feras un ami, fi tu fens le prix d'un
„ grand cœur. »

La franchife & la grandeur d'ame ont un caractere fi fier & fi impofant par lui-même, qu'en fe montrant, elles écartent la défiance & les foupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. « Viens, lui dit-il; le guerrier & l'ami,
„ le courage de l'un, les confeils de l'au-
„ tre, tout fera bien reçu de moi. Ton
„ eftime pour ce cacique & pour fon peu-
„ ple, me répond de leur foi ; & je n'en
„ veux point d'autre gage. »

Il ordonna qu'on eût foin de pourvoir

à tous les besoins de ses nouveaux sujets. Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée ; & Molina & le cacique, reçus, logés dans le palais des enfans du Soleil, partagerent la confiance & la faveur du monarque, avec les héros mexicains.





CHAPITRE XXII.

PIZARRE, de retour ſur l'iſthme, n'y avoit trouvé que des cœurs glacés, & rebutés par ſes malheurs. Il vit bien que, pour impoſer ſilence à l'envie, & pour inſpirer ſon courage à des eſprits intimidés, ſa voix ſeule ſeroit trop foible, il prit la réſolution de ſe rendre lui-même à la cour d'Eſpagne, où il ſeroit mieux écouté.

Ce long voyage donna le tems à un rival ambitieux de tenter la même entrepriſe.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, & celui de ſes lieutenans qui s'étoit le plus ſignalé dans la conquête du Mexique.

La province de Gatimala étoit le prix de ſes exploits; il la gouvernoit, ou plutôt il y dominoit en monarque. Mais, toujours plus inſatiable de richeſſe & de

gloire, il regardoit d'un œil avide les régions du midi.

Dans ſon partage étoient tombés Amazili & Télaſco, la ſœur & l'ami d'Orozimbo : amans heureux, dans leur malheur, de vivre & de pleurer enſemble, de partager la même chaîne, & de s'aider à la porter. Il les tenoit captifs ; & il avoit appris, par un Indien, qu'Orozimbo & les neveux de Montezume, échappés, au fer des vainqueurs, alloient chercher une retraite chez ces monarques du midi, dont on lui vantoit les richeſſes. Il en conçut une eſpérance qui alluma ſon ambition.

Il avoit près de lui un Caſtillan appellé Gomès, homme actif, ardent, intrépide, auſſi prudent qu'audacieux. « J'ai,
„ formé, lui dit-il, un grand deſſein :
» c'eſt à toi que je le confie. Nous n'a-
» vons encore travaillé l'un & l'autre que
» pour la gloire de Cortès. Nos noms ſe
» perdent dans l'éclat du ſien. Il s'agit,
» pour nous, d'égaler l'honneur de ſa
» conquête, & peut-être de l'effacer. Au

» midi de ce nouveau monde, eſt un
» empire plus étendu, plus opulent que
» celui du Mexique : c'eſt le royaume des
» incas. Les neveux de Montezume ont
» eſpéré d'y trouver un aſyle ; c'eſt par
» eux que je veux gagner la confiance du
» monarque dont ils vont implorer l'ap-
» pui. Le jeune & vaillant Orozimbo eſt
» à leur tête ; ſa ſœur & l'amant de ſa
» ſœur ſont au nombre de mes eſclaves ;
» rien de plus vif & de plus tendre que
» leur mutuelle amitié ; & celui qui leur
» promettra de les réunir, en obtiendra
» tout aiſément. Un vaiſſeau t'attend au
» rivage, avec cent Caſtillans des plus
» déterminés. Emmene avec toi mes cap-
» tifs, Amazili & Télaſco ; emploie avec
» eux la douceur, les ménagemens, les
» careſſes ; aborde aux côtes du midi ;
» envoie à la cour des incas donner avis
» à Orozimbo que la liberté de ſa ſœur
» & de ſon ami dépend de toi, & de
» lui-même ; qu'ils l'attendent ſur ton
» navire ; & que la faveur des incas,
» l'accès de leur pays, l'heureuſe intelli-

„ que vous m'en ſoyiez témoins auprès
„ du vaillant Orozimbo. Dites-lui que,
„ ſi je ſais vaincre, je ſais auſſi mériter
„ la victoire, & ménager mes ennemis,
„ quand la paix les a déſarmés. „ Alors les deux captifs, emmenés au rivage, s'embarquerent ſur le vaiſſeau, qui leva l'ancre au point du jour.

La courſe fut aſſez paiſible (*a*) juſque vers les iſles Galapes; mais là, on ſentit s'élever, entre l'orient & le nord, un vent rapide, auquel il fallut obéir, & ſe voir pouſſer ſur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le ſoleil fit ſon tour, ſans que le vent fût appaiſé. Il tombe enfin; & bientôt après un calme profond lui ſuccede. Les ondes, violemment émues, ſe balancent long-tems encore après que le vent a ceſſé. Mais inſenſiblement leurs ſillons s'applaniſſent; & ſur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un ſouffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois ſur les mâts. L'onde,

le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abyme de l'étendue, un vuide profond & ſans bornes, le ſilence & l'immenſité, voilà ce que préſente aux matelots ce triſte & fatal hémiſphere. Conſternés, & glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages & des tempêtes; & le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuſe ſérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeſte. Ce ſoleil, dont l'éclat naiſſant ranime & réjouit la terre; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelans; ce liquide cryſtal des eaux, qu'avec tant de plaiſir nous contemplons du rivage, lorſqu'il réfléchit la lumiere & répete l'azur des cieux, ne forment plus qu'un ſpectacle funeſte; & tout ce qui, dans la nature, annonce la paix & la joie, ne porte ici que l'épouvante, & ne préſage que la mort.

Cependant les vivres s'épuiſent. On les réduit, on les diſpenſe d'une main avare & ſévere. La nature, qui voit tarir les

» gence qu'il peut établir entre nous, eſt
» le prix que je lui demande pour la ran-
» çon des deux eſclaves que tu es chargé
» de lui rendre. Tu ſens bien de quelle
» importance eſt l'art de ménager cette
» négociation, & avec quel ſoin les ôta-
» ges doivent être gardés juſqu'à l'événe-
» ment. Je m'en repoſe ſur ta prudence;
» & dès demain tu peux partir. „

Il fit venir les deux amans. « Allez
» retrouver Orozimbo, leur dit-il; je
» vous rends à lui. Votre rançon eſt dans
» ſes mains. „

La ſurpriſe d'Amazili & de Télaſco fut
extrême : elle tint leur ame un moment
ſuſpendue entre la joie que leur cauſoit
cette étrange révolution, & la frayeur
que ce ne fût un piege. Ils trembloient;
ils ſe regardoient; ils levoient les yeux
ſur leur maître, cherchant à lire dans les
ſiens. Amazili lui dit : « Souverain de nos
» deſtinées, que tu es cruel, ſi tu nous
» trompes! Mais que ton cœur eſt géné-
» reux, ſi c'eſt lui qui nous a parlé! ---
» Je ne vous trompe point, reprit le Caſ-

» tillan. Il n'appartient qu'à des lâches
» d'insulter à la foiblesse, & de se jouer du
» malheur; je sais respecter l'un & l'autre.
» Je plains le sort de cet empire, & je
» vous plains encore plus, vous, de
» qui la fortune passée rend la chûte
» plus accablante. Osez donc croire à
» mes promesses, que vous allez voir
» s'accomplir. --- Ah! lui dit Télasco, je
» t'ai vu porter la flamme dans le palais
» de mes peres; j'ai vu tes mains rougies
» du sang de mes amis; enfin tu m'as
» chargé de chaînes, & c'est le comble
» de l'opprobre: mais quelques maux que
» tu m'aies faits, ils seront oubliés; je te
» pardonne tout; &, ce qu'on ne croira
» jamais, je te chéris & te révere. Vois
» à quel point tu m'attendris. Moi, qui
» jamais ne t'ai demandé que la mort, je
» tombe à tes pieds, je les baise, je les
» arrose de mes pleurs. „

Alvarado les embrassa avec une apparence de sensibilité. « Si vous êtes reconnoissans de mes bienfaits, leur dit-il,
„ le seul prix que j'ose en attendre, c'est

ſources de la vie, en devient plus avide; & plus les ſecours diminuent, plus on ſent croître les beſoins. A la diſette enfin ſuccede la famine, fléau terrible ſur la terre, mais plus terrible mille fois ſur le vaſte abyme des eaux : car au moins ſur la terre quelque lueur d'eſpérance peut abuſer la douleur & ſoutenir le courage ; mais au milieu d'une mer immenſe, écarté, ſolitaire, & environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illuſion pour le ſauver du déſeſpoir : il voit comme un abyme l'eſpace épouvantable qui l'éloigne de tout ſecours ; ſa penſée & ſes vœux s'y perdent ; la voix même de l'eſpérance ne peut arriver juſqu'à lui.

Les premiers accès de la faim ſe font ſentir ſur le vaiſſeau : cruelle alternative de douleur & de rage, où l'on voyoit des malheureux étendus ſur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus & furieux de la proue à la pouppe, & demander au moins que la mort vînt finir leurs maux,

Gomès, pâle & défait, se montre au milieu de ces spectres, dont il partage les tourmens. Mais, par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à ses soldats, les encourage, les appaise, & tâche de leur inspirer un reste d'espérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, son exemple, le respect qu'il imprime, suspend un moment leur fureur. Mais bientôt elle se rallume comme le feu d'un incendie; & l'un de ces malheureux, s'adressant au capitaine, lui parle en ces terribles mots:

« Nous avons égorgé, sans besoin, „ sans crime, ou du moins sans remords, „ des milliers de Mexicains: Dieu nous „ les avoit livrés, disoit-on, comme des „ victimes, dont nous pouvions verser le „ sang. Un infidele, une bête farouche, „ sont égaux devant lui; on nous l'a „ répété cent fois. Tu tiens en tes mains „ deux Sauvages; tu vois l'extrêmité où „ nous sommes réduits; la faim dévore „ nos entrailles. Livre-nous ces infortu-

» nés,

„ nés, qui n'ont plus, comme nous, que „ quelques momens à vivre, & auxquels „ ta religion t'ordonne de nous pré- „ férer. „

“ Si cette ressource pouvoit vous sau- „ ver, leur répondit Gomès, je n'hésite- „ rois pas ; je cederois, en frémissant, „ à l'affreuse nécessité ; mais ce n'est pas „ la peine d'outrager la nature, pour „ souffrir quelques jours de plus. Mes „ amis, ne nous flattons point : à moins „ d'un miracle évident, il faut périr. „ Dieu nous voit ; l'heure approche ; im- „ plorons le secours du ciel. „ Cette ré- ponse les consterna ; & chacun s'éloi- gnant, dans un morne silence, alla s'abandonner au désespoir qui lui rongeoit le cœur.

Dans un coin du vaisseau languissoient en silence Amazili & Télasco. Plus ac- coutumés à la souffrance, ils la suppor- toient sans se plaindre, seulement ils se regardoient d'un œil attendri & mourant, & ils se disoient l'un à l'autre : « Je ne

„ verrai plus mon frere ; je ne verrai plus
„ mon ami. „

Les Caſtillans, d'un air ſombre & farouche, errans ſans ceſſe autour d'eux, les regardoient avec des yeux ardens, & ſuivoient impatiemment les progrès de leur défaillance. A l'approche des Caſtillans, à leurs regards avides, à leurs frémiſſemens, aux mouvemens de rage qu'ils retenoient à peine, Télaſco, qui croyoit les voir, comme des tigres affamés, prêts à déchirer ſon amante, ſe tenoit près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ſes lionceaux. Ses yeux étincelans étoient ſans ceſſe ouverts ſur eux, & les obſervoient ſans relâche. Si quelquefois il ſe ſentoit forcé de céder au ſommeil, il frémiſſoit, il ſerroit dans ſes bras ſa tendre Amazili. « Je ſuccombe, lui diſoit-
„ il ; mes yeux ſe ferment malgré moi ;
„ je ne puis plus veiller à ta défenſe.
„ Les cruels ſaiſiront peut-être l'inſtant
„ de mon ſommeil, pour ſe ſaiſir de leur
„ proie. Tenons-nous embraſſés, ma

„ chere Amazili ; que du moins tes cris
„ me réveillent. „

Gomès, qui lui-même obſervoit les mouvemens des Eſpagnols, leur fit donner quelque ſoulagement, du peu de vivres qui reſtoient, & les contint pendant ce jour funeſte. La nuit vint, & ne fut troublée que par des gémiſſemens. Tout étoit conſterné, tout reſta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, preſſant la main de Télaſco : « Mon ami,
„ ſi nous étions ſeuls, je te demanderois,
„ dit-elle, de m'épargner une mort lente,
„ de me tuer pour te nourrir, heureuſe
„ d'avoir pour tombeau le ſein de mon
„ amant, & d'ajouter mes jours aux tiens !
„ Mais ces brigands t'arracheroient mes
„ membres palpitans ; &, à ton exemple,
„ ils croiroient pouvoir te déchirer toi-
„ même, & te dévorer après moi. C'eſt
„ là ce qui me fait frémir. --- O toi ! lui
„ répondit Télaſco, ô toi ! qui me fais
„ encore aimer la vie, & réſiſter à tant
„ de maux, que t'ai-je fait, pour deſirer
„ que je te ſurvive un moment ? Si je

„ croyois que ce fût un bien de prolonger
„ les jours de ce qu'on aime, en lui ſacri-
„ fiant les ſiens, crois-tu que j'euſſe tant
„ tardé à me percer le ſein, à me couper
„ les veines, & à t'abreuver de mon ſang?
„ Il faut mourir enſemble : c'eſt l'unique
„ douceur que notre affreux deſtin nous
„ laiſſe. Tu es la plus foible, & ſans
„ doute tu ſuccomberas la premiere ;
„ alors, s'il m'en reſte la force, je colle-
„ rai mes levres ſur tes levres glacées,
„ &, pour te ſauver des outrages de ces
„ barbares affamés, je te traînerai ſur la
„ pouppe, je te ſerrerai dans mes bras,
„ & nous tomberons dans les flots, où
„ nous ſerons enſevelis. „ Cette penſée adoucit leur peine ; & l'abyme des eaux, prêt à les engloutir, devint pour eux comme un port aſſuré.

Avec le jour, enfin ſe leve un vent frais, qui ramene l'eſpérance & la joie dans l'ame des Caſtillans. Quelle eſpérance, hélas ! Ce vent s'oppoſe encore à leur retour vers l'orient, & va les pouſſer plus avant ſur un océan ſans rivages.

Mais il les tire de ce repos, plus horrible que tout le reſte ; & quelque route qu'il faille ſuivre, elle eſt pour eux comme une voie de délivrance & de ſalut.

On préſente la voile à ce vent ſi deſiré ; il l'enfle ; le vaiſſeau s'ébranle, & ſur la ſurface ondoyante de cette mer, ſi long-tems immobile, il trace un vaſte ſillon. L'air ne retentit point de cris : la foibleſſe des matelots ne leur permit que des ſoupirs & que des mouvemens de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errans ſur le lointain, pour découvrir, s'il eſt poſſible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cime du mât, le matelot croit appercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux ſe dirigent vers ce point éminent, & qui leur paroît immobile. C'eſt une iſle ; on l'oſe eſpérer ; le pilote même l'aſſure. Les cœurs flétris s'épanouiſſent ; les larmes de la joie commencent à couler ; & plus la diſtance s'abrege, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du ſoin de ranimer ſes

ſoldats défaillans, Gomès leur fait diſtribuer le peu de vivres qu'on réſervoit pour le ſoutien des matelots. « Amis, dit-il, » avant la nuit nous aurons embraſſé » la terre, & nous oublierons tous nos » maux. »

Ces ſecours furent inutiles au plus grand nombre des Eſpagnols. Les organes, trop affaiblis, avoient perdu leur activité. Les uns mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides; les autres, en frémiſſant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur préſentoit, & en maudiſſant la pitié qui les avoit fait s'abſtenir de la chair & du ſang humain. Quelques uns, adoucis par la foibleſſe & la ſouffrance, libres de paſſions, rendus à la nature, guéris de ce délire affreux où le fanatiſme & l'orgueil les avoient plongés, déteſtoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares; & devenus humains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens, qu'ils avoient ſi cruellement & ſi lâchement tourmentés. Ceux-là, tendant les mains au ciel, im-

ploroient sa miséricorde ; ceux-ci tournoient leurs yeux mourans vers les esclaves mexicains ; & les traits douloureux du repentir étoient empreints sur leur visage. L'un d'eux, faisant un dernier effort, se traîne aux pieds de Télasco ; & d'une voix entrecoupée par les sanglots de l'agonie : « Pardonne-moi, mon frere, lui dit-il. » Et à ces mots il expira.



NOTE.

(a) *La course fut assez paisible.* Dans un conte très-intéressant, intitulé *Ziméo*, imprimé à la suite du poëme des Saisons, se trouve une description assez semblable à celle-ci. Mais j'ai pris soin de constater que cette partie de mon ouvrage étoit écrite, & connue de mes amis, avant que le conte de Ziméo fût fait. L'auteur l'a reconnu lui-même, & m'a permis de l'en prendre à témoin.





CHAPITRE XXIII.

CEPENDANT le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au-deſſus des eaux : c'étoient les iſles qui depuis ſont devenues célebres ſous le nom de *Mendoce.* On aborde, & on voit ſortir d'un canal qui ſépare ces iſles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaiſſeau. Ces barques ſont remplies de Sauvages, d'une gaieté & d'une beauté raviſſante, preſque nus, déſarmés, & portant dans la main des rameaux verds, où flotte un voile blanc, en ſigne de paix & de bienveillance.

Le malheur avoit amolli le cœur des Caſtillans, & briſé leur orgueil farouche. L'éloignement & l'abandon leur avoient appris à aimer les hommes ; car le ſentiment du beſoin eſt le premier lien de la ſociété. Pour être humain, il faut s'être reconnu foible. Attendris de l'accueil

plein de bonté que leur font les Sauvages, ils y répondent par les ſignes de la joie & de l'amitié. Les inſulaires, ſans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques ſur le vaiſſeau; & voyant ſur tous les viſages la langueur & la défaillance, ils en paroiſſent attendris: leur empreſſement & leurs careſſes expriment la compaſſion & le deſir de ſoulager leurs hôtes.

Le capitaine n'héſita point à ſe livrer à leur bonne foi. Un port formé par la nature ſervit d'aſyle à ſon vaiſſeau; & lui & les ſiens deſcendirent dans celle de ces iſles (*a*) dont le bord leur parut le plus riche & le plus riant.

Les inſulaires enchantés les conduiſent dans leur village, au bas d'une colline, ſur le bord d'un ruiſſeau qui, d'un rocher, coule avec abondance, & ſerpente dans un vallon dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau ſont revêtues de feuillages; l'induſtrie, éclairée par le beſoin, y a réuni tous les agrémens de la ſimplicité. Le nœud fra-

gile qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, eſt le ſymbole heureux de la ſécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc & le carquois ſuſpendus ſous ces toits paiſibles, n'annoncent qu'un peuple chaſſeur : la guerre lui eſt inconnue.

D'abord les Sauvages invitent leurs hôtes à ſe repoſer; & à l'inſtant, de jeunes filles, belles comme les nymphes, & comme elles à demi nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en eſt un (*) que la nature ſemble avoir deſtiné, comme un lait nourriſſant, à ranimer l'homme affoibli par la vieilleſſe ou par la maladie. Ce fruit ſi délicat, ſi ſain, ſembla faire couler la vie dans les veines des Caſtillans. Un doux ſommeil ſuivit ce repas ſalutaire; & le peuple autour des cabanes ſe tint dans le ſilence, tandis que ſes hôtes dormoient.

A leur réveil, ils virent ce bon peuple,

(*) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger.*

ſe raſſemblant le ſoir ſous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à ſon repas. Des légumes, d'excellens fruits, une racine ſavoureuſe dont ils font un pain nourriſſant, des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois & des eaux, que la fleche a bleſſés, qu'a ſéduit l'hameçon; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils ſavent exprimer des fruits, & dont ils font un doux mêlange : tels ſont les mets & les breuvages dont ce peuple heureux ſe nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance, la ſalubrité du climat réparoient les forces des Caſtillans, Gomès obſervoit à loiſir les mœurs, ou plutôt le naturel des inſulaires; car ils ne connoiſſoient de loix que celles de l'inſtinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laiſſoient jamais au deſir le tems de s'irriter dans leurs ames. S'envier, ſe haïr entr'eux, vouloir ſe nuire l'un à l'autre, auroit paſſé pour un délire. Le méchant parmi eux étoit un inſenſé, & le coupable un furieux. De tous les maux dont ſe plaint l'humanité

dépravée, le ſeul qui fût connu de ce peuple, étoit la douleur. La mort même n'en étoit pas un ; ils l'appelloient *le long ſommeil.*

L'égalité, l'aiſance, l'impoſſibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au-delà de ſa félicité préſente, devoient rendre ce peuple facile à gouverner. Les vieillards, réunis, formoient le conſeil de la république ; & comme l'âge diſtinguoit ſeul les rangs entre les citoyens, & que le droit de gouverner étoit donné par la vieilleſſe, il ne pouvoit être envié.

L'amour ſeul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une ſociété ſi douce ; mais, paiſible lui-même, il y étoit ſoumis à l'empire de la beauté. Le ſexe fait pour dominer par l'aſcendant du plaiſir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ſes conquêtes, ſans captiver l'amant favoriſé, ſans jamais s'engager ſoi-même. La laideur, parmi eux, étoit un prodige ; & la beauté, ce don par-tout ſi rare, l'étoit ſi peu dans ce climat, que le changement n'avoit rien d'humiliant ni

de cruel : sûr de trouver à chaque inſtant un cœur ſenſible & mille attraits, l'amant délaiſſé n'avoit pas le tems de s'affliger de ſa diſgrace, & d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préféroit. Le nœud qui lioit deux époux, étoit ſolide ou fragile à leur gré. Le goût, le deſir le formoit; le caprice pouvoit le rompre; ſans rougir on ceſſoit d'aimer; ſans ſe plaindre on ceſſoit de plaire; dans les cœurs la haine cruelle ne ſuccédoit point à l'amour; tous les amans étoient rivaux; tous les rivaux étoient amis; & chacune de leur compagne voyoit en eux, ſans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avoit faits, ou qu'elle feroit à ſon tour. Ainſi la qualité de mere étoit la ſeule qui fût perſonnelle & diſtincte : l'amour paternel embraſſoit toute la race naiſſante; & par-là les liens du ſang, moins étroits & plus étendus, ne faiſoient de ce peuple entier qu'une ſeule & même famille.

Les Eſpagnols ne ceſſoient d'admirer des mœurs ſi nouvelles pour eux. La nuit, ce peuple hoſpitalier, leur cédant ſes ca-

banes, n'en avoit réſervé que quelques unes pour les vieillards, pour les enfans & pour les meres. La jeuneſſe, au bord du ruiſſeau qui ſerpentoit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour aſyle que le feuillage du platane & du peuplier. On les vit, dans leurs danſes, ſe choiſir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre; & quand le jour ceſſa de luire, quand l'aſtre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller ſon arc argenté, cette foule d'amans, répandue ſur un beau tapis de verdure, ne fit que paſſer doucement de la joie à l'amour, & des plaiſirs au ſommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour ſuivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune inſulaire pût donner à ſon amant, étoit d'engager ſes compagnes à le choiſir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le poſſéder ſeule; & plus, en vantant ſon bonheur, elle lui procuroit de nouvelles con-

quêtes, plus il étoit enchanté d'elle, & lui revenoit glorieux.

Quelle eſpece de culte pouvoit avoir ce peuple ? On deſiroit de s'en inſtruire ; on crut enfin le démêler. On vit dans une enceinte que l'on prit pour un temple, quelques ſtatues révérées. Gomès voulut ſavoir quelle idée ces inſulaires y attachoient. Le vieillard qu'il interrogeoit, lui répondit : « Tu vois nos cabanes ; » voilà l'image de celui qui nous apprit » à les élever. Tu vois cet arc & ce car- » quois ; voilà l'inventeur de ces armes. » Tu nous a vus tirer du feu du froiſſement » du bois, & du choc des cailloux ; voilà » celui qui le premier découvrit à nos pe- » res ce ſecret merveilleux. Regarde ces » tiſſus d'écorce, dont nous ſommes à » demi vêtus ; l'art de travailler nous eſt » venu de celui-ci. Celui-là nous apprit » à nouer les filets où les oiſeaux & les » poiſſons s'engagent. Près de lui ſe pré- » ſente l'induſtrieux mortel qui nous a » montré l'art de creuſer les canots, & de

» fendre l'onde à la rame. Cet autre ima-
» gina de tranſplanter les arbres, & il
» forma ce beau portique, dont le hameau
» eſt ombragé. Enfin tous ſe ſont ſignalés
» par quelque bienfait rare ; & nous ho-
» norons les images qui nous repréſentent
» leurs traits. »



NOTE.

(*a*) D*ANS celle de ces iſles.* On l'a nommée depuis l'iſle Chriſtine. A neuf degrés de latitude méridionale. Cet épiſode étoit écrit long-tems avant la découverte de l'iſle Ataïti, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.





CHAPITRE XXIV.

DEs malheureux à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette isle enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendoient peut-être encore. Un nouveau charme vint s'offrir, & acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses qui, sur le soir, rassembloient dans la prairie les jeunes amans du hameau, & dans lesquelles un nouveau choix varioit tous les jours les nœuds & les charmes de l'hyménée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens : il vit qu'il les affligeroit, & qu'il révolteroit sa flotte, s'il obligeoit les siens à résister aux plaisirs qui les appelloient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de se refuser

à cet attrait ſi dangereux, & de ne pas donner l'exemple.

Amazili & Télaſco, depuis leur ſéjour dans cette iſle, rappellés à la vie, chéris des Indiens, libres parmi les Eſpagnols, ne reſpiroient que pour s'aimer. Ils ne ſe quittoient pas; ils jouiſſoient enſemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur aſyle : il ne manquoit à leur bonheur que de poſſéder Orozimbo. Ils furent auſſi conviés aux danſes de la prairie. Jamais Amazili ne voulut conſentir à s'y mêler. « S'il n'y avoit que des Sauvages, dit-elle à Télaſco, je n'héſiterois pas. Ils laiſſent à leurs femmes la liberté du choix; & tu ſerois bien sûr du mien. Si une plus belle que moi te choiſiſſoit auſſi, je ſerois préférée, je le crois; & s'il arrivoit qu'elle fût plus belle à tes yeux, je reviendrois pleurer dans la cabane, & je dirois : il eſt heureux avec une autre que moi. Mais non, cela n'eſt pas poſſible; & ce n'eſt pas la crainte de te voir infidele qui m'inquiete & me retient; c'eſt l'orgueil jaloux de

» nos maîtres, que je ne veux pas irriter.
» Quelqu'un d'eux prétendroit peut-être
» au choix de ton amante : ils ſont fiers,
» violens ; ils ſeroient offenſés de voir
» préférer leur eſclave. Ah ! leur eſclave
» ſera toujours le maître abſolu de mon
» cœur. Fais donc entendre aux inſulaires
» que notre choix eſt fait ; que nous ſommes
» heureux d'être uniquement l'un à
» l'autre ; ou, ſi quelqu'une de ces beautés
» te touche plus que moi, va te montrer
» au milieu d'elles : tous leurs vœux
» ſe réuniront ; tu n'auras qu'à choiſir ;
» & moi je te ſerai fidelle, &, en pleurant,
» je dirai au ſommeil de me laiſſer
» ſonger à toi. » Cette ſeule penſée faiſoit
couler ſes larmes. Le cacique les
eſſuya par mille baiſers conſolans. « Qui,
» moi ! dit-il, que je reſpire, que mon
» cœur palpite un inſtant pour une autre
» qu'Amazili ! Ne le crains pas ; ce ſeroit
» une injure. J'ai voulu, je l'avoue, aſſiſter
» à ces danſes, pour me voir préférer par
» toi : car tu ſais que j'aime la gloire ; &
» il eſt doux d'être envié. Mais, puiſque

» tu crains d'exciter la jalousie des Castillans, je cede à tes raisons. Soyons » fidellement unis ; & laissons à ces malheureux, qui ne connoissent point l'amour, les vains plaisirs de l'inconstance. » On fut surpris de leur refus; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs simples attraits, sans parure & presque sans voile, faites par les mains de l'amour, douées des graces de la nature, vives, légeres, animées par le feu de la joie & l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, & leur tendant la main avec des regards enflammés, ils étoient comme dans l'ivresse; & leur ravissement ressembloit au délire du plus délicieux sommeil.

Les Indiennes, dans leurs danses, sembloient toutes se disputer la conquête des Castillans : ainsi l'exigeoit le devoir de l'hospitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes ; mais, le jour suivant, la beauté

reprit ſes droits, & choiſit à ſon tour. Alors, ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, & que nous appellons l'amour, cette paſſion triſte, inquiete & jalouſe, commence à verſer ſes poiſons dans l'ame des Caſtillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix, en uſurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les inſulaires; ils intimident leurs compagnes; ils effarouchent les plaiſirs.

Gomès reçut, à ſon réveil, les juſtes plaintes des Indiens. « Tu nous as amené, » lui dirent-ils, des bêtes féroces, & non » pas des hommes. Nous les rappellons à » la vie; nous partageons avec eux les » dons que nous fait la nature; nous » les invitons à nos jeux, à nos feſtins, » à nos plaiſirs; & les voilà qui nous me- » nacent & qui nous glacent de frayeur. » Ils veulent, entre nos compagnes, choi- » ſir, & ſe voir préférés. Qu'ils ſachent » que le premier droit de la beauté, c'eſt » d'être libre. Nos femmes ſont toutes » charmantes; & c'eſt leur faire injure, » que de vouloir gêner leur choix. Si tes

» compagnons veulent vivre en bonne » intelligence avec nous, qu'ils tâchent » de nous ressembler ; qu'ils soient bien- » faisans & paisibles. S'ils sont méchans, » remmene-les. »

Gomès sentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, & vit les suites qu'elle auroit, s'il tardoit à les prévenir. Mais l'ivresse, l'égarement où les esprits étoient plongés, rendit ses efforts inutiles. Au mépris de la discipline, le désordre alloit en croissant. Les soldats se disoient entre eux, que leur retour étoit impossible vers le rivage américain ; que le vent d'orient, qui régnoit sur ces mers, s'opposeroit à leur passage ; que, par un miracle visible, le ciel les avoit conduits dans un asyle fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue & de soins, & au milieu de l'abondance ; que, résolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre patrie, & ne connoissoient plus de chef auquel ils dussent obéir. C'en étoit fait, si les insulaires, révoltés de l'ingratitude & de l'orgueil des Castillans, n'a-

voient

voient pris eux-mêmes la résolution & le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuse de leurs hôtes, & les laissant s'abandonner aux charmes des plaisirs, aux douceurs du sommeil, ils se saisirent de leurs armes, & les jeterent dans la mer.

Gomès, instruit de ce désastre, assembla les siens, & leur dit : « Nos armes » nous sont enlevées. Ce peuple se venge : » il s'est lassé de vos mépris. Plus adroit » que nous, plus agile, il seroit aussi » courageux. Mieux que nous il feroit » usage de la fleche & du javelot. Il » connoît les retranchemens de ses bois » & de ses montagnes ; & des isles voi- » sines, les peuples ses amis l'aideroient » à nous accabler. Laissez-moi donc vous » ménager une retraite assurée ; &, en » attendant, évitez tout ce qui peut trou- » bler la paix. »

A ce discours, les Castillans furent interdits & troublés. Les plus intrépides pâlirent ; les plus impétueux se sentirent

glacés. Alors un vieillard se présente, & parle ainsi aux Castillans : « Il y eut, » du tems de nos peres, un méchant » parmi eux : il vouloit dominer ; il vou- » loit que tout lui cédât, que tout ne » fût fait que pour lui. Nos peres le sai- » sirent, quoiqu'il fût fort & vigoureux ; » ils lui lierent les pieds & les mains » avec la branche du saule, & le jeterent » dans la mer. Nous n'y avons jeté que » vos armes. Éloignez-vous, & nous » laissez en paix. Nous voulons être heu- » reux & libres. Vous avez cette plaine » immense de l'Océan à traverser ; nous » vous donnerons, pour le voyage, du » bois, de l'eau, des vivres ; mais ne » différez pas. Pour vous, dit-il aux deux » Mexicains, vous avez le choix de rester » avec nous, ou de partir avec eux : car » tout ce qui respire l'air que nous res- » pirons, devient libre comme nous-mê- » mes. Ici la force n'est employée qu'à » protéger la liberté. „

Les Castillans, indignés de s'entendre faire la loi, se plaignirent, & accuserent

les Indiens de trahiſon. « Nous ne vous
» avons point trahis, reprit le vieillard
» indien. Vos armes vous donnoient ſur
» nous trop d'avantage ; & vous en avez
» abuſé. Nous vous avons réduits, comme
» il eſt juſte, à l'égalité naturelle. A pré-
» ſent, voulez-vous la paix ? Nous l'ai-
» mons ; & vous partirez de ces bords,
» ſans avoir reçu de nous la plus légere
» offenſe. Voulez-vous la guerre ? Nous
» la déteſtons ; mais la liberté nous eſt
» plus chere que la vie. Vous aurez le
» choix du combat. Nous partagerons
» avec vous nos fleches & nos javelots ;
» & nous nous détruirons juſqu'à ce
» qu'il ne reſte aucun de vous pour nous
» faire injure, ou aucun de nous pour la
» ſouffrir. „

Ce courage vulgaire, qui n'eſt dans l'homme qu'un ſentiment de ſupériorité, abandonna les Caſtillans. Ils ſe repentirent d'avoir aliéné un peuple ſi brave & ſi juſte ; & ils ſupplierent Gomès de les réconcilier enſemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à ſe laiſſer fléchir ;

& dès-lors toute liaiſon fut rompue entre les deux peuples. Mais les devoirs de l'hoſpitalité n'en étoient pas moins obſervés. La même abondance régnoit dans les cabanes des Caſtillans ; & leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la longueur du voyage.

Amazili & Télaſco n'eurent pas long-tems à ſe conſulter. « Renoncerons-nous » à revoir ton frere & mon ami ? dit Té- » laſco à ſon amante. Non, dit-elle; je » ne puis vivre ſur des bords où je ſerois » sûre de ne le revoir jamais. Gomès nous » donne l'eſpérance de nous rejoindre à » lui ; partons. „

Rien de plus rare, ſur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (*a*). Gomès fut long-tems à l'attendre ; & lorſqu'il le vit s'élever, il en rendit graces au ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriſer ſon retour. Il aſſemble les ſiens. « Compagnons, leur » dit-il, n'attendons pas que l'on nous » chaſſe. Le vent nous ſeconde ; partons, » & partons ſans regret : cette terre in-

» connue n'eût été pour nous qu'un tom-
» beau. Vivre ſans gloire, ce n'eſt pas
» vivre. Être oublié, c'eſt être enſeveli.
» Allons chercher des travaux qui laiſ-
» ſent de nous quelque trace. L'influence
» de l'homme ſur le deſtin du monde,
» eſt la ſeule exiſtence honorable pour
» lui, la ſeule au moins digne de nous. »

L'homme ſe fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix eſt pour lui l'organe de la renommée. Il exiſte dans leur penſée; il vit de leur opinion. Rompre à jamais, entr'eux & lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui-même, c'eſt l'environner d'un abyme, c'eſt le plonger dans une nuit profonde. Auſſi ces mots que prononça Gomès, frapperent-ils les Caſtillans d'un trait foudroyant de lumiere; & ils ne purent, ſans frayeur, ſe voir, pour le reſte du monde, au rang des morts, dont le nom même & la mémoire avoient péri.

Ce moment étoit favorable; & Gomès le ſaiſit pour précipiter ſon départ. On le

ſuit ; on s'embarque ; on dégage les ancres ; on livre les voiles au vent. Les Indiens, triſtement raſſemblés ſur le rivage, voyant le vaiſſeau s'éloigner, diſoient en ſoupirant : « Que vont-ils de-
» venir ? Ils étoient ſi bien parmi nous !
» Pourquoi ne pas y vivre en paix ? Ils
» nous appelloient leurs amis, & nous
» ne demandions qu'à l'être. Mais non :
» ils ſont méchans ; qu'ils partent. Ils nous
» auroient rendu méchans. „

Les Caſtillans, de leur côté, regrettoient cette iſle charmante. Tous les yeux y étoient attachés ; tous les cœurs gémiſſoient de la voir s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue ; & les ſoucis d'un long & pénible voyage viennent ſe mêler aux regrets d'avoir quitté ce beau ſéjour.

NOTE.

(*a*) LES *vents de l'aurore céder à celui du couchant.* Cela n'arrive qu'au décours de la lune.



CHAPITRE XXV.

BIENTOT l'inconſtance des vents ſe fit ſentir, & tint la flotte dans de continuelles allarmes ; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle ; & l'art du pilote ne s'exerça qu'à diriger ſa courſe vers l'aurore, ſans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, juſqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port ; & le ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du déſaſtre qui vengeoit ſa patrie ſur ces malheureux Caſtillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avoit preſſé l'inca roi de Quito de ſe mettre en défenſe. « Il n'eſt pas » beſoin, diſoit-il, d'élever des remparts » ſolides ; des murs de ſable & de gazon » ſuffiſent pour rebuter les Caſtillans. De » tous les dangers de la guerre ils ne

» craignent que les lenteurs. C'eſt à
» Tumbès qu'ils vont deſcendre ; c'eſt ce
» port qu'il faut protéger. „

Ce plan de défenſe approuvé, Alonzo ſe chargea lui-même d'aller préſider aux travaux. Orozimbo voulut le ſuivre ; & par les champs de Tumibamba, ils ſe rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Eſpagnol chez ce peuple, ſon premier hôte, fut célébré par des tranſports de reconnoiſſance & d'amour. « Eh quoi !
» lui dit le bon cacique, tu ne m'as donc
» pas oublié ? Tu as bien raiſon. Mon
» peuple & moi, nous n'avons ceſſé de
» parler du généreux & cher Alonzo. Ils
» m'ont demandé que le jour où tu vins
» parmi nous, fût célébré, tous les ans,
» comme une fête. Tu crois bien que j'y
» ai conſenti. C'en eſt une de te revoir ;
» & les larmes de joie que tu nous vois
» répandre, en ſont de fideles témoins. „

Les travaux qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour ſuivant, & ſont pouſſés avec ardeur. Ils s'avançoient ; le fort qui dominoit la plaine, & qui me-

naçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élevé. Un ſoir, qu'avec Orozimbo & le cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte du fort, & s'entretenoit avec eux de cette fureur de conquête qui avoit ſaiſi les Eſpagnols, & qui dépeuploit leur pays pour dévaſter un nouveau monde, il apperçut de loin le vaiſſeau de Gomès, qui s'avançoit à voiles déployées. Il regarde; & ne doutant pas que ce ne fût le vaiſſeau de Pizarre: « Les voilà, les voilà, » dit-il. Quelle diligence incroyable a ſi » fort preſſé leur retour? Le ciel les ſe- » conde; les vents ſemblent leur obéir. „ Comme il diſoit ces mots, tout-à-coup, au milieu d'une ſérénité perfide, un tourbillon de vent s'éleve ſur la mer. Les flots, qu'il roule ſur eux-mêmes, s'enflent en écumant, & ſemblent bouillonner. Dans le même inſtant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaiſſe, s'étend, s'arrondit, ſe prolonge en colonne; & cette colonne fluide, dont la baſe touche à la mer, forme une pompe où l'onde

émue, cédant au poids de l'air qui la presse à l'entour, monte jusqu'au nuage, & va lui servir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, si redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trombe*; &, à la vue du danger qui menaçoit les Castillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient faits, les maux qu'ils alloient faire encore; il se souvint seulement que leur patrie étoit la sienne; & son cœur fut saisi de crainte & de compassion.

Gomès eut beau se hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner prise au tourbillon rapide qui envelop-poit son vaisseau, le vent le saisit, l'entraîna jusque sous la colonne d'eau, qui, rompue par les antennes, tomba, comme un déluge, sur le navire, & l'engloutit.

« Le ciel est juste, s'écria Orozimbo.
» Ainsi périssent tous les brigands qui
» ont ravagé mon pays! — Cacique, lui
» dit Molina, réservez votre haine & vos
» malédictions pour les heureux coupa-

» bles. Le malheur a le droit ſacré de
» purifier ſes victimes ; & celui que le ciel
» punit, devient comme innocent pour
» nous. „ Orozimbo rougit de la joie
inhumaine qu'il venoit de faire éclater.
« Pardon, dit-il. J'ai tant ſouffert ! j'ai
» tant vu ſouffrir ma patrie ! „

Le calme renaît. La colonne & le navire ont diſparu. Mais, peu d'inſtans après, on apperçut de loin deux malheureux échappés du naufrage, qui nageoient à l'aide d'un banc, dont ils s'étoient ſaiſis.
« Ah ! s'écrie Orozimbo, ils reſpirent
» encore : il faut les ſecourir. Cacique,
» hâtez-vous ; détachez des canots, pour
» les ſauver, s'il eſt poſſible. Je vais au-
» devant d'eux. „ Il dit, & ſoudain ſe jette à la nage. Un canot le ſuivit de près, & le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embraſſoient.

Ces malheureux étoient ſa ſœur & ſon ami, qui, prévoyant la chûte de la trombe, s'étoient élancés dans les eaux, plus hardis que les Caſtillans, & plus

exercés à la nage. « On vient à nous.
„ Courage, ma chere Amazili, disoit
„ Télasco : soutiens-toi ; nous touchons
„ au salut. --- Ah ! je succombe, disoit-
„ elle ; ma foiblesse est extrême ; mes
„ défaillantes mains vont abandonner
„ leur appui. Si l'on tarde un moment
„ encore, c'en est fait, tu ne me verras
„ plus. „

Cependant leur libérateur, monté sur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive ; il se penche ; il tend les bras : « Venez, dit-il, ô qui que vous » soyez, vous êtes nos amis, puisque vous » êtes malheureux. » Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort présente, empêcha de le reconnoître. Amazili saisit la main qu'il lui tendoit. Il la prend dans ses bras, l'enleve, & reconnoît sa sœur, une sœur adorée. Il jette un cri. « Ciel !
„ est-ce toi ? ma sœur ! ma chere Amazili !
„ Ah ! laisse-moi, dit-elle, d'une voix
„ expirante, & sauve Télasco. „ A ce nom, Orozimbo, la laissant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots,

où ſon ami ſurnage encore ; il le ſaiſit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, & y enleve ſon ami.

Télaſco, qui l'a reconnu, ſuccombe à ſa joie ; il l'embraſſe ; & ſentant ſes genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un & l'autre, les appelle à grands cris. Télaſco revient le premier d'un long évanouiſſement ; mais c'eſt pour partager la crainte & la douleur de ſon ami. Livide, glacée, étendue entre ſon frere & ſon amant, Amazili reſpire à peine. Orozimbo ſur ſes genoux ſoutient ſa tête languiſſante, dont les yeux ſont fermés encore ; & ſur ce viſage où ſe peint la pâleur de la mort, il verſe un déluge de larmes. Télaſco cherche inutilement, à travers ſa paupiere, quelques étincelles de vie. « Reſpire, lui diſoit-il ; mais » tu as perdu le ſentiment ! Tu n'entends » plus ma voix ! Ton ame va-t-elle s'é- » teindre, & ton cœur ſe glacer ? Après » tant de périls, après t'avoir ſauvée,

» ô moitié de mon ame! la mort, la mort
» cruelle te ſaiſit dans nos bras! O mon
» cher Orozimbo! le jour qui nous raſ-
» ſemble ſera-t-il le plus malheureux de
» tes jours & des miens? N'as-tu revu ta
» ſœur que pour l'enſevelir? N'as-tu
» embraſſé ton ami, ne l'as-tu retiré des
» flots que pour le voir, déſeſpéré, s'y
» précipiter pour jamais? »

Cependant le canot avoit abordé au rivage; & le cacique & Molina ne ſavoient que penſer de cet événement. « Ah! vous voyez le plus heureux des
» hommes, ſi je puis ranimer cette femme
» expirante, leur dit Orozimbo: c'eſt
» ma ſœur; voilà cet ami dont je vous
» ai tant de fois parlé. Le ciel réunit dans
» mes bras ce que j'ai de plus cher au
» monde. Ah! s'il eſt poſſible, aidez-moi
» à rendre la vie à ma ſœur. »

Lorſqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à la lumiere, elle crut, au ſortir d'un pénible ſommeil, être abuſée par un ſonge. Elle regarde autour d'elle; elle n'oſe en croire ſes yeux. « Quoi!

» dit-elle, eſt-ce vous ? mon frere ! mon
» ami ! Parlez, raſſurez-moi. -- Oui, tu
» revois Télaſco. -- Tous mes ſens ſont
» troublés ; mon ame eſt égarée ; je ne
» ſais encore où je ſuis ! Télaſco ! j'étois
» avec toi, & nous allions périr en-
» ſemble. Mais mon frere ! -- Il eſt dans
» tes bras. Notre bonheur eſt un pro-
» dige. -- Hélas ! je ſuis trop foible pour
« l'excès de ma joie. Viens, Télaſco,
» retiens mon ame ſur mes levres. Je ſens
» qu'elle va s'échapper. » Elle acheve
à peine ces mots ; & ſans un déluge
de larmes qui ſoulagea ſon cœur, elle
alloit expirer. Télaſco recueillit ces lar-
mes. « Rends le calme à tes ſens, reſ-
» pire, ô mon unique bien ! lui diſoit-
» il ; vis, pour aimer, pour rendre heu-
» reux un frere, un époux qui t'adorent.
» -- Mon ami ! mon frere ! c'eſt vous !
» rediſoit-elle mille fois en leur tendant
» les mains ; je retrouve tout ce que
» j'aime ! Dites-moi ſur quels bords, &
» quel prodige nous raſſemble. Sommes-
» nous chez un peuple ami ? -- Vraiment

» ami, lui dit Alonzo; & je vous ré-
» ponds de ſon zele. Voilà ſon roi qui
» nous eſt dévoué; & plus loin, par-delà
» ces hautes montagnes, regne un mo-
» narque plus puiſſant, qui nous comble
» de ſes bienfaits. »

La joie & le raviſſement de ces trois Mexicains ne peut ſe concevoir. Ils ne ſe laſſoient point d'entendre mutuellement leurs aventures; & le ſouvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus, les faiſoit frémir tour à tour.

Cependant le rempart s'éleve; Alonzo le voit achever. Il inſtruit, il exerce le cacique & ſon peuple à la défenſe de leurs murs; & après avoir tout prévu, tout diſpoſé pour leur défenſe, il retourne auprès de l'inca, ſuivi de ſes trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la ſœur & l'ami d'Orozimbo, qu'en ſe voyant dans ſon palais, ils croyoient être au ſein de leur patrie, dans la cour des rois leurs aïeux.

Mais ce monarque généreux étoit loin

de jouir lui-même du repos qu'il leur procuroit. Une profonde mélancolie s'eſt emparée de ſon ame. Puiſſant, aimé, révéré de ſon peuple, il fait des heureux, & ne l'eſt point. La fortune, envieuſe de ſes propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins domeſtiques aux douceurs apparentes de la proſpérité.

Fin du tome premier.



TABLE DES CHAPITRES DU TOME PREMIER.

Fin de la table du tome premier.





